

XIX^{ème} siècle, ensuite le marché international dès 1848, puis en 1902, date de la création de la BCGA, ce fut enfin le marché local après l'indépendance. L'Etat a été à chaque fois présent pour participer à la promotion de la production cotonnière. Il a été suiveur pour accompagner les initiatives privées, que ce soit de la Compagnie des Indes Orientales ou de la BCGA, il est devenu ensuite meneur après l'Indépendance.

3.2.2. Industrie textile cotonnière, réversibilité de l'histoire

L'industrie textile indienne est faite de divers retournements de situation, dénotant le caractère de réversibilité dans le domaine du coton/Textile. Les Ex-Indes Britanniques ont été le berceau de l'industrie textile cotonnière, ils ont été le point de départ des transferts de technologie dans le domaine du textile à base de coton qui inspireront bien des inventions, mais ils connaîtront un processus de désindustrialisation, avant de voir renaître cette industrie près d'un siècle après, pour participer enfin à la désindustrialisation de l'Angleterre qui a été la source de leurs déboires textiles passés.

3.2.2.1. Une histoire ancienne et glorieuse

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler l'ancienneté et la maîtrise de l'industrie textile cotonnière des Ex-Indes Britanniques bien avant l'avènement des machines :

"Plus de deux mille ans avant que l'Europe ne songeât à appliquer les procédés de l'industrie moderne à la fabrication des cotonnades, la filature, le tissage et la teinture étaient pratiquées aux Indes, ces diverses opérations se faisant naturellement à la main et étant dès lors coûteux." (C.W. Macara, 1913)

La maîtrise du filage et du tissage du coton en Inde se révèle à travers la description des vêtements que fit le Grec Mégasthène, Ambassadeur à la Cour de Chandragupta vers 300 av. J.C. :

"In contrast to the general simplicity of their lives, the Indians love finery and ornament. Their robes are worked in gold and ornamented with precious stones, and they wear also flowered garments made of the finest muslins" (rapporté par Crawford, 1948)

Ce sont ces mousselines, comme celles de Dacca, qui étaient perçues "légères comme les brouillards du matin" (Senay, 1939). Il reste peu de vestiges des tissus indiens¹ datant d'avant le XVI^{ème} siècle. La finesse de la mousseline de Dacca fabriquée avec des moyens rudimentaires était 4-5 fois supérieure à celle qu'on pouvait obtenir à partir des meilleurs métiers manuels de la Suisse au milieu au XIX^{ème} siècle (Crawford, 1948) :

"Si la culture du coton est pratiquée aux Indes de temps immémorial l'industrie y a été réduite, pendant fort longtemps, à la filature à la main ; quant au tissage, il se faisait avec assez de perfection et les étoffes de coton de l'Inde étaient depuis longtemps renommées ; et cependant, les métiers à tisser à l'aide desquels les indigènes produisaient ces merveilles étaient des plus primitifs ; mais une patience sans limite et une habileté consommée permettaient aux tisseurs indiens de vaincre toutes les difficultés" (Lecomte, 1900).

Ainsi, l'Inde n'apparaît pas seulement être le lieu d'origine du coton, mais également de certains procédés de tissage, de teinture et d'impression du coton (Crawford, 1948), et on peut considérer que l'Inde avait effectivement le monopole de la production et de la transformation du coton jusqu'au XVIII^{ème} siècle (Senay, 1939).

C'est pourtant ce travail² à partir de moyens rudimentaires qui contribuera à faire connaître l'Inde au

¹ On pourrait en observer au Musée de Brooklyn selon Crawford (1948)

² Plus intéressante encore est l'organisation qui semblait être en place dans le domaine de ce qu'on pourrait appeler l'industrie textile dans ce pays. Crawford (1948), en se référant à un passage des Statuts de Manu datant de 800 av. J.C. et donnant des indications sur le guilde des tisserands, conclut que les artisanats du filage et du tissage étaient distincts.

monde, à susciter les expéditions pour l'atteindre par la mer et à concurrencer déjà le textile européen. Les Indes jouissaient de la richesse issue de l'exportation des produits textiles bien avant que ce fût le tour de l'Angleterre :

"L'Inde a été la contrepartie de l'Angleterre quand celle-ci établissait sa suprématie industrielle dans le monde. Il y a deux cents ans les États de la péninsule rivalisaient avec des biens des pays d'Europe dans la plupart des arts et manufactures, en particulier pour le tissage et la teinture de la soie, de la laine, mais bien davantage pour le travail du coton, écriu ou imprimé. Les tisserands ruraux, utilisant le fil des paysannes, socialement inférieurs et misérablement payés mais admirables travailleurs d'art, œuvraient par milliers pour les cours et les temples. Un notable surplus de la production était vendu au-dehors. Dépassant rapidement les Portugais, les Hollandais et les Français, la Compagnie anglaise des Indes trouvait des bénéfices substantiels dans le transport et la vente des mousselines de Dacca, des étoffes brodées, des brocarts d'or et d'argent de Kathiavar, du calicot, du tussor, et de ces cotonnades imprimées, les fameuses indiennes, qui faisaient la gloire du Malabar. Ces étoffes plaisaient jusqu'à concurrencer dangereusement les draps, toiles et soieries de l'Occident." (Allix & Gibert, 1956)

Partant de l'observation du cas de l'Inde, Allix & Gibert (1956) voient même dans l'industrie textile un potentiel d'enrichissement à partir de moyens limités :

"La fabrication de produits de tissus la plus variée en même temps que la plus répandue de toutes les industries est à peu près la seule qui puisse déjà être prospère et fournir les éléments d'un commerce important voire international sans l'usage d'une force motrice artificielle et avec un outillage sommaire" (Allix & Gibert, 1956)

Nous verrons que cette observation paraît bien fondée à travers une analyse plus approfondie.

3.2.2.2. Une phase de désindustrialisation par le fait de l'État anglais

Cette industrie qui existait bien avant la Révolution industrielle subira un phénomène de "désindustrialisation" comme l'appelle A. Singh (1977)¹. Ce phénomène était consécutif à la Révolution industrielle en Angleterre avec son lot de produits textiles bon marché qui envahiront l'Inde, invasion qui semble avoir bénéficié de la complicité de l'État anglais, alors maître dans les Indes :

"It is somewhat ironic that an Indian economist like myself should be discussing the question of the de-industrialisation of the UK economy. For one of the major issues in the economic history of India during the 19th century is the contention of a number of Indian historians that, unlike the West European countries, which during that century were undergoing the process of industrial revolution, for the Indian economy it was an age of de-industrialisation or ruralisation. It is contended that, as a result of free trade and competition with imported machine-made goods from UK, as well as other policies of the colonial government, traditional manufacturing industry declined during this period, without being replaced by modern industry on a sufficient scale, or by expansion in other sectors of economy." (A.

Le fonctionnement de la "filrière" textile cotonnière mettait en présence des familles qui filaient à domicile le coton comme activité subsidiaire et le marchand qui collectait le fil pour le fournir aux tisserands. Cette distinction s'est observée en maints endroits où l'industrie textile s'est développée. Avant la création de l'usine (un des produits sinon le produit de la Révolution industrielle) l'organisation de la "filrière" était analogue en Europe, ce fut notamment le cas en Angleterre. Dans ce pays, jusqu'à la période de la restructuration de l'industrie dans les années 50, Manchester se caractérisait encore par une intégration quasi nulle du filage et du tissage.

¹ Singh A., 1977. UK industry and the world economy : a case of de-industrialisation ?

Singh, 1977).

Crawford, par son attachement à l'esthétique, y voyait même un véritable viol de la "beauté" perpétré par la sacro-sainte loi du bon-marché :

"for a century, the mechanical products of the Occident in their worst form have deluged the Orient. Every banality of design, each crudity and inanity of color, every debasement of structure, that could be conceived in the sordid soul of cheapness, have literally been dumped in these ancient homes of loveliness" (Crawford, 1948)

Le processus ne fut pas uniquement le résultat d'un progrès technique issu de la Révolution industrielle. L'expression de ce progrès technique a bénéficié de mesures protectionnistes pour abriter les nouvelles industries anglaises de la concurrence indienne :

"L'Occident, et en l'occurrence les Anglais, n'auraient pas pu tenir la concurrence sans la Révolution industrielle. Les Anglais, au lieu d'acheter des tissus imprimés ou non, achetaient du coton brut. Grâce à la protection sous la forme de lourds droits d'entrée frappant les cotonnades indiennes, l'industrie anglaise se développera et viendra concurrencer en retour les produits locaux sur le marché des Indes." (Allix & Gibert, 1956)

Et lorsque le développement de la production textile permettait la conquête des marchés extérieurs, c'est le principe du libre-échange qu'on a su manier pour livrer le marché indien à la merci des produits de Manchester, et provoquant la ruine de Dacca :

"Malgré le bas prix de leurs façons ces derniers (les artisans autochtones) ne pouvaient lutter contre les prix de revient de la machine lointaine et le pays asservi ne pouvait se défendre par des tarifs douaniers...La vie industrielle ancienne était condamnée à mort. Les métiers s'arrêtèrent, les rouets disparurent de certaines régions. Si les artisans ruraux purent subsister plus ou moins, les spécialités des grandes villes déclinèrent et tombèrent. Dacca perdait en cinquante ans les quatre cinquièmes de sa population." (Allix & Gibert, 1956)

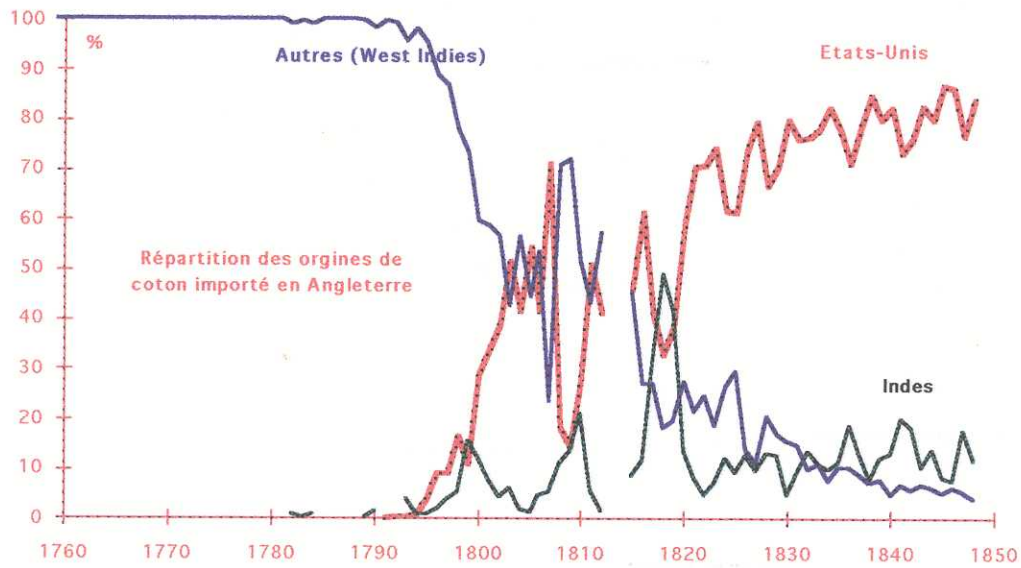
"...in the space of 30 years the trade of Dacca with England, which amounted to many hundred thousands of rupees, became extinct, and the spinning of thread, the occupation of almost every family in the district, was abandoned." (Pearse, 1930)

En définitive, la désindustrialisation textile des Indes a été la conséquence du développement de l'industrie anglaise avec la complicité de l'État anglais, et de l'ouverture du marché indien aux produits étrangers par le même État anglais.

3.2.2.3. Une phase de ré-industrialisation par le fait du nationalisme indien

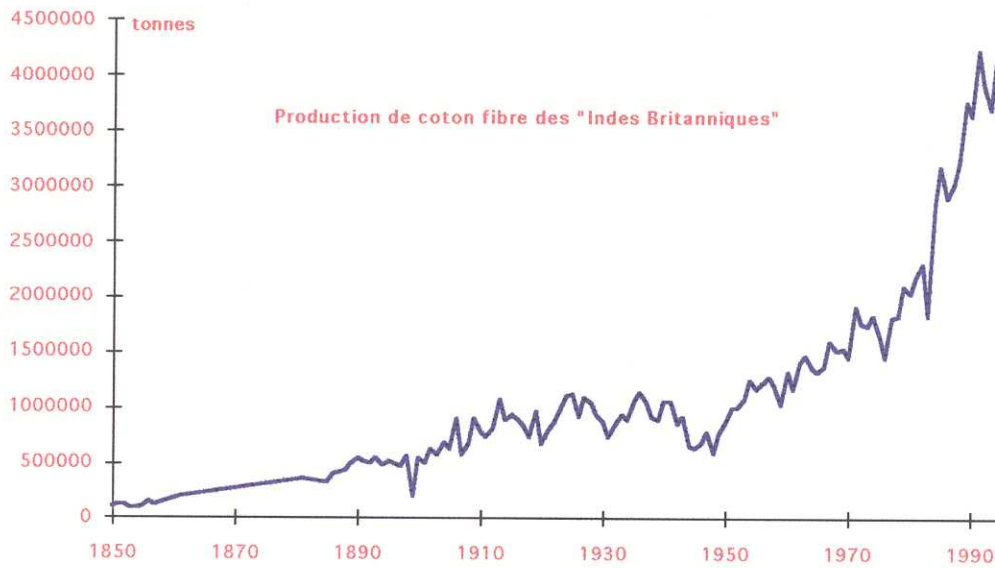
Allix et Gibert (1956) nous rappellent que Bombay a d'abord été le lieu de transaction de coton, avec sa Bourse de coton, avant son évolution vers l'industrie textile, pour devenir le Manchester des Indes depuis plus d'un siècle.

Graphique II-52 : Les origines du coton importé en Angleterre au XIXème siècle



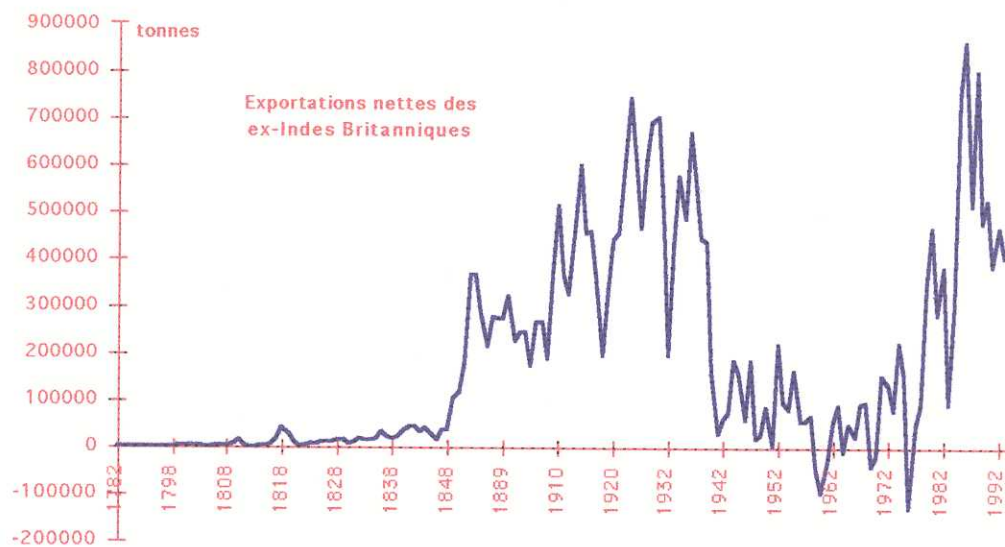
Source : Forbes Royle, 1858

Graphique II-53 : Production de coton fibre dans les ex-Indes Britanniques

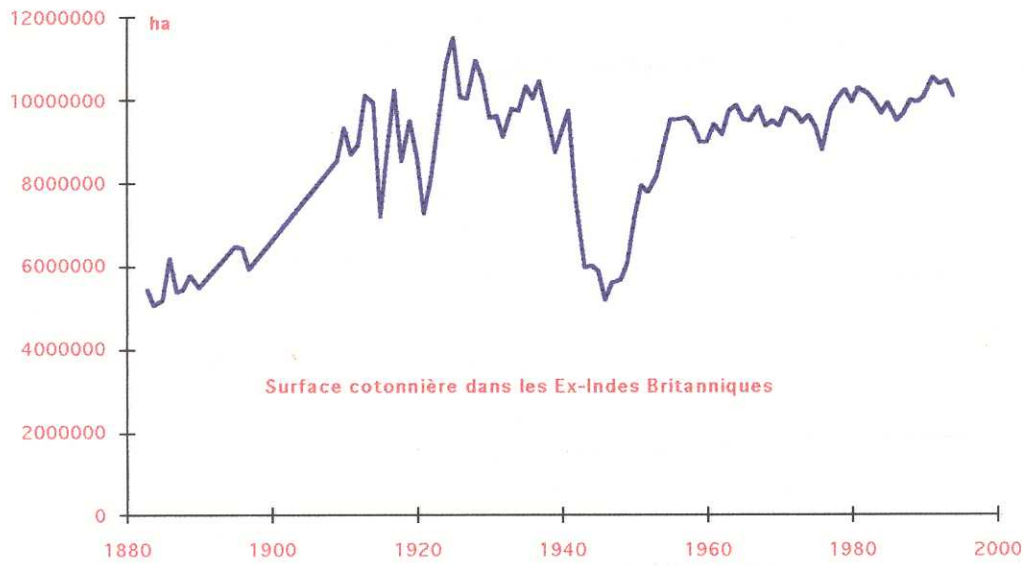


Sources : Reconstitution à partir de références diverses

Graphique II-54 : Evolution des exportations nettes des ex-Indes Britanniques

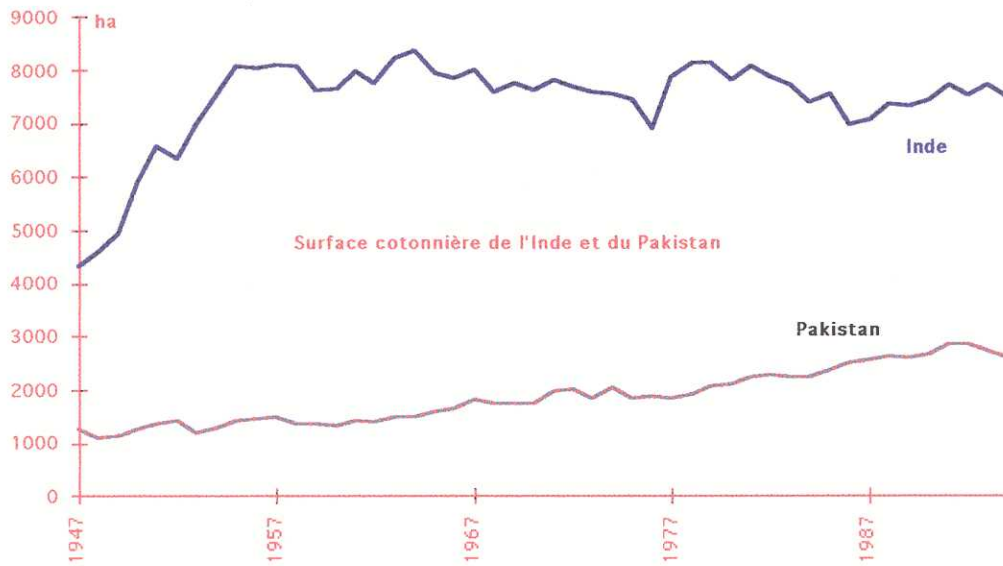


Graphique II-55 : Superficie cotonnière dans les ex-Indes Britanniques



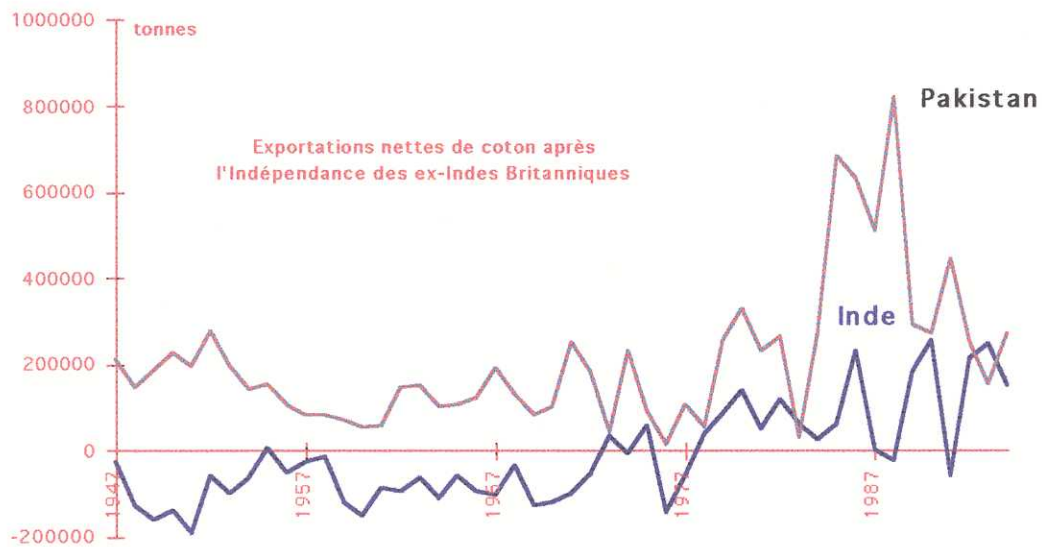
Sources : Reconstitution à partir de références diverses

Graphique II-56 : Surface cotonnière en Inde et au Pakistan



Source : ICAC

Graphique II-57 : Exportations nettes de coton de l'Inde et du Pakistan



Source : ICAC

Les informations sont quelque peu divergentes quant au début de l'implantation de l'industrie textile moderne dans les Indes. L'industrie mécanique se serait implantée dans les ex-Indes anglaises en 1830 (Senay, 1939). Cette implantation est en fait antérieure, avec l'expédition, en 1817, des équipements pour le montage d'une usine le long de la rivière Hoogly, près de Calcutta (Pearse, 1914 ; G. Clark, 1987). Il faut attendre 1851 pour le démarrage effectif de l'industrialisation textile, avec l'installation d'une filature à Broach (Pearse, 1914), la première usine de Bombay verra le jour en 1854 avec l'établissement de la Bombay Spinning and Weaving Company (Lecomte, 1900 ; Pearse, 1914) à l'initiative de la riche et entreprenante famille Parsis qui en installera bien d'autres usines (Senay, 1939). C'est la disparition de la Compagnie Anglaise des Indes Orientales¹ qui dopera le développement de l'industrie textile moderne dans le pays en amenant les investisseurs britanniques à chercher des alternatives de placement qui se concrétisèrent sur le textile :

"La révolte qui a mis fin à la Compagnie des Indes Orientales incitèrent les capitalistes à chercher d'autres opportunités de placement, ainsi naquirent les premières entreprises textiles modernes fonctionnant avec du personnel dirigeant britannique. Ces exemples seront suivis rapidement par les capitalistes autochtones et le secteur textile s'étoffe à vive allure, en réussissant à filer des fils de plus en plus fins pour venir concurrencer les produits importés. Cette compétition sera exacerbée par le mouvement politique qui prit place au début du XXème siècle, à partir de 1905." (Allix & Gibert, 1956)

En 1869, cette industrie totalisait seulement moins de 400000 broches, mais le premier million sera atteint en 1875, et le deuxième million en 1884. En 1898, l'Inde disposait de 163 usines textiles avec une forte concentration à Bombay² qui en dénombrait 114, 10 au voisinage de Calcutta, et seulement 6 dans les Provinces du Nord Ouest (futur Pakistan). Presque toutes les entreprises cotonnières étaient entre les mains de capitalistes indigènes, tandis que la direction technique était souvent européenne (Senay, 1939).

Nous n'avons pas de précision sur le rôle de l'État dans le développement de cette période, on peut penser qu'il était favorable aux capitalistes anglais. Par contre, les points de vue sont concordants sur l'importance de ce rôle à partir du début du XXème siècle.

Le cas des Indes est aussi un exemple de développement de l'industrie textile non basé uniquement sur le protectionnisme. Au moins pour une certaine période, et à un certain degré, le nationalisme a été favorable à l'industrie moderne locale, qui s'adapta en fabriquant à la machine ce qu'on exhortait de porter, même si Gandhi faisait davantage l'apologie de l'industrie traditionnelle :

"La propagande 'swadeshi', développée dans la suite de Gandhi, pousse à boycotter les produits anglais, fait revivre la vieille industrie, spécialement l'industrie rurale, adjure les femmes de remettre en service les rouets des aïeules, et tous les consommateurs de se vêtir des étoffes 'khaddar', grossières sans doute, mais fabriquées par les tisserands des villages...Gandhi brûle spectaculairement des monceaux d'étoffes étrangères." (Allix et Gibert, 1956)

Mais le protectionnisme vint vite à la rescousse du nationalisme. Les fabricants indiens bénéficièrent seulement d'une protection modérée entre 1858 et 1882, ils durent même céder au libre-échange de 1882 à 1894, bien que des droits d'importations furent de nouveau appliqués à partir de 1894, le véritable protectionnisme au profit de l'industrie textile débuta seulement en 1916 (B.I.T., 1937). Par considération politique, les Anglais durent alors céder à la contestation indienne

¹ C'est la Révolte des cypayes, soldats indigènes en 1858 qui mit fin à la Compagnie des Indes, dont les pouvoirs furent transférés à l'armée régulière britannique.

² La région de Bombay verra plus tard son industrie se déplacer dès la fin des années 1920 vers les nouveaux centres tels qu'Ahmedabad, Sholapur, Cawnpore, Delhi, Nagpour et l'Etat de Baroda où les salaires sont plus bas. (B.I.T., 1937)

en augmentant fortement les droits d'entrées des textiles anglais sur le sol indien, alors que les équipements industriels entraient en franchise. Il en résultera une réduction considérable des importations de produits textiles anglais. Par ces mesures, les Anglais ont préparé aussi le déversement des textiles indiens sur leur territoire au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale.

"Le développement considérable de la fabrication des cotonnades en Inde, des élévations successives d'une muraille protectrice et l'abolition des *excise taxes* en 1925, ont réduit de près de deux tiers les quantités énormes dont ce pays était tributaire de l'étranger, juste avant la guerre mondiale" (Allix et Gibert, 1956).

Cela rejoint Senay (1937) qui a souligné que l'implication des entrepreneurs nationaux soutenus par l'État a permis un développement rapide de l'industrie textile de l'Inde. En 1937, on dénombrait 370 établissements totalisant près de 10 millions de broches.

La production qui en résulta amènera l'Inde à exporter ses produits textiles au Japon et en Chine, avant d'être envahie par les produits japonais pendant et après la Première Guerre Mondiale. Plus tard, lorsque la concurrence nipponne devenait trop forte, des mesures de contingentement¹ furent imposées et ont permis de rétablir quelque peu l'équilibre :

"Le contingentement des produits nippons a quelque peu ralenti cette âpre concurrence qui s'exerce à la fois sur les tissus grossiers indigènes et sur les tissus fins d'importation. Cette mesure a légèrement amélioré la position relative des importations d'Angleterre." (Senay, 1939)

Depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, l'Inde et le Pakistan sont devenus des pays exportateurs de produits textiles comme nous l'avons déjà indiqué.

3.2.3. En guise de conclusion

En somme, l'industrie textile des Ex-Indes Britanniques est typique d'une évolution au gré du positionnement de l'État. L'industrie textile de ce pays a connu la déchéance la plus extrême, ce qui ne l'empêche pas de jouer un rôle économique important aujourd'hui lorsque le positionnement de l'État se renversa. Ce cas de réversibilité mérite sans doute d'être médité par les pays qui considèrent comme irrémédiable la disparition d'un secteur phare de leur économie. La désindustrialisation à un moment ne condamne pas à jamais une industrialisation ultérieure. Globalement, qu'il s'agisse du coton ou de l'industrie textile à base de coton, l'Etat a joué un rôle fondamental dans le développement de la production.

3.3. Le coton au Brésil

3.3.1. Développement fluctuant de la production cotonnière

La culture du coton en Amérique est ancienne sans qu'on soit en mesure d'être plus précis :

"Pour ce qui concerne le Nouveau Monde, la plupart des auteurs,..., sont d'accord pour admettre que le cotonnier était connu dans l'Amérique latine avant l'arrivée des Européens, cultivé et utilisé par les indigènes, des Antilles au Pérou et du Mexique au Brésil, probablement depuis des temps bien antérieurs à la découverte "officielle" du nouveau continent" (Senay, 1939)

Pour ce qui concerne précisément le Brésil, Magellan déclare avoir vu du coton dans l'actuel Brésil (Jacobs et Golding, 1949). Il est fort probable qu'il s'agissait d'une culture pour la satisfaction des besoins propres des producteurs, mais ce sera une décision étatique, arbitraire, qui confèrera au coton la nature d'une culture de rente.

¹ Mesures issues d'accords bilatéraux entre les Indes et l'Angleterre d'une part et entre les Indes et le Japon d'autre part. On explicitera ces mesures dans la Partie III de ce travail.

3.3.1.1. L'État à l'origine du premier développement cotonnier

C'est l'Alvara de Dona Maria 1ère du 05 Janvier 1785 qui a favorisé la production agricole et cotonnière en particulier. En décrétant l'arrêt¹ des activités manufacturières avec une seule exception, celle de la fabrication de tissus grossiers à base de coton pour l'habillement de la main-d'œuvre noire, mais aussi pour servir d'emballage, cet Alvarà eut pour effet de faire diriger les capitaux vers l'agriculture.

Pour David V.E. Tauro (1986), ce décret a en particulier favorisé les productions de canne à sucre et de coton, notamment dans le Nordeste. A partir de la date de ce décret, le coton changea de statut en passant d'un statut de produit pour la consommation interne limitée à celui d'un produit exportable. La production de coton a débuté dans les Provinces du Nord, de Bahia, Pernambouc et de Maranhão, elle permit d'abord de couvrir les besoins locaux, puis le surplus a pu être exporté (A. Pearse, 1923).

Il est utile de s'arrêter sur les raisons qui ont conduit à la promulgation du décret. Si la connotation physiocratique est évidente, pour D. Tauro, l'Alvarà a été surtout le résultat de la pression des industries manufacturières du Portugal, dans le but de se réserver le marché brésilien en empêchant l'émergence d'une concurrence locale². Le premier développement du coton au Brésil a été donc directement lié à une décision de l'État.

3.3.1.2. Impact négatif du développement cotonnier américain et début de l'industrie textile cotonnière

Ce premier développement de la production cotonnière sera de courte durée du fait de la progression de la production américaine à la suite de l'invention de l'égreneuse à scies. Cette invention qui eut lieu dans un pays à terre et à main-d'œuvre largement disponibles rendit la concurrence impossible pour les producteurs de l'Amérique latine, en particulier ceux du Brésil (Allix et Gibert, 1956). Schmidt (1996) rapporte que c'est à cette période que la production cotonnière disparut quasiment avant de revivre un petit moment lors de l'épisode de la Guerre de Sécession, en jetant tout de même les bases de l'industrie textile :

"Cette expansion participe pourtant à la création de bases pour le développement d'une industrie textile florissante dans le pays. N'ayant plus la possibilité d'exporter ni d'accumuler des capitaux comme lors de la décennie des prix et des revenus élevés, les grands producteurs de coton participent à la mise en place d'usines de tissus." (W. Schmidt, 1996).

¹ "Moi la Reine. Je fais savoir à ceux qui verront cet Alvarà que, compte tenu du grand nombre de fabriques et manufactures qui se sont répandues au cours des dernières années dans les différentes capitaineries du Brésil au détriment de la culture, du labour et de l'exploitation des terres minières de ce vaste continent...J'ai pour bien d'ordonner que toutes les fabriques, manufactures ou machines à tisser des galons, des tissus ou des broderies en or et en argent ; des velours, des satins, des taffetas ou toute autre qualité de soie : des velours de coton, de percale, des étoffes de soie (bombasin), des futaines, ou de toute autre qualité de tissu de coton ou de lin blanc ou en couleur ; et des tissus, finettes, étoffes de laine de bas prix (droguet) ; "saeta" ou toute autre qualité de tissu en laine ou même encore les tissus fabriqués soit d'un seul desdits articles de tissu soit mélangé et tissé les uns avec les autres ; à l'exception près desdites machines à tisser et à manufacturer ou se tissent ou se manufacturent des étoffes épaisses en coton servant à l'usage et habit des noirs, pour fardeler et emballer ainsi que pour d'autres utilisations semblables ; toutes les autres soient supprimées et abolies partout où elles seront sur mes domaines du Brésil..." (reproduction par V.E. Tauro, 1986)

² Les industries portugaises perdaient de plus en plus de marchés depuis le Traité de Mehtuen en 1703, à la suite de la défaite des Portugais face aux Anglais, traité qui lie l'économie du Portugal à celle de l'Angleterre. En constatant les velleités des Anglais pour pénétrer le marché brésilien, les industries portugaises ont su convaincre de la nécessité de protéger ce dernier.

3.3.1.3. L'État au soutien du coton comme alternative au café en déclin

Pour tous les observateurs, la relation entre l'effondrement des cours du café et la relance de la production de coton au Brésil est claire¹ :

"Depuis que les planteurs de l'État de São Paulo ont été contraints, par suite de l'effondrement des prix du café, d'arracher leurs caféiers qu'ils ont remplacés par des cotonniers, la production de coton du Brésil a marqué une progression rapide" (INSEE, 1948)

Cette relance bénéficiait de la participation du Gouvernement fédéral, en entreprenant de développer la culture cotonnière dans l'État de São Paulo au début des difficultés du café. Une organisation pour la production et la distribution de semences prit place, et plus fondamentalement, une recherche agronomique conséquente fut installée avec des moyens importants, équivalents à ceux mis en œuvre alors aux États-Unis pour le développement du maïs hybride (Ayer et Schuh, 1972)

Nous trouvons dans le récent travail de W. Schmidt (1996) d'autres éléments qui justifient ce choix de conversion au profit du coton. Il nous semble que la disposition d'une main d'œuvre abondante que le café mettait à l'écart brutalement rendait encore plus attrayante la culture du coton dont la contrainte majeure était l'exigence en main d'œuvre. Il est probable que les planteurs brésiliens entrevoyaient ainsi un facteur objectif d'avantage comparatif. Il est aussi possible que l'idée d'intégration coton/textile soit déjà en gestation dans l'optique d'habiller une population de plus en plus abondante dans les villes que la filière de café a contribué à établir.

A partir de cette date, la production brésilienne progressa, mais avec des fluctuations liées à des variations de politique agricole que W. Schmidt (1996) vient de catégoriser².

Nous avons reconstitué les évolutions des superficies et productions cotonnières du Brésil. A partir des années 1930, la production connut une progression fulgurante jusqu'à la veille de la Deuxième Guerre mondiale (Graphiques II-58) puis elle évoluera au gré du soutien accordé effectivement par l'État. Elle reprendra une tendance haussière mais irrégulière jusqu'à la première crise cotonnière des années 1980, avec notamment une forte baisse dans les années 1970 pourtant aux cours favorables. Depuis, la régression de la production est manifeste, encore plus si l'on se réfère à l'évolution de la superficie cotonnière (Graphique II-59), indicatrice de la décision de produire. Cette dernière évolution défavorable est en particulier attribuée à la fin de la protection nationale (par réduction voire suppression des droits à l'importation du coton) et à l'application de la vérité des prix sur les intrants réduisant fortement la rentabilité de la culture du coton (Gonçalvès, 1994). Il en découle que le Brésil est devenu importateur net de coton depuis le début des années 1990 (Graphique II-60), avec une tendance baissière des exportations amorcée à partir du début des années 1970, en relation avec le développement des besoins de l'industrie textile nationale.

3.3.2. D'un développement industriel étouffé à un soutien "outrancier"

3.3.2.1. L'étouffement industriel décrété

On considère que le début de l'industrie textile au Brésil remonte à 1775 lorsque les premières "usines" de filage et de tissage furent installées dans l'État de Minas Gerais (A. Pearse, 1923). Ces "usines" fonctionnaient avec des machines à main pour le filage (filage à la quenouille) et le tissage (métier manuel) que le Gouvernement faisait venir de l'Inde, ne pouvant importer les nouvelles

¹ Pour être complet, on devrait ajouter le démarrage de la politique de soutien au coton aux États-Unis qui pouvait jouer un effet d'annonce favorable

² Une période de rémanence de l'agriculture coloniale marqué par la production de café (1840-1930), une période de modèle autocentré qui s'est exprimée dans la production de coton (1930-1967) et une période de production agricole insérée dans la division internationale du travail qui s'est révélée avec la production du soja (1967-1970).

machines anglaises frappées d'embargo par le gouvernement anglais.

Lorsque cette industrie se développa, elle sera frappée par l'Alvará de 1785 qui ne préservait que la production d'articles grossiers. L'effet de cet Alvará dura une cinquantaine d'année. Cette loi fut rigoureusement suivie jusqu'à 1846, bien que le Brésil ait acquis son indépendance en 1822. C'est seulement en 1846 que des mesures favorables au développement de l'industrie textile furent adoptées.

3.3.2.2. Un protectionnisme tardif mais vigoureux

La mesure de portée la plus grande a été celle d'autoriser l'importation de machines textile en franchise, donnant ainsi une réelle impulsion à l'industrie textile (Pearse, 1923). En 1865, tout le Brésil ne comportait que 9 usines, mais le nombre atteindra 112 en 1895, 202 en 1919 avec 78000 ouvriers et 242 en 1921 avec 109 000 ouvriers. Rio de Janeiro était le centre principal de ce développement qui sera complété par l'État de São Paulo et Minas Gerais après la fin de la Première Guerre mondiale.

Un autre soutien significatif fut apporté en 1905, sous la forme de lourdes taxes frappant l'entrée des produits textiles, mais aussi de la forte dévaluation de la monnaie brésilienne (A. Pearse, 1923). Ce protectionnisme, facteur majeur de ce développement textile, a été dicté par les intérêts des industriels :

"En ce qui concerne les filés et les tissus ordinaires, le Brésil a encore de belles perspectives devant lui au moins sur son propre sol, grâce à un protectionnisme outrancier." (Senay, 1939)

"... L'association de l'industrie textile avec les capitaux du complexe exportateur du café a comme conséquence une expansion croissante de la production. En 1915, São Paulo ayant le parc textile le plus important du Brésil, les industriels réussissent à faire imposer par le gouvernement des tarifs et des surtaxes sur les tissus importés, protégeant ainsi le marché intérieur." (W. Schmidt, 1996).

La difficulté de pénétrer le marché brésilien du fait de la protection était telle que A. Pearse (1923) conseillait déjà la délocalisation :

"Those countries which have been exporting in the past to Brazil will have to reckon with the times when hardly any cotton goods will be sent from Europe to this country, and if they wish to have a share in the Brazilian market, they will have to open their own mills in Brazil...In view of the labour troubles which the European cotton industry has to contend with and in view of the heavy taxation in Europe, such a step may not seem an unwise one..."

Dans la réalité, cette délocalisation eut lieu même avant le conseil de A. Pearse, et les français eux-mêmes participeront à ce mouvement, ce qui eut pour effet d'apporter un savoir-faire européen dans le pays.

Mais le succès ultérieur de l'industrie textile du Brésil ne vient pas uniquement du protectionnisme, il bénéficiait aussi d'un bon choix technologique¹.

Les graphiques en Annexes 8 et 19 montrent la régularité de la progression de l'industrie textile brésilienne. Aujourd'hui, la valeur de la production de coton fibre est estimée à 206 millions de \$, mais la valeur de la production textile est évaluée à 10 milliards de dollars en 1991, dont 7 pour les textiles à base de coton. Sur cette valeur, plus d'un milliard est exportée. Par ailleurs, cette industrie fait travailler 1,2 millions de personnes, en 1991, sans compter la distribution. Ce sont des indicateurs parlants de l'importance économique du coton/textile dans le pays, et surtout le rôle prédominant de la transformation du coton sur la production.

¹ Le Brésil a opté d'emblée de manière exclusive pour le "ring spinning" (à productivité meilleure que le "mull spinning") que l'Angleterre hésitait encore à adopter à l'époque (Saxonhouse & Wright 1984).

Il est clair que le développement de l'industrie textile cotonnière du Brésil a en grande partie bénéficié du soutien de l'État dès son commencement au XVIII^e siècle pour l'importation des technologies étrangères, indienne d'abord, occidentales ensuite. Mais c'est le protectionnisme, une fois ces technologies installées et maîtrisées qui a assuré un développement serein à l'abri de la concurrence étrangère.

3.3.3. En guise de conclusion

Au Brésil, l'avènement de l'Alvarà de Dona Maria 1^{era} de 1785 nous paraît très riche d'enseignement. Il révèle la dimension internationale de l'industrie textile puisque l'Alvarà a été dictée selon les intérêts de l'industrie portugaise soucieuse d'étouffer une concurrence sur un marché qu'elle veut se réserver. Le changement de statut du coton qui en résulta, passant d'une culture pour l'autoconsommation à une culture de rente a préparé l'avenir cotonnier du pays. Il préparera même l'avenir textile du Brésil, puisque ce sont les gros producteurs de coton qui participèrent à l'intégration coton/textile lorsqu'intervint une mévente du coton. Nous avons ici un bel exemple épique de relation entre l'État, le coton et l'industrie textile.

Dans ce pays, comme on le verra aussi pour d'autres pays, l'État a un rôle changeant et parfois tardif, mais ce qui nous paraît bien établi, c'est que le réel développement de la production cotonnière et de l'industrie textile a coïncidé avec le moment où l'État assura son soutien, par le financement de la recherche agronomique ou par le protectionnisme.

3.4. le coton au Pérou

Nous procéderons à un moindre développement de l'histoire du coton/Textile du Pérou, en raison de son poids moindre en termes de production mais aussi par manque d'information. Il serait cependant difficile de ne pas évoquer ce pays qui a fourni d'importants vestiges témoignant du haut degré de maîtrise de l'art du coton, en matière de teinture surtout, dans les temps anciens.

D'une part, la coutume des Incas à enterrer leurs morts avec les objets personnels de ces derniers et d'autre part le climat sec particulier au Pérou ont contribué à témoigner du savoir-faire artistique tout à fait remarquable de ce peuple. "Experts dans l'art de la céramique, habiles à travailler l'or, l'argent et le bronze, point du tout maladroit en sculpture, c'est dans le domaine des textiles que les Incas excellaient " (Crawford, 1948), et tout particulièrement dans le travail du coton.

Les vestiges exhumés des tombes Inca (dans le grand cimetière préhistorique d'Ancon, près de Lima) indiquent que ce peuple cultivait au moins deux types de coton (Senay, 1939 ; Crawford, 1948). Un type à fibre longue, fine, brillante et un type à fibre plus courte et naturellement de couleur rousse. Selon les historiens spécialistes de ce peuple, cette couleur aurait une signification particulière dans la civilisation Inca, et c'est cette couleur que les Incas avaient plus de mal à reproduire par les teintures naturelles qu'ils utilisaient (Crawford, 1948). C'est en étudiant l'art des Incas dans le domaine du coton que cet auteur a développé sa vision originale que nous avons rapportée et qui nous inspire dans ce travail.

C'est la production de la fibre blanche et fine qui fera la renommée de qualité du coton péruvien. La production cotonnière a suivi une évolution régulière jusqu'au début des années 1960, date à partir de laquelle elle a chuté jusqu'au milieu des années 1970 (Graphique II-61), cette période correspondant à l'expérience réformiste de Fernando Belaunde puis à la mise en œuvre de la réforme agraire par la dictature militaire et socialiste de Juan Velasco Alvarado. La production reprendra jusqu'au début des années 1980 pour connaître une tendance baissière jusqu'à ce jour. Cette baisse, liée à une certaine augmentation de la consommation par l'industrie textile locale, est responsable de la nouvelle position d'importateur net du Pérou.

3.5. le coton/textile en Égypte et au Soudan;

3.5.1. Le coton en Egypte

3.5.1.1. Culture ancienne, production récente

Pline l'ancien (23-79 de notre ère) a décrit d'une manière très précise le cotonnier qui croissait dans la Haute Égypte (C.W. Macara, 1913). L'existence du cotonnier sur le sol égyptien est donc très ancienne.

On est par contre moins bien fixé sur l'ancienneté de la culture du cotonnier en Égypte. Ce qu'on croit être mentionné comme coton dans les textes anciens ne s'avère souvent être que du lin. Les bandelettes des momies ne furent pas en coton comme on l'a parfois affirmé mais en lin. Le vêtement dont s'est dévêtu le Pharaon pour gratifier Joseph dans la Bible, afin qu'il gère les années de vaches grasses en prévision des années de vaches maigres, n'était pas en coton fin comme on l'a clamé (C.W. Macara, 1913). La Pierre de Rosette découverte lors de la campagne d'Égypte de Napoléon et qui sera le point de départ de l'Égyptologie mentionne bien une fibre, le lin et non le coton comme des auteurs l'ont avancé (M. Schanz, 1913). D'ailleurs, les Égyptiens qui ne se privaient pas de reproduire les scènes agricoles dans les gravures rupestres, ont représenté le blé, le lin et autres, mais jamais le coton.

La culture du coton est donc plus récente, et si le cotonnier existait il servait plus comme plante d'ornement, comme au moment où Jumel a découvert la variété¹ qui portera son nom (voir infra):

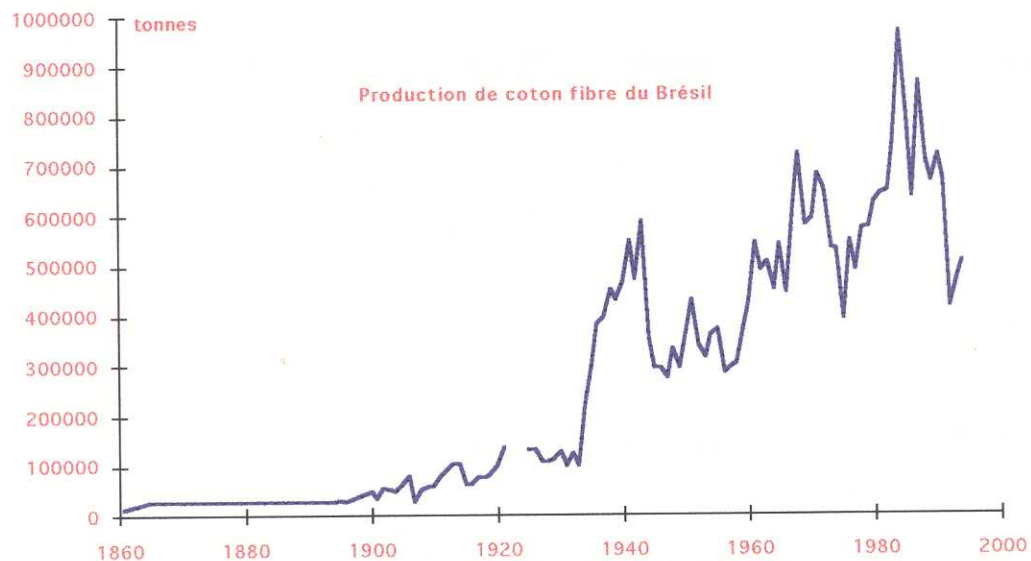
"...mais jusqu'en l'an 1203..., les Égyptiens se contentèrent de cultiver le coton comme plante ornementale, destinée à embellir leurs jardins ; et jusqu'au commencement du XVIIème siècle, ils se bornèrent à importer le coton sans le cultiver." (C.W. Macara, 1913)

Si Alexandrie exportait du coton (ce pouvait aussi être simplement de la ré-exportation) au cours du XIVème et du XVème siècle, l'Égypte importait du coton pour son propre usage de la Syrie et du Chypre. La culture en vue d'une production ne semble donc pas être antérieure au XVIIème siècle :

"Un écrivain musulman du XVIIème siècle mentionne Damanhur comme le centre de la culture cotonnière, Rosette et Alexandrie comme le siège principal des manufactures de coton ; et des archives commerciaux de Marseille et autres villes il ressort clairement que le coton brut, les filés et tissus de coton étaient régulièrement exportés d'Alexandrie jusqu'à la du XVIIIème siècle." (Schanz, 1913)

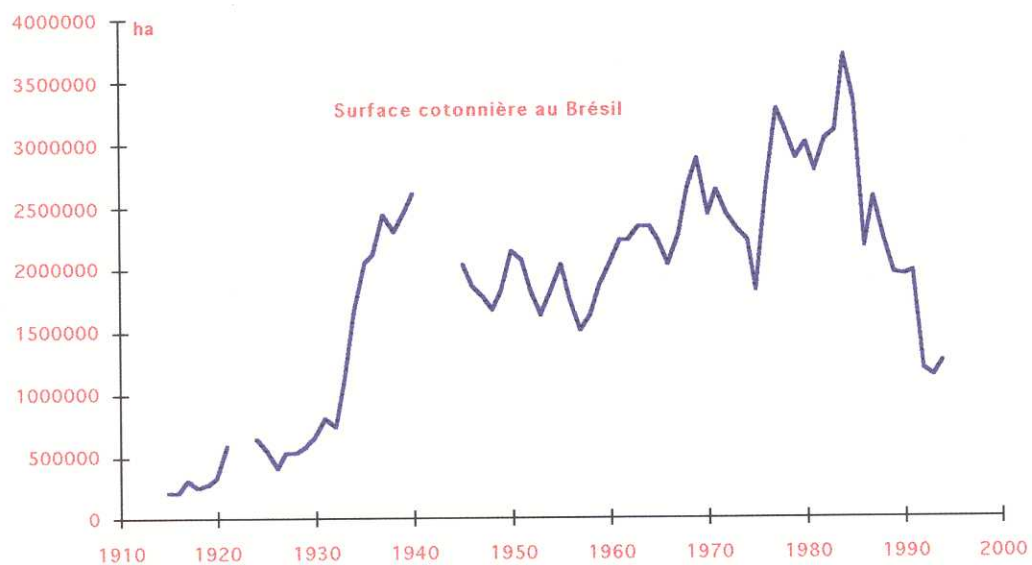
¹ La nature botanique de cette variété reste discutée. Pour certains auteurs, ce serait une forme pérenne de *G. barbadense* en provenance du Pérou (1207-8)

Graphique II-58 : Evolution de la production cotonnière au Brésil



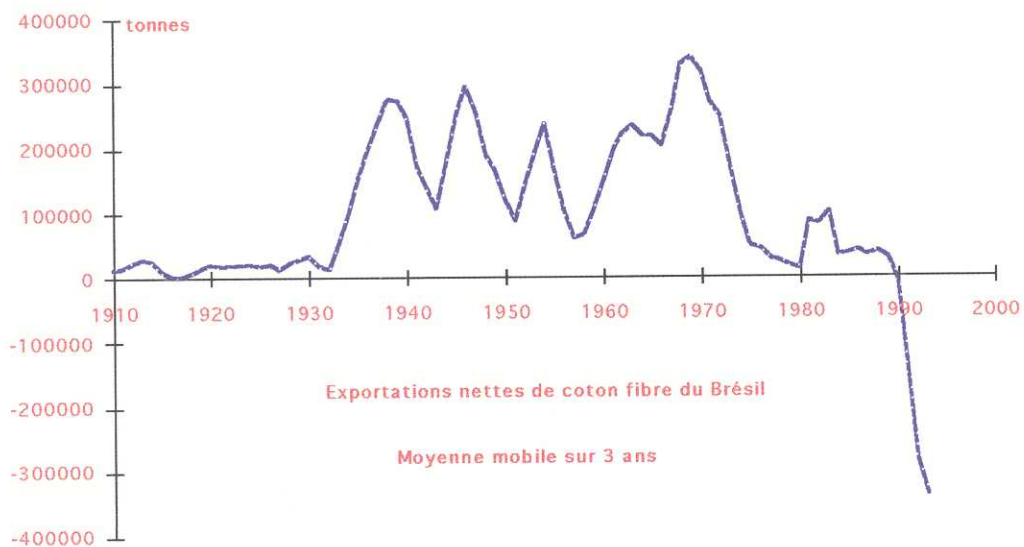
Sources : Reconstitution à partir de références diverses

Graphique II-59 : Surface cotonnière au Brésil



Sources : IIA, FAO et ICAC

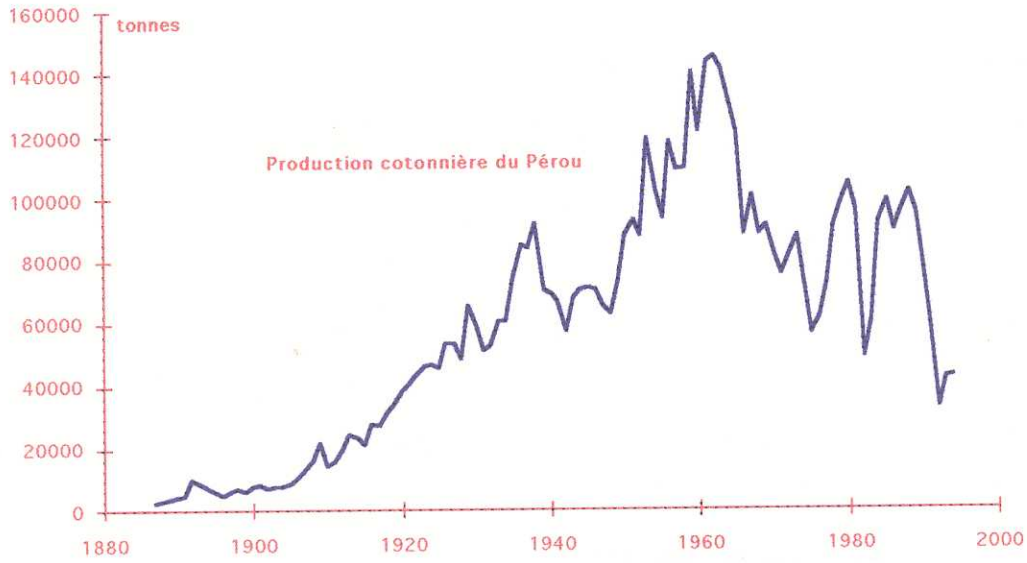
Graphique II-60 : Exportations nettes de coton du Brésil



Sources : IIA, FAO et ICAC

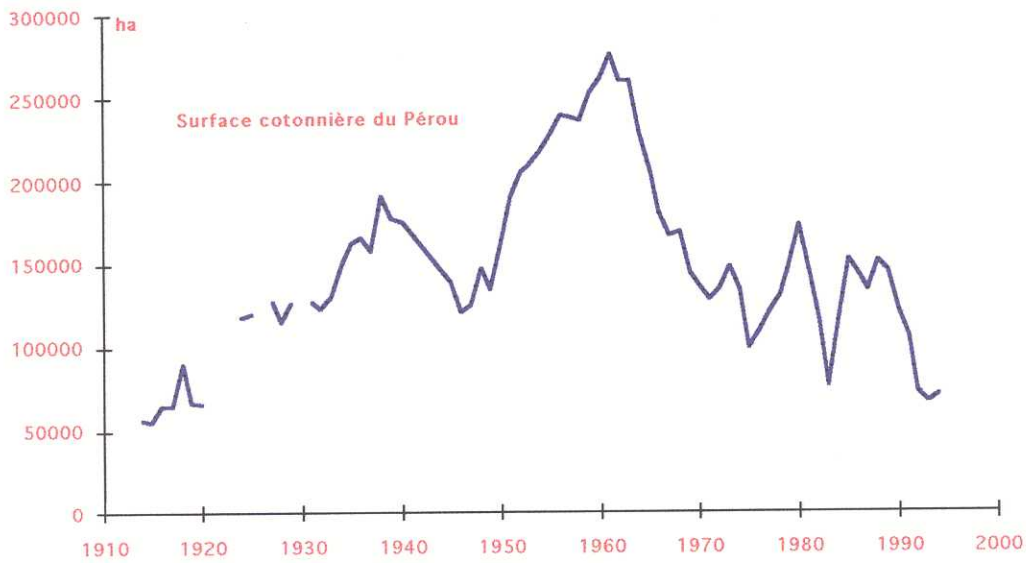
Graphique II-61 : Production cotonnière au Pérou

Graphique II-61 : Production cotonnière au Pérou



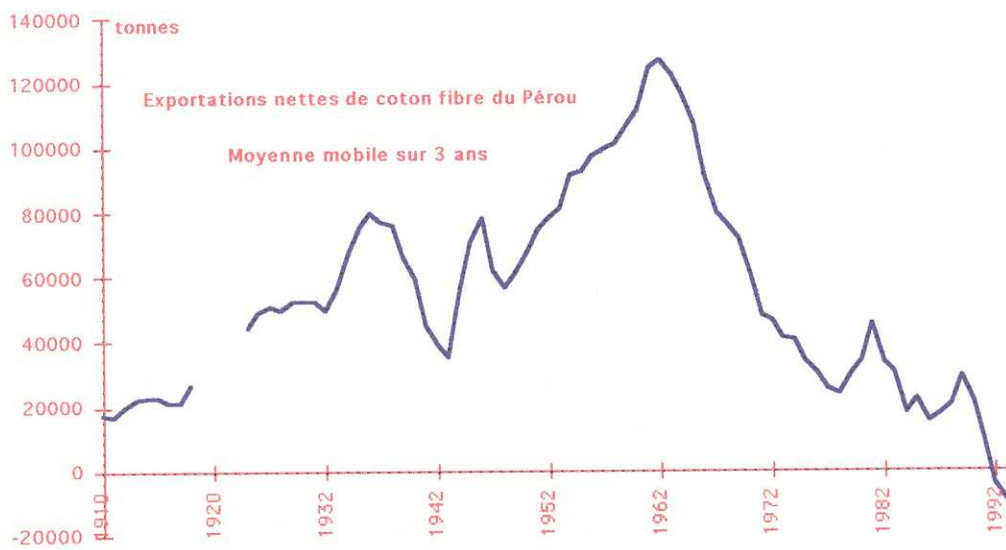
Source : Reconstitution à partir de références diverses

Graphique II-62 : Surface cotonnière au Pérou



Source : IIA, FAO et ICAC

Graphique II-63 : Evolution des exportations nettes de coton fibre du Pérou



Sources : IIA, FAO et ICAC

3.5.1.2. Le hasard d'une trouvaille, la nécessité d'une intervention ?

Mais la production de coton à grande échelle, destinée au commerce international interviendra vraiment avec la trouvaille du sieur Jumel, industriel du textile en Suisse, en visite en Égypte sur invitation d'un ami égyptien¹. Cette trouvaille amènera Jumel à rester dans le pays pour s'engager dans la production. Il finira par convaincre, non sans mal, le Kalif Méhémet Ali de l'intérêt de cette production pour le pays. Ce Kalif s'investira, mais surtout ses descendants et en particulier Ismail Pacha, pour les aménagements hydro-agricoles, pour la gestion de l'eau et des marchés, pour la révision du droit foncier, pour l'introduction des intrants modernes et des techniques nouvelles, pour la mise en place d'un dispositif de production et de distribution de semences, pour l'établissement d'une organisation de recherche et de vulgarisation. Cette implication de l'État se poursuivra même lorsque le pays tomba sous la domination européenne et notamment britannique. Nous fournirons quelques détails de ces interventions du gouvernement égyptien dans la Partie II. Il est indéniable que la portée de la trouvaille de Jumel ne s'est exprimée qu'avec l'intervention de l'État, encore que cette intervention ne fut pas totalement efficace² du fait des choix de décision malencontreuse.

Le Graphique II-64 retrace les évolutions de la production et de la superficie cotonnières depuis 1820 ou 1880. La forte progression de la production s'est concrétisée seulement vers la fin du règne d'Ismail Pacha et sous la domination britannique et non lors du règne de Méhémet Ali. Hormis la rupture de la progression provoquée par la Deuxième Guerre mondiale, normale s'agissant d'une production très tournée vers le marché de l'Europe, la progression est continue jusqu'à la fin des années 1960, date à partir de laquelle la tendance à la baisse est manifeste. Si on admet que l'évolution de la superficie est un indicateur du désir de produire du coton, ce désir est en diminution depuis les années 1950. Nous reviendrons sur ce point dans la Partie III de ce travail.

Les Graphique II-65 et II-66 présentent l'évolution de la consommation industrielle du coton, celle des exportations et celle de la part exportée de la production. L'Égypte tend à devenir un importateur structurel de coton, cette matière n'est plus produite pour le marché international mais pour le marché intérieur du fait d'une progression continue de la consommation depuis soixante ans.

3.5.1.3. Développement textile tardif à la faveur du protectionnisme

En Égypte, c'est Méhémet Ali qui fit introduire les techniques de filature moderne de l'Europe. La première fabrique de soie fut établie en 1816, employant des ouvriers florentins, et qui fut adaptée ensuite pour la filature du coton peu après la découverte du coton "Jumel". L'introduction d'une technologie ne suffit cependant pas pour bâtir une industrie textile prospère. L'Égypte faillit lamentablement au début du XIX^e siècle, et la sentence de Crawford (1948) est sans appel :

"An industry needs something more than stolen machines" (p. 242)

En Égypte, le redémarrage de l'industrie textile moderne a dépendu des initiatives privées, encore que les résultats de ce redémarrage, pour modestes qu'ils furent, ont aussi bénéficié de l'appui de l'État égyptien. En effet, le redémarrage de l'industrie textile moderne en Égypte a été insufflé à l'instigation des initiatives privées à partir de 1895 mais les résultats ne furent concluants qu'à partir de 1912 grâce à deux phénomènes. D'une part la guerre entre l'Italie et la Turquie a détourné les produits italiens du marché égyptien, d'autre part la suppression de la taxe de consommation des

¹ Jusqu'en 1820, le cotonnier avait le caractère d'une plante d'ornement en Égypte. C'est en honorant une invitation d'un ami Égyptien, Maho Bey à Bulak, que Jumel, Industriel suisse du textile, remarqua dans le jardin de son hôte un cotonnier dont la qualité de la fibre lui semblait dépasser tout ce qu'il avait connu alors. Cette découverte marquera à jamais l'Égypte comme grand pays producteur de la meilleure fibre de coton : on en tirera la variété Ashmouni, annuelle, qui sera à la base de la progression de la production.

² A titre indicatif, les problèmes de mélange variétal prirent une telle ampleur dans les années 1910 qu'ils remirent en cause l'image de qualité du coton égyptien.

produits fabriqués en Égypte, d'un taux de 8%, a indéniablement contribué aussi à favoriser la production locale (Schanz, 1913).

Les années 1930 virent l'application d'une nouvelle phase de politique très volontariste de promotion de l'industrie textile. Les mesures adoptées visaient à rendre exclusive l'utilisation du coton égyptien et à protéger le pays contre les produits japonais devenus très envahissants :

"Grâce à l'interdiction d'importation du coton américain et hindou, l'industrie textile utilise exclusivement du coton égyptien." (I.I.A., 1936)

"C'est l'industrie égyptienne même qui a le plus souffert de la concurrence japonaise, laquelle par le bon marché de ses produits, a rendu très problématiques les possibilités économiques d'une industrie cotonnière égyptienne. Par la dénonciation du Traité de commerce avec le Japon et l'imposition, au mois de septembre 1935, d'une taxe de 40% ad valorem sur les produits japonais de coton et de soie artificielle, afin de compenser les avantages revenant au Japon par la dévaluation du yen, les rapports commerciaux entre ces deux pays sont encore dans une phase de mise au point." (I.I.A., 1936. p. 270)

Ce sont ces mesures de l'État qui ont contribué à asseoir l'industrie textile égyptienne pour parvenir à son niveau de développement d'aujourd'hui.

3.5.1.4. En guise de conclusion

Pendant des siècles voire des millénaires, l'Égypte a été à proximité du carrefour des échanges relatifs au coton, mais il a fallu une rencontre fortuite entre l'Orient et l'Occident (la visite du Suisse Jumel en Egypte) et surtout une intervention de l'État (le volontarisme de Méhémet Ali et surtout d'Ismail Pacha) pour faire démarrer la production à grande échelle.

En Égypte, le hasard, l'initiative privée n'ont donné les résultats espérés qu'une fois relayés par l'implication des pouvoirs publics, que ce soit par les investissements hydro-agricoles et diverses réglementations en faveur de la production cotonnière ou par le protectionnisme pour la production textile. La trouvaille du suisse Jumel placera aussi les deux pays concernés, l'Égypte et la Suisse, sur le marché de la qualité, l'Égypte la produisant, et la Suisse la transformant : ce choix du segment du marché de la qualité explique sans doute le maintien de la Suisse sur le secteur textile à l'échelle mondiale, et il est somme toute conforme à la vision de Crawford exhortant de produire la beauté pour se maintenir sur le marché.

3.5.2. Le coton au Soudan

Le développement de la production cotonnière au Soudan, antérieurement l'Empire Anglo-Egyptien du Soudan, est fortement lié à celui de l'Égypte. Il a dépendu de l'intervention de la BCGA qui a obtenu en 1913 un prêt garanti par la Couronne britannique pour démarrer ce qui sera le Schéma de Gézira (Gézireh), grand aménagement hydro-agricole spécialement conçu pour la production cotonnière. Nous limitons le rappel de l'histoire cotonnière du Soudan à sa genèse afin de faire percevoir de nouveau l'alliance et le relais entre intérêts privés et l'État.

Le démarrage de la production cotonnière dans l'actuel Soudan est assez particulier pour mériter qu'on s'y arrête en effet. Ce démarrage a fait suite à la victoire du Lord Kitchener sur le Khalifat d'Égypte à la bataille d'Omdurman, cette victoire signera le début de l'Empire Anglo-Egyptien du Soudan. Le démarrage du coton provient de l'idée d'un américain, Leight Hunt, d'en cultiver quand il a visité le territoire en 1904.

Après avoir obtenu une concession pour cette culture à Zeidab, à 250 km de Khartoum, il créa avec Sir Eckstein le Sudan Experiment Plantations Syndicate destiné à mettre en valeur la concession, son idée était de rapatrier les noirs américains en Afrique et de leur installer des villages et plantations. Leight Hunt fit effectivement venir des "nègres éduqués et possédant une bonne instruction, tels que agriculteurs, mécaniciens, fermiers, électriciens, forgerons, etc...." L'expérience fut un échec, et Leight Hunt dut réorganiser le Syndicat pour une valorisation de la concession par

les autochtones (Janssens, 1932).

Le début de l'histoire cotonnière du Soudan est donc dû à une initiative privée mais qui ne donna pas les résultats escomptés. Le vrai démarrage viendra avec l'alliance entre les opérateurs privés et l'Etat. Ce fut d'abord le prolongement en 1910 du chemin de fer jusqu'au centre de la plaine de Gézireh qui accrut la valeur de cette localité. Puis, l'octroi en 1913 d'un prêt à la BCGA (garanti par la Couronne Britannique) sonnera le départ de l'aménagement de la Plaine de Gezireh. Le barrage de l'aménagement sera achevé en 1926, mais la production avait déjà beaucoup progressé dès 1921.

Avant même les travaux d'aménagement de la Plaine de Gézireh, l'État avait déjà assuré son soutien par des décrets fixant les conditions de la production cotonnière¹. Incontestablement, la production cotonnière au Soudan a été le fait de l'État anglais, bien sollicité par les intérêts industriels de Manchester.

3.6. Le coton/Textile en Turquie

3.6.1. Production cotonnière et transformation textile anciennes

Pour retracer l'histoire du coton/Textile turc, nous nous inspirons des articles de Nedjati Tourgay² publiés à deux dates, en 1946 et en 1969.

La culture du coton était connue dans la vallée de l'Euphrate et en Asie mineure bien avant la naissance de J.C. L'extension de la culture cotonnière dans la région est due aux civilisations grecque et turque. L'influence grecque s'est traduite par un intense trafic commercial avec l'Orient, Byzance en devint un carrefour important et l'industrie du tissage s'y établit vers le VI^{ème} siècle. L'influence turque s'est exercée à la fois dans le tissage et dans la production du coton fibre : les Kabyles turcs dans leur émigration vers l'Ouest ont introduit à la fois culture cotonnière et métier à tisser au Caucase et dans le Proche-Orient.

C'est pendant l'invasion de l'Anatolie par les Turcs Seltchoulites vers le XI^{ème} siècle que les industries du tissage firent un bond formidable en atteignant leur apogée au XIV^{ème} siècle, où des produits d'une qualité hautement recherchée furent fabriqués :

"dans les villes de Konya et de Sivas les Sultanes Seltchoulites faisaient fabriquer des soieries de hautes qualités et qui étaient offertes aux souverains européens, les couvertures d'Antioches étaient très renommées" (reprise d'une citation dans N. Turgay, 1946)

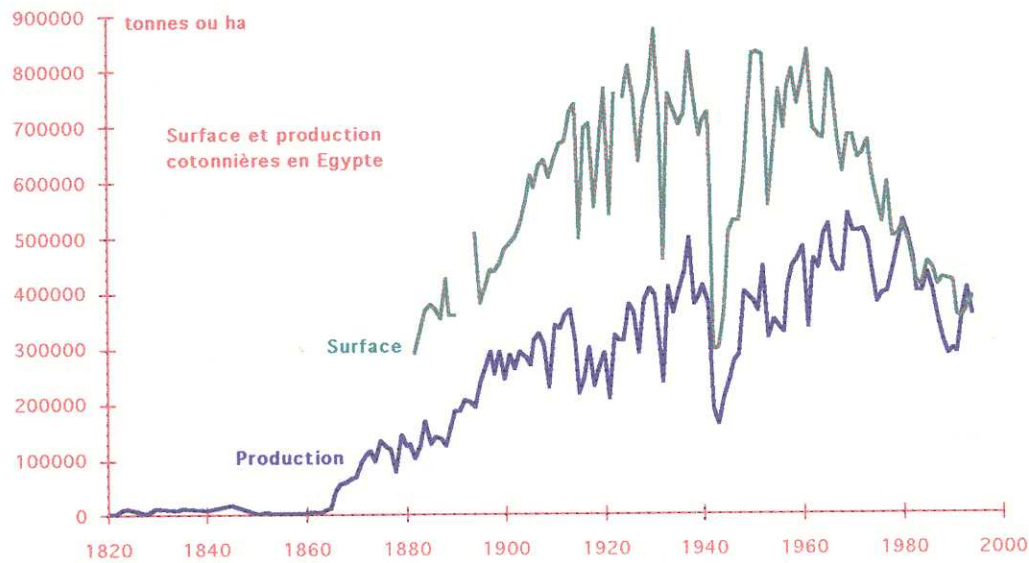
Crawford (1948) a mis en exergue la beauté de ces produits qui disparaîtront avec la concurrence des produits plus grossiers du début de la révolution de l'industrie textile en Angleterre puis de l'Europe entière :

"La ville de Brousse qui était la capitale des Turcs Ottomans est devenue par la suite l'un des centres où l'on fabriquait des soieries et des cotonnades de renommée mondiale... Cette prospérité a duré jusqu'au XVIII^{ème} siècle, c'est-à-dire jusqu'au développement de l'industrie du tissage en Europe." (N. Turgay, 1946)

¹ Le Sudan Cotton Ordinance de 1912 donnait pouvoir au Directeur de l'Agriculture d'autoriser ou d'interdire la culture dans des zones déterminées. Les autorisations pour l'établissement d'une usine d'égrenage étaient assorties de conditions précises, en particulier portant sur le respect des conditions de travail, sur l'importation et la distribution de semences, sur la qualité du coton, et sur la communication de statistiques. Les règlements de 1913, ou The Cotton regulations interdisaient la culture des variétés locales, organisaient la classification officielle de la fibre et fixaient les instructions pour contenir le développement des ennemis de culture (Janssens, 1932).

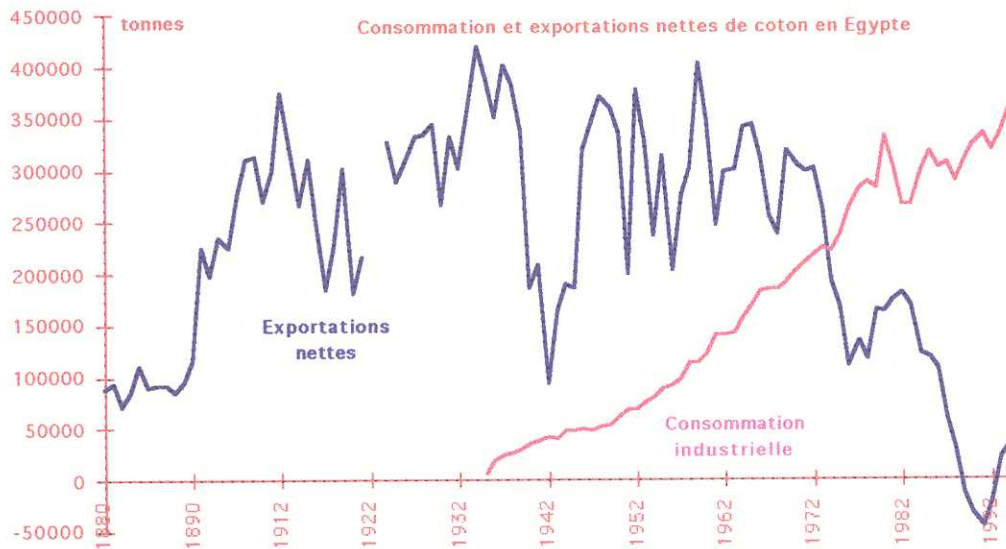
² Son témoignage est intéressant car il a assisté au développement de la production turque en qualité de Directeur des Services cotonniers au Ministère de l'Agriculture de la Turquie.

Graphique II-64 : Surface et production cotonnières en Egypte depuis 1820



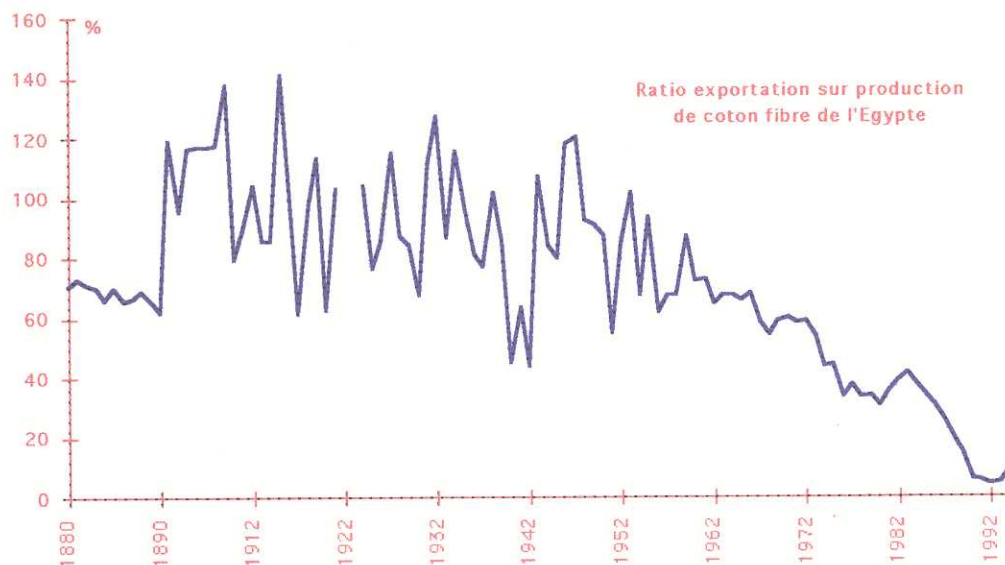
Sources : Reconstitution à partir de références diverses

Graphique II-65 : Consommation industrielle et exportations nettes de coton de l'Egypte



Sources : Reconstitution à partir de références diverses

Graphique II-66 : Evolution de la part exportée de la production égyptienne de coton fibre



Cela est conforme aux remarques de P. Bairoch (1995) à propos de la désindustrialisation dans divers pays comme conséquence du libre-échange imposé par les puissances européennes, phénomène qui toucha les Indes, comme nous l'avons évoqué, mais aussi d'autres pays, dont la Turquie.

3.6.2. Développement cotonnier récent par la volonté de l'Etat

C'est à partir du milieu des années 1920, après avoir recouvré leur indépendance vis à vis des Grecs, que le Gouvernement prit l'initiative de promouvoir la production et la transformation cotonnières.

Dans le domaine de la production cotonnière, plusieurs mesures se succédèrent et furent de grande portée. L'Institut de Recherche du coton de Tchukurova fut fondé en 1925 sous le nom de Station d'Amélioration des semences qui se chargea en premier de l'introduction de variétés américaines pour remplacer les variétés locales *Yerli* de l'espèce *Gossypium herbaceum*. L'État promulgua la "loi de l'amélioration du coton" autorisant depuis 1937 le Ministère de l'Agriculture à imposer dans une zone de culture désignée la culture d'une variété unique. A partir de 1940, c'est l'État qui fixait le prix d'achat aux producteurs sur la base d'un prix de revient établi par une commission interministérielle pour garantir un attrait suffisant pour la production. La modernisation de l'agriculture, avec en particulier la tracterisation engagée à la veille de la Deuxième Guerre mondiale, sera reprise et encouragée dans le cadre du Plan Marshall octroyé en 1947.

C'est aussi à partir de 1940 qu'un programme d'irrigation fut entrepris et qui sera responsable à la fois de l'extension en superficie cotonnière et de l'augmentation des rendements qui en a résulté. Deux stations de recherche furent spécialement érigées pour adapter les techniques de production à l'irrigation et de préparer la formation des paysans.

L'État prit aussi le devant pour faire produire une fibre répondant aux attentes des industries textiles. C'est ainsi qu'il entreprit la modernisation de l'équipement industriel d'égrenage, en remplaçant les égreneuses à rouleau par des égreneuses à scies dans les usines sous son contrôle direct. Pour encourager les industriels privés à en faire autant, une prime de 2,5% sur le prix de la fibre produite était accordée aux usines qui égrenent avec les scies (ce mode d'égrenage était préféré alors par les industriels du textile, alors que la tendance est inverse aujourd'hui).

Le Graphique II-67 montre que la production a pris un réel essor dès les premières actions de l'État, et surtout après les travaux d'irrigation des années 1940. Cette progression s'est poursuivie jusqu'au début des années 1970 période à partir de laquelle la production stagne. L'évolution de la superficie cotonnière est plus instructive et elle informe sur le même processus observé dans le cas de l'Égypte, à savoir un arrêt beaucoup plus précoce de la progression de la superficie cotonnière dès le début des années 1950 (la production continuant à progresser par l'amélioration du rendement du fait de l'irrigation et des techniques de culture).

3.6.3. Développement textile par un Etat précurseur et incitateur

C'est la transformation de la Turquie en un État laïc au cours de la période 1925-1928 qui a donné une impulsion à l'industrie textile. Avant cette date, et notamment jusqu'à la fin du XIXème siècle, la Turquie exportait les produits finis à partir de filés et de tissus de coton importés. Le premier plan quinquennal d'industrialisation appliqué en 1933 avait pour but la création de plusieurs combinats et l'extension de la fabrique de cotonnades de Bakirkeuy, tous relevant de la Sumerbanque, organisme d'État. En plus de son rôle de pionnier en se lançant dans une modernisation d'une industrie traditionnelle, le Gouvernement encourageait en même temps l'installation d'entreprises privées dont les capacités industrielles dépasseront assez rapidement celles des entreprises publiques. Le moindre impact n'a pas été la formation de capital humain dont le secteur privé a rapidement profité :

"Le Gouvernement Turc, pour guider et encourager les firmes privées dans ce secteur et subvenir en même temps - au moins en partie - aux besoins du marché intérieur, a fait construire et monter deux grandes usines de filature et de tissage de coton : l'une à Nazilli...l'autre à Cézarée....Ces deux grands établissements ont servi à satisfaire une

importante partie de la consommation nationale et à encourager les entreprises privées. Ils ont aidé spécialement à la formation des ingénieurs, techniciens, mécaniciens, ouvriers spécialisés et qualifiés dans ce secteur qui servirent par la suite dans les usines privées." (N. Turgay, 1969)

Dans le domaine de l'industrie textile, le Graphique II-68 présente une évolution déjà rencontrée avec l'Égypte. Par le fait d'une consommation industrielle du coton dans le pays, alors que la production stagne, le pays tend à devenir structurellement importateur de coton, comme l'évoque aussi l'USDA (1995).

3.6.4. En guise de conclusion

La Turquie constitue un bel exemple d'une progression des productions cotonnière et Textile directement liée aux interventions volontaristes de l'État, dont les modalités d'application semblent se révéler efficaces si on en juge par les évolutions quantitatives.

L'implication des pouvoirs publics dans les affaires du coton et du textile se poursuit. Dans le domaine de la production cotonnière, il s'agit du grand Projet d'aménagement hydro-agricole du Sud Anatolie¹ qui devrait être achevé à l'horizon 2000. Dans le domaine du textile, une politique de protection reste de mise. En 1995, pour garantir l'approvisionnement des usines textiles, l'État turc a imposé une taxe à l'exportation du coton fibre de 600 \$ par tonne pour empêcher les exportations très attrayantes alors du fait des cours très élevés. Cela dénote bien le parti pris de l'État à garantir l'approvisionnement en matière première de l'industrie textile locale qui, en 1994, a généré par ses exportations 30% de la valeur totale des exportations du pays (USDA, 1995).

3.7. Le coton en Afrique Sub-saharienne

Évoquer le coton dans cette partie du monde (que nous limitons même à la partie francophone dans ce chapitre) n'est pas fortuit, car c'est aussi le fruit des échanges au carrefour que fut le Moyen-Orient, même si c'est erroné de croire qu'il a résulté directement des conquêtes islamiques.

3.7.1. L'origine du coton dans la zone

Il est couramment admis que le coton est introduit avec l'islamisation de la région au XI^{ème} siècle, O. Sy (1981) l'a affirmé et nous même nous en avons fait écho (Fok, 1993). S'il est indéniable que l'islamisation a certainement contribué à la diffusion du coton comme nous l'avons souligné dans la partie introductive, l'introduction a été antérieure. C. Monteil (1926) nous semble avoir fourni le travail le plus rigoureux pour situer l'origine du coton en Afrique Sub-saharienne. Il distingue trois périodes dans l'évolution du coton/Textile pour cette région, la période avant le XI^{ème} siècle pour laquelle C. Monteil est l'un des rares à avoir compilé des informations, la période du XI^{ème}-XV^{ème} siècle marquée par l'influence des commerçants européens. Cette influence empruntera elle-même deux voies distinctes, celle des Portugais qui ont cherché à améliorer les techniques traditionnelles de production pour développer cette dernière, et celle des autres européens consistant à importer des cotonnades européennes avec pour effet de mettre en berne la production locale de coton et même de cotonnade. La troisième période a débuté à partir du XIX^{ème} siècle où la dépendance vis à vis du coton américain a incité à développer la production africaine et où la pacification intertribale du fait de la colonisation a élargi le marché des "tisseries indigènes".

L'originalité de la contribution de C. Monteil est de montrer que le coton est introduit par les descendants de la Reine de Saba². J. Vuillet (1939) abonde en ce sens en précisant que le coton est

¹ l'exploitation de ce nouveau périmètre hydro-agricole devrait cependant vider la main-d'œuvre des grandes régions cotonnières actuelles, de sorte que la progression de la production turque ne sera peut-être pas aussi forte que l'on espère.

² Evoquée dans la Bible (mais aussi dans le Coran) pour sa visite au Roi Salomon, troisième Roi des Hébreux, fils et successeur de David (vers 970-931 av. J.C).

probablement introduit par les judéo-syriens (ancêtres des peuls) déportés vers 320 av. J.C. après la prise de Jérusalem par Ptolémée Sôtêr Ier. Les Juifs s'installeront en particulier au Ghana où ils ont pu se préserver comme peuple distinct jusqu'au VIIème siècle période à partir de laquelle le métissage les fera fondre dans la population locale.

3.7..2. Le commerce international et la désindustrialisation

Cette origine du coton explique aussi l'ancienneté de l'industrie textile indigène en Afrique Occidentale dont une analyse des métiers manuels devrait permettre de confirmer la similitude avec les métiers anciens de l'Inde. Cette industrie atteindra son apogée du XV au XVIIème siècle, jusqu'à l'arrivée des commerçants européens. En 1591, il est mentionné à Gao 26 ateliers de tailleurs employant de 1500 à 2000 ouvriers. Les émissaires musulmans du Nord et ceux des Européens installés dans le Golfe de Guinée se disputeront un temps les pagnes indigènes, tels le "Srigguet", toile en bande qui acquit le rôle de monnaie intertribale dès le XIème siècle (C. Monteil, 1926).

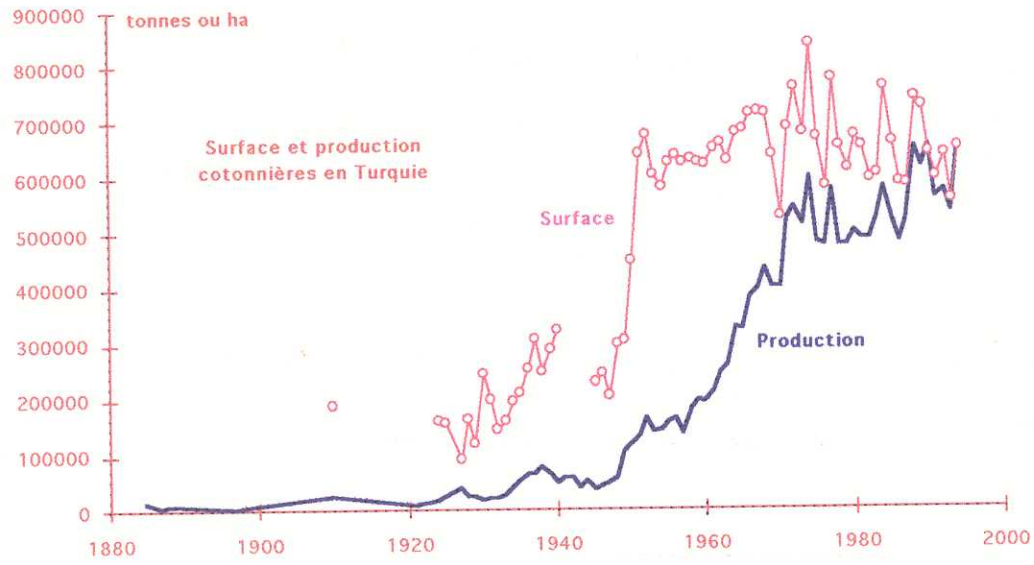
L'importation de cotonnades en provenance de l'Europe fera disparaître peu à peu les activités du Tisserand, mais pas totalement. Nous avons rappelé une sorte "d'étude de marché" réalisée par la CFDT au milieu des années 1950 au Mali pour indiquer la rentabilité relative de l'égrenage, du filage et du tissage manuels du coton (M. Fok, 1993). Cette activité d'artisanat pouvait même provoquer une réponse négative de l'offre de coton à l'exportation lorsque le prix international monte¹. Certes, il reste encore des tisserands au Mali, peut-être le pays qui en a gardé le plus en Afrique Occidentale, mais leur importance est bien moindre depuis deux siècles : la colonisation avec l'ouverture du marché et ses règles ont entraîné une désindustrialisation avec la disparition de ces "tisseries" qu'évoque C. Monteil, ou de l'activité cotonnière de la fameuse ville de Kong au Nord de la Côte d'Ivoire.

3.7..3. L'Etat dans la promotion du coton

Il s'agit de la promotion du coton dans la période du début du XXème siècle jusqu'à nos jours. On connaît bien les éléments de l'évolution de la production cotonnière au cours de cette période dans cette région pour qu'on puisse s'affranchir d'un ample développement.

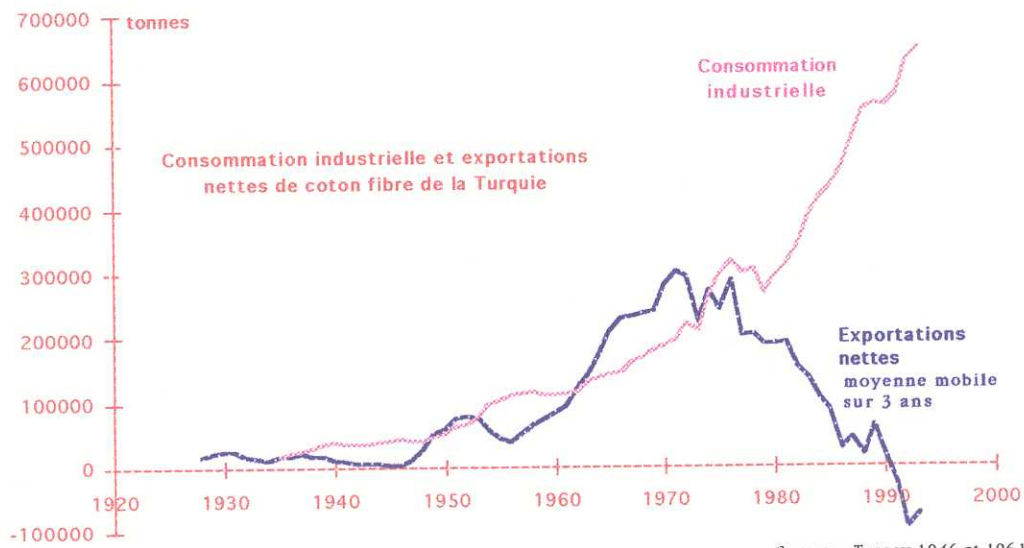
¹ Le mécanisme économique est simple : le prix de la matière première se répercutant sur le prix des cotonnades importées dans les colonies, l'acquisition de tissu localement fabriqué devenait plus attrayante, ce qui fit accroître la vente du coton aux artisans, prêts à concéder un prix supérieur, au détriment ainsi de la vente destinée aux circuits de l'exportation.

Graphique II-67 : Surface et production cotonnières en Turquie



Sources : Reconstitution à partir de références diverses

Graphique II-68 : Consommation industrielle et exportations nettes de coton fibre en Turquie



Sources : Turgay 1946 et 1961, ICAC

Nous avons contribué à retracer quasiment un siècle de développement du coton au Mali (M. Fok, 1993) période au cours de laquelle l'évolution de la production a dépendu de l'implication de l'État et surtout des choix de solutions par ce dernier. L'absence de stratégie et le recours à la force - forme détestable d'intervention de l'Etat - n'ont amené que déboires et drames humains.

Une stratégie gagnante ne fut mise en œuvre qu'après un demi-siècle d'échec, c'est ce que U. Lele et al (1989) appelle le "modèle CFDT". Cette approche, mise en application dans les pays de l'Afrique francophone, a compté certainement beaucoup dans le "success story" (Banque mondiale, 1988) du coton dans cette région. Le contenu de cette approche, de même que la modernisation par effet d'accumulation qu'il a induite (P. Campagne et G. Raymond, 1994) sont en général bien connus pour ne pas nécessiter de nous y attarder.

Par contre, nous montrerons, en évoquant les faits dans d'autres pays d'Afrique sous la domination d'autres puissances coloniales, que la dénomination de "modèle CFDT" est largement abusive et inappropriée en ce sens que ce modèle a été identifié et appliqué bien avant hors de la zone francophone de l'Afrique par d'autres puissances coloniales européennes, Allemagne, Belgique, Royaume-Uni et Portugal. On peut même dire que les Français se sont distingués à ne pas suivre une approche qui fonctionnait lorsque d'autres l'adoptaient, et de l'appliquer enfin lorsque les autres pays européens ont fini par se désintéresser du coton¹.

3.7.4. En guise de conclusion

Nous avons certainement été trop brefs dans l'évocation du coton en Afrique sub-saharienne quand on connaît l'importance économique que cette production y a acquise aujourd'hui. Délibérément, nous nous sommes centrés sur les faits et analyses qui ressortent peu ou pas des nombreux travaux contemporains sur le coton dans cette partie de l'Afrique. Nous avons voulu rectifié en particulier la perception habituelle quant à l'introduction du coton, pour mettre aussi en évidence l'ancienneté de la transformation textile du coton que le commerce international, via les premiers colonisateurs, a fortement étouffé, comme par un processus de désindustrialisation.

Le rôle de complice de l'État pour la promotion de la production/exportation cotonnière à partir de la fin du XIXème siècle est connu, nous en fournirons les éléments liés à l'implication de l'Etat dans le chapitre 8 de cette partie. En nous limitant à la partie francophone de l'Afrique sub-saharienne, nous constatons que l'État, pendant un demi-siècle, d'abord suiveur des initiatives privées, puis meneur par le consentement d'investissements importants, ne recueillit que déboires et déceptions par manque de stratégie, ce qui indique que l'implication de l'État ne peut être une condition suffisante de réussite cotonnière.

3.8. Le coton en Italie

3.8.1. Production cotonnière timide et quasi disparue

Les arabes ont servi de vecteurs pour l'introduction de plusieurs cultures en Europe, en passant d'abord par la Sicile : ce fut le cas pour le mûrier, le riz, la canne à sucre, mais aussi le coton (Senay, 1937 ; C. Monteil, 1926).

En Italie, à la faveur de la prise de Byzance, de la Syrie et de la Phénicie, le commerce avec l'Orient se développa et les princes marchands introduisirent le coton. On admet que Venise était la première ville européenne à fabriquer au XIIIème siècle le tissu de coton (Lecomte, 1900.; Crawford, 1948) mais que c'était par Gènes où entrait le coton d'Antioche, d'Alexandrie et de Sicile.

Plus tard, le coton continuera à arriver dans les ports de Gènes et de Venise, mais sa transformation

¹ A partir du cas du Mali, nous avons analysé les motivations de cette action française qui nous a semblé répondre déjà à une idéologie que l'on appelle aujourd'hui développement rural (M. Fok, 1993)

se fera surtout à Milan au XIX^{ème} siècle où le coton y était transporté par chemin de fer. Les chiffres fournis par Lecomte (1900) indiquent que le développement de l'industrie textile a connu un essor particulier depuis seulement 1870, et qui dure jusqu'à aujourd'hui : nous avons signalé déjà que l'Italie est l'un des rares pays européens à avoir réussi à maintenir son industrie textile, sans même parler de la confection (cf. graphiques des Annexes 7 et 25).

Introduit depuis le début du XIV^{ème} siècle, le cotonnier a été produit de manière plus ou moins suivie, notamment en Sicile et en Sardaigne (Choux, 1924). L'épisode de la Guerre de Sécession donna un nouveau souffle à la production qui progressait jusqu'au début du XX^{ème} siècle date à partir de laquelle la production stagne voire régresse jusqu'au milieu des années 1930 (Senay, 1939) et elle n'est plus qu'une culture anecdotique aujourd'hui .

Cependant, c'est forte de cette expérience dans la culture du coton, et dans le but de fournir son industrie, que l'Italie se lancera dans le développement de la production cotonnière dans ses colonies d'Erythrée et de Somalie au début du XX^{ème} siècle (Choux, 1924).

3.8.2. Lieu de diffusion par le commerce et l'émigration

C'est dans le rôle de dissémination que l'Italie tint un rôle de premier plan, qu'il s'agisse du coton, des produits de coton et des techniques de l'industrie du coton au sein de l'Europe.

Selon Crawford (1948), le premier commerce de coton fibre s'établit entre Venise et Ulm en 1320, puis vers les autres villes du Sud de l'Allemagne. On y tissait alors avec le lin ou la laine pour donner les futaines¹. L'Allemagne a entraîné plus ou moins rapidement le reste de l'Europe dans la fabrication de ces produits. La Flandre acquit rapidement une grande maîtrise dans la fabrication des futaines, elle importait du coton et du fil de coton de Gènes avant 1430 (Lecomte, 1900). De la Flandre, le savoir sera transféré au Nord de la France², à Rouen un peu avant 1524 (Lecomte, 1900). L'Angleterre en importait au cours du XIV et XV^{ème} (pour une valeur annuelle de 600 000 couronnes). En même temps, un trafic de tissus imprimés entre Venise et Anvers devint florissant.

Le transfert du savoir se fait communément et sans doute efficacement avec le transfert des hommes. A ce propos, des événements dramatiques eurent un impact particulier qui marquera la suite du développement de l'industrie textile cotonnière de l'Europe et des États-Unis. Selon Crawford (1948), le transfert de la technique de l'impression des tissus à partir de l'Italie a accompagné l'expulsion de ce pays des Anabaptistes, les premiers groupes protestants importants, qui partirent en Europe centrale où l'industrie textile tiendra une place particulière. Le mouvement anabaptiste fut repris en Allemagne au XVI^{ème} et ses partisans furent de nouveau objets de persécution. Certains d'entre eux furent les ancêtres des Quakers qui partirent en Pennsylvanie, au voisinage de la Nouvelle Angleterre, avec leur connaissance de la fabrication du verre, mais aussi de tissage et d'impression des tissus. Cette persécution sera poursuivie et amènera les protestants en Angleterre où on les retrouvera comme ouvriers textiles, comme ceux qui mettront au point de nouvelles inventions pour l'industrie textile.

3.9. Le coton en Espagne et en Grèce

Leur histoire commune pour leur contact ancien avec le coton/Textile et pour leur appartenance à l'Union Européenne justifient d'analyser ensemble les deux pays, dans la mesure des informations que nous avons pu réunir.

L'importance de l'industrie textile en Espagne est ancienne. Sous le règne de Abdrahaman III (916-961), l'état de la maîtrise de la production et de la transformation cotonnière était déjà comparable à

1 "barchents", "ripplecht" et "Gehorte"

2 Des lettres-patentes délivrées en 1524 au nom de François Ier à la communauté des passementiers mentionnent le coton comme un lainage d'introduction récente.

celle observée à Damas (Crawford, 1948). En Grèce, on faisait surtout preuve d'une grande adresse dans la teinture dont les autres pays européens bénéficieront par l'émigration des ouvriers grecs.

C'est au niveau de la production cotonnière que la Grèce se détachait. Jusqu'à l'aube du développement de la production cotonnière aux États-Unis, la culture du cotonnier était relativement importante dans le sud de la Macédoine. Vers la fin du XVIIIème siècle, la production était estimée à 12000 tonnes qui servait à fournir principalement l'Allemagne et la France (Senay, 1939). L'explosion de la production américaine à partir du début du XIXème suspendit la production en Grèce, même si ce pays est resté deuxième producteur derrière l'URSS.

Nous avons reproduit dans les Graphiques II-69, II-70, II-71, II-72 les évolutions des productions et des échanges de la Grèce et de l'Espagne pour montrer la portée mais aussi les limites du soutien de l'État dans le temps et en fonction du pays.

La production cotonnière en Grèce est en croissance continue (Graphique II-69), soutenue par une progression de la superficie cotonnière, l'entrée dans la Communauté Européenne en 1981 a été opportune pour redresser la tendance baissière grâce au bénéfice de l'OCM coton qui permet à l'Europe de produire le coton le plus cher du monde (Cousinié, 1993). La production de l'Espagne (Graphique II-70) a varié en fonction de l'ouverture du pays vers le monde extérieur : l'isolement du pays après la guerre civile jusqu'à 1960 a été favorable à la production, cette dernière a été pénalisée ensuite par les importations qui ont accompagné l'ouverture du pays. L'évolution de la superficie cotonnière indique clairement la date charnière de 1960 quant au désir des agriculteurs de produire du coton. Contrairement à la Grèce, l'entrée du pays dans la Communauté Européenne en 1986 n'a pas renversé la tendance baissière amorcée depuis 1960, en dépit d'une velléité de remontée : c'est l'exemple d'un pays pour lequel le soutien des pouvoirs publics (ici la Communauté Européenne) se révèle être insuffisant.

Cette différence d'évolution fait que la Grèce est de plus en plus exportatrice de coton, alors que l'Espagne devient de plus en plus importatrice (Graphique II-71) pour des niveaux de consommation industrielle de coton très comparable (Graphique II-72)

3.10. le coton/textile en Allemagne

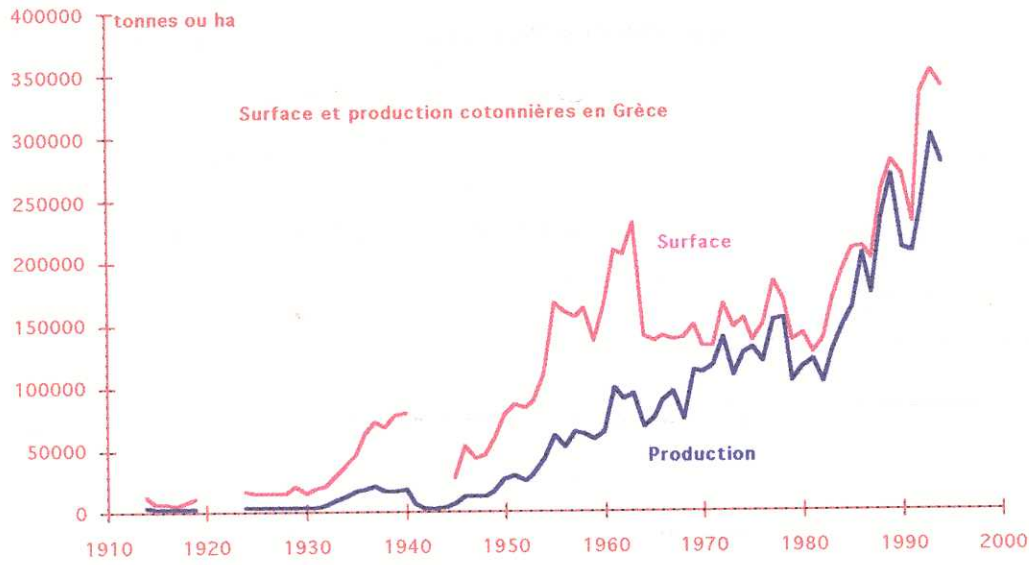
Dans les débuts du XVIIIème siècle, bénéficiant des relations d'échange qui s'étaient établies avec le Moyen-Orient, Vienne devint un marché assez important du coton pour alimenter l'industrie naissante en Bohême (Senay, 1939) et sans doute aussi dans la Saxe un peu plus tard :

"La première filature de coton fut fondée en Allemagne en 1795 dans les provinces rhénanes. C'est surtout dans le Royaume de Saxe que cette industrie a pris de l'extension et Chemnitz peut être considéré comme le Manchester de la Saxe" (Lecomte, 1900).

Pour autant, le développement de cette industrie restait menacé, et plus particulièrement par le déferlement des produits anglais que la fin des guerres napoléoniennes amena. Ce flot anglais provoquera la mise en place d'une politique protectionniste, défendue par Friedrich List, père de la Zollverein :

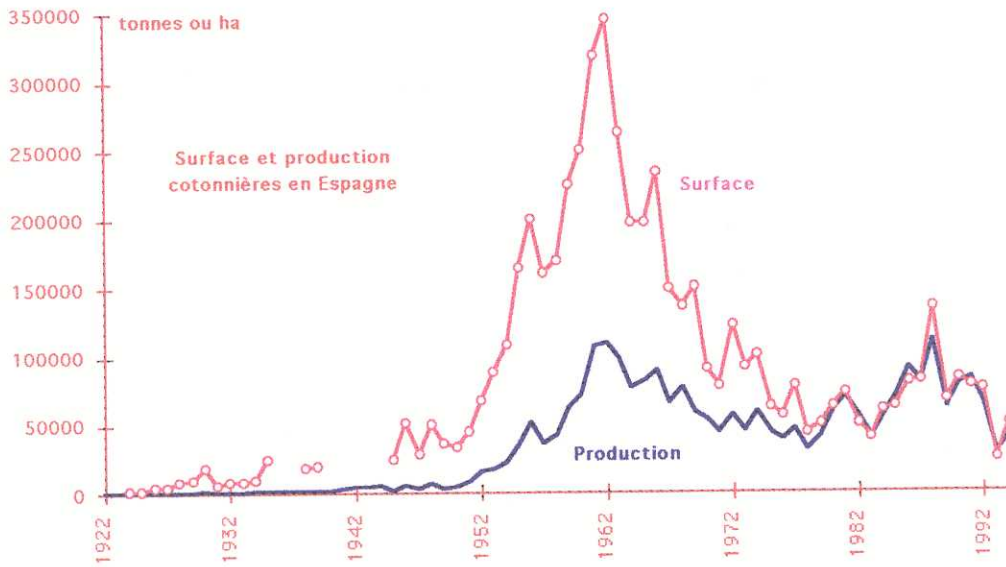
"L'industrie déjà prospère dès les premières années du siècle (XIXème siècle), fut enrayée par les guerres de l'Empire et en 1815 par l'invasion des tissus anglais. Une association de défense s'établit en 1819 et devint le Zollverein en 1834. Le droit d'entrée sur les tissus fut fixé à 375 francs les 100 kilogrammes et, à l'abri de cette protection, l'industrie du coton put se développer." (Lecomte, 1900)

Graphique II-69 : Surface et production cotonnières en Grèce



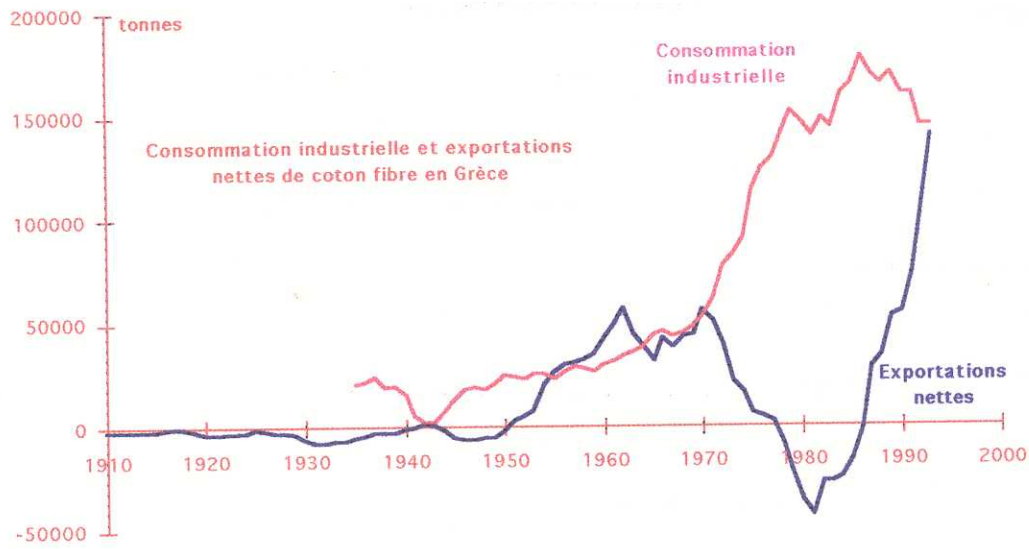
Sources : IIA, FAO et ICAC

Graphique II-70 : Surface et production cotonnières en Espagne



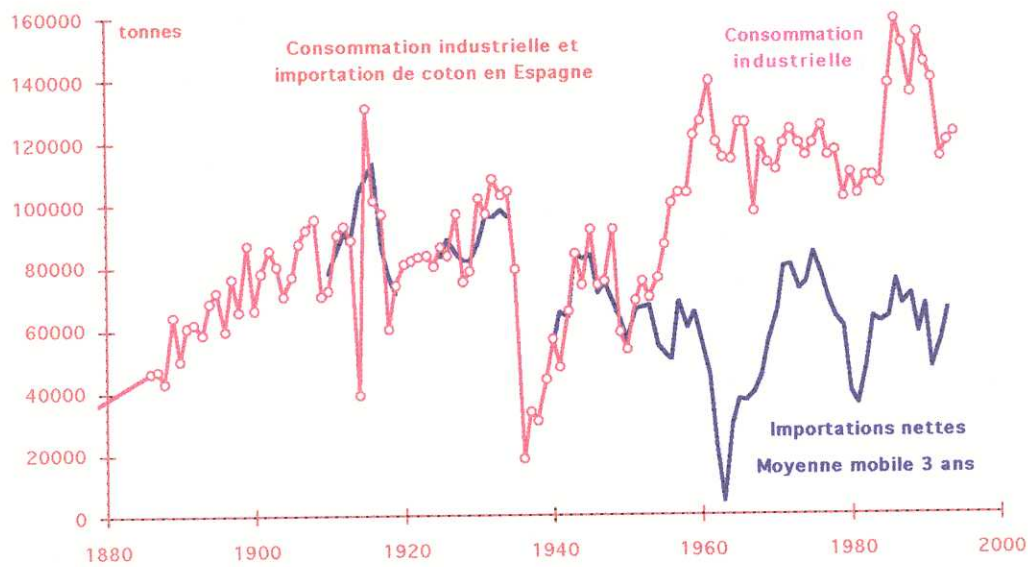
Sources : IIA, FAO et ICAC

Graphique II-71 : Consommation industrielle et exportations nettes de coton de la Grèce



Sources : IIA, FAO, ICAC

Graphique II-72 : Consommation industrielle et importations nettes de coton de l'Espagne



Sources : Reconstitution à partir de références diverses

C'est par cette protection contre l'invasion des produits anglais que l'Autriche a conservé sa seconde place de transformation du coton sur le Continent. Plus tard, l'Empire Austro-Hongrois devint même la place prépondérante au détriment de la France après l'annexion de l'Alsace (Senay, 1939). L'intégration de l'Alsace en 1871 a accru de plus de 50% les capacités de filature, de près de 90% les capacités de tissage, et surtout a apporté la totalité de l'équipement d'impression de l'Allemagne. Jusqu'alors en retard par rapport à l'industrie textile cotonnière en France, l'industrie allemande reçut une impulsion vive et n'a pas cessé de se développer pendant les trente dernières années du XIX^{ème} siècle (Lecomte, 1900), mais cette situation se retournera de nouveau avec le démembrement de l'Empire après la Première Guerre Mondiale.

Jusqu'avant la fin de la Première Guerre mondiale, l'Allemagne se lança aussi dans la promotion de la production cotonnière dans ses colonies d'Afrique, au Togo, au Cameroun, mais aussi en Tanganyika. Il fut créé le Kolonial Wirtshafliche Komitee avec sa Baumwolbau Kommission créés dans les premières années du siècle (Choux, 1924).

Les Allemands engagèrent méthodiquement l'encadrement de la production cotonnière en mettant en application, peut-être les premiers, des principes que l'on retrouve encore en vigueur aujourd'hui dans la production de l'Afrique francophone et que nous aurons à rappeler dans la Partie II de ce travail. Le transfert de ces colonies aux puissances alliées de la Première Guerre mondiale mit fin à cet engagement étatique dans la production cotonnière.

Nous avons déjà évoqué l'évolution sur une longue période de l'industrie textile allemande (cf. graphique des Annexes 7, 16 et 25). Prise dans le même mouvement de déclin de l'industrie textile européenne, l'Allemagne se caractérise par le maintien de sa position d'exportateur de tissus de coton, en important de plus en plus de filé, expression d'une spécialisation dans un sous-secteur plus propice à la création de valeur ajoutée.

3.11. Le coton/textile en France

3.11.1. Industrie ancienne à évolution lente jusqu'au protectionnisme

L'utilisation du coton en industrie textile est ancienne en France, nous avons indiqué que les ateliers de Dieppe, en 1362, et d'Harfleur, en 1387 s'en servaient pour la fabrication de mèche de bougie et de gants.

Bien que la fabrication de futaine (incluant le coton en trame¹) soit légèrement antérieure à 1524, la réelle implantation de l'industrie textile en France a débuté sous Colbert : une ordonnance de 1664 fixa les droits d'entrée différenciés pour le coton fibre, le coton-graine et les filés de coton (Lecomte, 1900).

L'industrie textile cotonnière la plus ancienne en France est à Rouen. La première fabrique de cotonnades y a été établie en 1534 en utilisant du coton filé au rouet (Lecomte, 1900). Rouen sera suivi par l'Alsace avec les réalisations des Koechlin et Dolfus et autres, puis rapidement par les Vosges. Ville à tradition drapière déjà bien marquée, Rouen vit un négociant du nom de Delarue introduire en 1701 la filature du coton (Lecomte, 1900). On y fit des étoffes en mélange de fil de coton et de soie et que l'on connut d'abord sous le nom de "siamois", puis plus communément de "rouenneries" (Lecomte, 1900). Le développement sera par la suite rapide, d'une production enregistrée de 107000 pièces d'étoffe en 1732, on passera à près de 310000 pièces en 1749 (Lecomte, 1900).

La maîtrise de la teinture des étoffes de coton, d'une qualité capable de rivaliser avec les produits importés de l'Inde remonte vers 1750 à Rouen. L'hypothèse est avancée que cette percée est due à

¹ le manque de résistance du coton filé à l'époque ne permettait pas d'utiliser le coton en chaîne dans le tissage.

l'immigration d'ouvriers grecs (Lecomte, 1900). Elle a précédé l'introduction de la filature mécanique qui aurait eu lieu en 1773 près d'Amiens (Chevalier et Senay, 1942) ou un peu plus tard en Normandie à partir de 1784 (Lecomte, 1900).

Jusqu'au début du XVIIIème, on ne maîtrisait pas l'impression des calicots, c'est avec l'immigration de Christophe Phillip Oberkampf, fils d'un teinturier en Allemagne, que cette lacune sera comblée. Oberkampf installa la première manufacture de toile imprimée à Jouy-en-Josas en 1759 et il est considéré de ce fait comme le père de l'art du tissu imprimé en France. Il installera peu après en Essonne la première filature française de coton. Pour sa contribution industrielle, il fut anobli par Louis XVI. Il survécut à la Révolution, il reçut les égards de Napoléon Ier qui visita à deux reprises sa manufacture et qui le décora de la Légion d'Honneur. Nous tenons de Crawford (1948) qu'à sa deuxième visite, en 1810, l'Empereur associa explicitement Oberkampf à sa lutte contre les anglais :

"We will make together a rude war against the English, you by your industries and I by my armies".

Napoléon, par le Blocus Continental, aidera l'industrie textile française à croître à l'abri de la concurrence anglaise. Cette croissance s'avérera insuffisante au cours de cet épisode, puisque l'afflux de produits anglais après la restauration de la monarchie amènera la faillite de nombreuses manufactures. La barrière protectionniste fut érigée de nouveau, et ce jusqu'à l'avènement de Napoléon III, elle eut pour effet manifeste de consolider les entreprises françaises qui purent supporter la concurrence anglaise lors du Second Empire (Lecomte, 1900).

Il n'en demeure que la France, comme les autres pays européens, marqua un retard certain par rapport à l'Angleterre dans le domaine de l'industrie textile cotonnière. La consommation moyenne de coton par habitant est un indicateur de l'écart entre la France et l'Angleterre au cours du XIXème siècle : en 1860 cette consommation était de 3 kg/habitant en France pour 36 millions d'habitants contre 15 kg en Angleterre où la population était de 29 millions d'habitants ; en 1896, l'écart s'est creusé avec une consommation de 3,8 kg en France contre 19,1 kg en Angleterre (Lecomte, 1900)

Ce retard provient en grande partie¹ de l'avance technologique que l'Angleterre a su construire et qu'elle a su conserver en bloquant dans certaines limites (voir infra), et avec le soutien de l'État, le processus de transfert technologique. La France, comme le Continent Européen dans son ensemble finiront par bénéficier des avancées technologiques de l'Angleterre, mais si l'on en croit Crawford (1948), elle saura adjoindre un élément artistique pour compenser le retard technologique et qui fera la renommée de ce pays, encore jusqu'à ce jour :

"France unquestionably borrowed technology and chemistry from England and Germany, but this debt has been more than repaid by the sustained artistry and traditional good taste of her craft designers" (Crawford, 1990. p89)

Quoiqu'il en soit, l'industrie textile prit une importance particulière en France à partir de cette époque (Graphique II-33). La part de cette industrie dans la valeur des exportations totales était de 49,7% en 1840 pour diminuer progressivement à 22,8% en 1880, puis à 16% en 1912, à 15,8% en 1930-38, et 13% en 1952 (Allix et Gibert, 1956).

Cette importance économique permet de comprendre les mots que Napoléon III prononça à l'ouverture de la session législative de 1863 pour signifier sa préoccupation sur la Guerre de Sécession qui privait l'industrie textile de sa matière première :

"La situation de l'Empire serait florissante, si la guerre d'Amérique n'était pas venue tarir une

¹ L'écart dans la consommation peut témoigner aussi de l'écart de développement économique entre les deux pays. Le PIB/capita était de 1669 et 2362 \$ (dollar constant 1990) en France et de 2660 et 4345 en Angleterre respectivement pour les années 1850 et 1896 (Maddison, 1995).

des sources les plus fécondes de notre industrie." (Poulain, 1863)

A l'époque, cette industrie employait un nombre important d'ouvriers. Elle en employa encore 834000 salariés en 1926, 607000 en 1951, (Allix et Gibert, 1956) et 765000 en 1970, 527000 en 1980 et 361000 en 1990 (Laurent Carroué, 1994)¹.

3.11.2. Tentatives anciennes de promotion de la production cotonnière

La part des importations de matières premières textiles dans la valeur des importations totales de la France (24% en 1840, 20% en 1880, 14,3% en 1948-52) fournissait la justification des actions pour développer la production de coton sur le sol français ou dans les territoires coloniaux.

La France a essayé depuis très longtemps d'acclimater la culture de coton sur son territoire. Lecomte (1900) fait même mention d'expériences de culture de coton en diverses localités de la Provence dans la seconde moitié du XVIème siècle.

Sous l'instruction de Napoléon en 1807, la culture fut tentée notamment dans le Var, les Bouches-du-Rhône. De nouvelles tentatives en Provence eurent lieu au cours de la période 1862-64, au moment de la Guerre de Sécession, mais sans lendemain sauf des expériences plutôt concluantes en Corse. Depuis peu d'années, de nouvelles expériences sont entreprises aujourd'hui dans la Région du Languedoc-Roussillon.

Les expériences les plus durables ont touché les colonies, en Guyane, dans les Antilles, à la Réunion, en Afrique du Nord, en Algérie notamment, et en Afrique de l'Ouest et du Centre. L'importance relative de la production de ces dernières régions de l'Afrique aujourd'hui est une conséquence de l'engagement de la France depuis plus d'un siècle. La France est le pays qui certainement a le plus persisté dans une absence de stratégie dans le développement de la production cotonnière en Afrique sub-Saharienne, mais c'est aussi le pays qui se révélera le plus persévérant jusqu'à un résultat somme toute positif en termes de chiffres de production et d'exportation. Ce résultat fut obtenu lorsque l'État s'impliqua avec la durée et les moyens nécessaires pour encourager la production (M. Fok, 1993).

4. La révolution de l'industrie textile cotonnière

Ce chapitre concerne l'histoire du coton/Textile de l'Angleterre qui eut des répercussions sur l'histoire de cette activité dans le monde entier. Il est bien connu que l'Angleterre a connu un développement fulgurant de son industrie textile cotonnière. Nous avons restitué ce développement dans le Graphique II-17 portant sur l'évolution des importations de coton jusqu'au milieu du XIXème siècle, ainsi que dans le Graphique II-49 relatif aux exportations de cotonnades anglaises, nous ne revenons donc pas sur cette évolution.

C'est aussi le pays où le déclin de son industrie textile cotonnière a été le plus fort. Dans le Graphique II-8, nous avons montré que la consommation de fibres textiles est en décroissance continue, et dans cette consommation, le coton ne représente plus qu'une part de 5%. Nous reviendrons longuement sur cet aspect du déclin dans la Partie III, car il semble être général aux pays qui ont atteint un certain niveau de développement économique, nous aurons à analyser les relations entre ces deux phénomènes de déclin textile et de développement économique.

Il est communément admis, non sans quelque raison, que le développement de l'industrie textile cotonnière en Angleterre a été le fruit des inventions techniques. Par contre, le rôle de l'État dans ce processus n'est plus aujourd'hui mis en exergue. Dans ce chapitre, nous nous attachons à cerner ce rôle de l'État, en montrant comment il passa d'une position d'opposition à une position plus favorable, ce qui sans doute eut pour effet de stimuler les inventions, et enfin à une position de soutien.

¹ Les chiffres avancés par L. Carroué semblent inclure le secteur de l'habillement en plus.

Pour les inventions techniques, nous procéderons en restituant la succession des inventions, leurs impacts en termes de gain de productivité, mais surtout nous tenterons d'analyser la nature économique de ces inventions. Nous indiquerons que ces inventions étaient d'abord de nature à économiser du temps ("time saving") et non de la main-d'œuvre en général. Elles permettaient par contre d'économiser de la main-d'œuvre qualifiée ce qui a incité au patronat à tirer les salaires à la baisse, en opposant d'abord la main-d'œuvre non-qualifiée à celle qui l'était, puis en opposant les enfants aux adultes. Cependant, lorsque la demande est contrainte, notamment à la suite des mesures protectionnistes prises un peu partout dans les pays européens puis aux États-Unis, la distinction de "time saving" n'a plus de pertinence à notre avis, et le gain de productivité permises par les inventions a été source de chômage. De cette analyse nous mettrons l'accent sur les contradictions intrinsèques des inventions qui seront les facteurs de la dynamique de l'industrie textile cotonnière en Angleterre et à l'échelle mondiale.

4.1. L'industrie textile cotonnière et la Révolution industrielle

4.1.1. Industrie textile objet de révolution

La relation entre le développement de l'industrie textile et la Révolution industrielle est souvent évoquée. Dernièrement, Bairoch (1995) rappelle que l'industrie du coton a été la première à bénéficier de la mécanisation, il en résulta un fort surcroît de production qui sera absorbé par le marché extérieur.

Le dictionnaire Larousse définit la Révolution industrielle comme suit :

"phénomène du XIXème siècle, lié à l'exploitation massive de la houille, et caractérisé par la disparition plus ou moins totale de l'entreprise artisanale, par la concentration des travailleurs en ateliers, par la généralisation de l'usage de la machine et par un début d'émigration des campagnes vers la ville"

Il est indéniable qu'une véritable révolution s'est produite dans l'industrie textile cotonnière, compte tenu de la série des inventions techniques, de l'établissement d'une multitude de manufactures de coton dans la région de Manchester. Nous analyserons les inventions techniques qui ont permis la généralisation de l'usage des machines, et plus particulièrement nous mettrons en exergue la nature économique de ces inventions, "time saving" et non "labor saving", ce qui permet de comprendre que cette industrie naissante constituait un appel aux "bras" disponibles de la campagne. Mieux, cette transformation a débuté avant le XIXème siècle, en partant d'abord de l'énergie hydraulique avant l'usage de la houille, de sorte que nous sommes fondés à avancer que l'industrie textile cotonnière a été la première expression de la Révolution industrielle. Si l'on tient compte que l'invention de l'égreneuse à scies aux États-Unis à la fin du XVIIIème siècle a aussi généralisé l'usage de machines regroupées dans des ateliers, et que le développement de l'industrie textile cotonnière en Angleterre ne pouvait avoir eu lieu sans cette invention, nous pensons qu'il y a eu effectivement Révolution industrielle du coton/Textile à partir de la fin du XVIIIème siècle :

"it (cotton) had no great industrial significance, until the mechanical genius of a few inventors in England and one in the infant republic of the West gave to English speaking people that control of cotton we still enjoy (Crawford, 1948)

Cette révolution industrielle se traduira par un progrès de productivité fantastique comme peut l'attester l'évolution du prix de certains produits. A l'aube du XIXème siècle, le prix du filé N°100 importé (une livre de ce fil peut atteindre une longueur de 50 miles) était de 38 shilling. Près de dix ans après, et avec l'adoption de l'invention de la Mule-Jenny de Crompton, ce prix est abaissé à 1 shilling (Crawford, 1948). Nous fournirons par la suite d'autres indicateurs des impacts de la Révolution de l'industrie textile cotonnière sur la productivité.

Dans notre approche, il peut même être plus pertinent de parler de Révolution économique que D. North définit comme un changement fondamental à la fois dans la productivité de la société et dans son organisation de base pour réaliser cette productivité (Rollinat, 1996), l'application des nouvelles techniques ayant entraîné de grands bouleversements dans l'organisation de la société, à commencer

par l'émergence des usines, l'apparition d'un prolétariat, puis la contestation de ce dernier.... Suivant cette acception, la Révolution industrielle du XVIIIème siècle que l'on mentionne habituellement a constitué la seconde¹ Révolution économique découlant du " mariage de la science et de la technologie appliquée à l'activité économique" mais qui a exigé des réponses organisationnelles comme les régulations et les interventions de l'État (Rollinat,1996). Tout en continuant à évoquer la Révolution industrielle, nous tiendrons compte des relations entre l'application des techniques et la réponse de la société.

4.1.2. La conséquence en termes de demande de coton

Le caractère révolutionnaire du développement de l'industrie textile ne provenait pas seulement du saut de productivité permis par les nouvelles inventions du XVIIIème siècle, il résultait aussi de la facilité d'adoption des inventions. Un facteur important de cette facilité d'adoption était lié au faible coût relatif des équipements nouveaux. Une "jenny" de 40 broches coûtait 6 livres sterling en 1792. A titre de comparaison, un tisseur de coton gagnait autour de 7 shillings 6 pence par semaine en 1770, et une fileuse à la main entre 2 et 3 shillings. La "jenny" à quarante broches coûtait seulement 2 semaine de salaire des quarante personnes qu'elle remplaçait (Landes, 1980). Pour modeste que puisse paraître l'exigence en capital, encore faut-il que ce capital fût disponible², ce qui était le cas auprès des commerçants, très bien placés pour percevoir la demande et pour adopter sans hésitation les nouvelles machines. L'augmentation de la productivité des machines et la large adoption de ces dernières se traduisirent alors par une très forte augmentation de la demande en coton fibre.

La Révolution de l'industrie textile cotonnière ne pouvait se concrétiser, avec l'augmentation de la demande en coton fibre, que si l'offre de cette fibre pouvait suivre, pour cette raison, parle-t-on de la dissémination du coton à partir de l'industrie (Gillham et al, 1995), ce que disait déjà Lecomte (1900) de manière encore plus explicite :

"C'est assez dire que l'histoire du progrès industriel se trouve être inséparable de l'histoire économique du coton"

L'invention³ de la technique d'égrenage à scies aura lieu en 1793 aux États-Unis, et elle permettra à la forte demande en coton fibre d'être satisfaite, pour l'essentiel par ce nouveau pays cotonnier. La suprématie ne viendra pas seulement d'une capacité à produire la quantité, elle vient aussi d'une qualité de fibre plus adaptée à l'exigence des nouvelles machines : la plus grande longueur des fibres du *Gossypium hirsutum* que les États-Unis allaient pouvoir fournir convenait mieux à la nouvelle vitesse de filage et elle rabaisait encore plus la fibre courte et sale du coton importé des Indes (Senay, 1937).

4.2. L'État anglais avant la Révolution de l'industrie textile

4.2.1. Un lent démarrage

La connaissance du coton en Angleterre est ancienne. La première évocation du coton en Angleterre se trouve dans un poème datant de 1300, "Le siège de Caerlaverock" (Crawford, 1948).

On ignore l'époque précise de la première utilisation du coton comme textile en Angleterre, mais elle est probablement plus ancienne qu'on l'admet généralement. En effet, on trouve qu'en 1402 des livraisons de plusieurs balles de coton eurent lieu à Lynn, dans le Norfolk (Crawford, 1948). Pour

1 La première révolution économique a été le développement de l'agriculture dans l'ère préchrétienne, selon D. North.

2 Une idée majeure de Landes (1980) sur la localisation de la révolution industrielle en Angleterre est que ce pays se trouvait à l'époque dans une prospérité relative meilleure (comparativement aux pays du continent européen) induisant une demande plus forte, en même temps que le capital était disponible et peu onéreux.

3 L'invention aurait eu lieu en 1793, mais le dépôt du brevet intervint en 1794, de sorte que cette dernière date est aussi fréquemment avancée.

Senay (1939), ce comté était depuis longtemps le siège d'une industrie lainière développée par de nombreux tisseurs flamands établis à Norwich et qui ne devaient pas ignorer l'emploi du coton en mélange avec la laine, emploi développé dans leur Flandre d'origine pour la production de futaine. Les premières initiatives de l'État pour développer l'industrie textile en Angleterre (mais pas encore cotonnière) furent à l'honneur d'Edouard IV (1442-1483) selon Crawford (1948), mais pour ce qui concerne l'industrie textile cotonnière, elle semble avoir débuté, selon Lecomte (1900) sous le règne de Henri VIII (1491-1547) et probablement vers 1509 selon Crawford (1948).

A moins de considérer d'autres vagues de migration de flamands en Angleterre antérieures aux mouvements massifs liés aux persécutions religieuses évoquées, il y a cependant une certaine confusion dans les dates qui ne nous permet pas d'être aussi affirmatifs que les auteurs cités¹. Mais de manière probable, le développement de l'industrie textile cotonnière devrait dater d'avant la fin du XVIème siècle. L'analyse des premières lois ayant trait au coton en Angleterre est utile pour cerner cet aspect de l'origine de l'industrie textile cotonnière, mais surtout pour indiquer l'opposition première de l'État au développement de cette dernière.

4.2.2. L'opposition première de l'État

4.2.2.1. L'opposition de l'État en Angleterre

L'opposition de l'État est la plus instructive en Angleterre, mais nous indiquerons que cette opposition s'est rencontrée aussi en maints autres pays de l'Europe.

Les marchands de laine se plaignirent vers 1621 des importations de coton (Crawford, 1948). Cette plainte restera longtemps non-entendue, puisque Guillaume III (1650-1702) interdisait au contraire l'importation de la laine d'Irlande en 1696 et autorisait par contre les importations en franchise de coton utilisé dans le tissage avec le lin (pour la fabrication de futaines), ce qui fit accroître la demande en coton en provenance de l'Inde.

Les importations concernèrent davantage les produits imprimés, que les marchands anglais faisaient réaliser en Inde suivant les goûts en vogue. Elles passèrent d'environ 34000 pièces d'étoffes de faible largeur en 1671 à près de 200000 en 1683. Crawford (1948) cite d'ailleurs un pamphlet écrit en 1696 qui témoigne que le port de mousseline et des indiennes devenait la généralité en Angleterre.

Les plaintes de la corporation des manufacturiers lainiers finirent cependant par être entendues. L'interdiction d'importation et de port de cotonnade en Angleterre fut imposée en 1700 (Lecomte, 1900 ; Senay, 1939 ; Crawford, 1948).

"from Michaelmas, 1701, all wrought silks, Bengals, and stuffs mixed with silk or herba, of the manufacture of Persia, China or the East Indies, and also all calicoes- printed, painted, dyed or stained there- should be locked up in warehouses appointed by the Commissioners of the Customs, till re-exported, as none of the said goods must be worn or used, in either apparel or furniture, in England on forfeiture thereof and also a fine of £200 penalty on the person having or selling any of them." (Pearse, 1930)

En 1712, on interdisait le port de vêtements imprimés, en coton ou pas, et en 1721, on imposait des amendes de 5 et 20 livres aux porteurs ou vendeurs d'habits en coton (Crawford, 1948 ; Pearse, 1930). Plus tard, les lois de prohibition de 1722-36 bannissaient l'emploi des étoffes de coton teintes ou imprimées (Lecomte, 1900)

¹ C'est en 1572 que se passa la dramatique nuit de la Saint Barthélémy (23-24 Août) qui poussa les protestants français, ouvriers textiles pour la plupart, à s'exiler dans les Flandres, c'est en 1580 que les persécutions religieuses dans les Flandres obligèrent les protestants à traverser la Manche, alors que la Révocation de l'Edit de Nantes qui entraîna un autre mouvement massif des protestants hors de France eut lieu en 1685.

La prohibition fut néanmoins un échec complet et elle semble avoir propulsé encore plus le port du coton dans la société anglaise. L'extrait d'un pamphlet écrit en 1719, intitulé "the Wearers' true case", cité par Crawford (1948) signale comment la diversité vestimentaire disparut au profit de l'uniformité du port de vêtements faits à partir du coton :

"Let us cast our eyes backward fifteen years (that is to say to 1704, when the prohibition of calicoes decorated in India had been in force four years), and see with what commodities our womankind were then clothed; we shall see that our women among the Gentry were then clothed with fine English brocades and Venetians, our common Traders' wives with slight silk Damasks, our country Framers' wives and other good country dames with worsted Damasks, flowered Russels and flowered Callimancoes, the meanest of them with plain worsted stuffs. Whereas now those of the first class are clothed with outlaw'd Indian chintz, those of the second with English and Dutch printed Calicoes, those of the third with ordinary Calicoes and printed Linen, and those of the last with ordinary printed Linen".

S'il en était ainsi, c'est que l'effet mode, et sa puissance, sont bien antérieurs à notre époque contemporaine. Crawford (1948) et Pearse (1930) rapportent un passage d'un écrit de Defoe (auteur de *Robinson Crusoé*) qui indique bien comment le coton passa du dos des domestiques aux épaules de l'aristocratie lors de la période de généralisation de l'usage du coton :

"The general fansie of the people runs upon East India goods to that degree that the chints and painted calicoes, which before were only made use of for carpets, quilts, etc..., and to clothe children, and ordinary people, become now the dress of our ladies ; and such is the power of a note as we saw our persons of quality dressed in Indians carpets, which but a few years before, their chambermaids would have thought too ordinary for them ; the chints was advanced from lying upon their floors to their backs, from the foot-cloth to the petti-coat ; and even the Queen herself at this time was pleased to appear in China and Japan, I mean, China silks and Calico. Nor was this all, but it crept into our houses, our closets, and bed-chambers ; curtains, cushions, chairs and at last, beds themselves, were nothing but calicoes or Indian stuffs ; and in short, almost everything that used to be made of wool or silk, relating either to the dress of women or the furniture of our houses, was supplied by the Indian trade"

Ce mouvement en faveur du port du coton a quelque chose qui ressemble, mais à une plus grande échelle, à ce qu'on a connu avec le port du *Jean*. Voilà qui tend à confirmer le caractère imprévisible de la mode que les lois promulguées ne peuvent contrôler :

"two things among us are too ungovernable, our passions and our fashions" (rapporté par Crawford, 1948)

Mais la fin du harcèlement du coton débuta en 1736 avec le Manchester Act qui apporta un amendement à la loi de 1721 en autorisant l'importation de coton utilisé comme chaîne¹ dans le tissage de coton avec le lin. Cet amendement eut pour conséquence de développer encore plus les districts de Manchester et de Bolton. A partir de là, le développement de l'industrie textile cotonnière ne connut plus d'entrave de l'État.

Il est à remarquer par ailleurs que le changement d'attitude de l'État avec le Manchester Act a précédé la série des inventions techniques, comme si ce changement avait stimulé l'imagination. Ces inventions concerneront essentiellement la filature, puis le tissage, elles amélioreront aussi la productivité de la teinture et de l'impression, mais ces opérations avaient déjà connu un fort développement avant les premières inventions de la Révolution de l'industrie textile :

"En Angleterre, l'industrie de l'impression des étoffes de coton existait déjà en 1738 ; mais

¹ l'utilisation du coton comme fil de chaîne dans le tissage exige une qualité de filé que l'Angleterre ne maîtrisera qu'avec le mule-Jenny de Crompton en 1769.

c'est seulement en 1763 qu'elle fut introduite à Manchester. C'est dans le but d'imiter les étoffes de l'Inde que cette industrie s'établit en Angleterre ; on fit venir d'abord les étoffes de coton, puis, plus tard, les fils seulement et enfin le coton ; de telle sorte qu'en Angleterre, comme en Alsace d'ailleurs, l'industrie de la teinture et de l'impression précéda l'industrie proprement dite du coton" (Lecomte, 1900)

4.2.2.2. L'opposition de l'État dans les autres pays européens

Les produits textiles à base de coton en provenance de l'Angleterre commencèrent à se déverser sur le continent dès le XVIIème siècle et ils provoquèrent partout des réactions défensives par la promulgation de lois anti-coton dans toute l'Europe (Pearse, 1930). Ces dernières ne firent pas tarir les demandes pour autant, car les produits commencèrent à jouir d'une bonne image : dans le Bourgeois Gentilhomme (1670) de Molière ne remarquait-on pas que les personnes de qualité portaient des robes en indienne le matin ?

En France, c'est la forte résistance des manufacturiers de lin, de laine, de chanvre et de soie qui fit promulguer des lois contre l'importation des étoffes de coton, il y eu pas moins de 35 décrets jusqu'au XIXème siècle (Lecomte, 1900). En 1759, l'interdiction fut étendue aux toiles peintes jusque-là épargnées. Toute cette interdiction resta inefficace et fit la joie et la fortune de la contrebande.

On renforça les lois jusqu'à en restreindre l'usage des vêtements en coton (Crawford, 1948). L'acharnement s'exprima même au-delà de ce que la bienséance pouvait accepter, on alla jusqu'à arracher les fichus d'indienne des épaules des femmes (Lecomte, 1900), mais cela ne réduisit pas la demande. En faisant référence aux échecs des lois de prohibition en France et en Angleterre, Lecomte (1900) note la difficulté de s'opposer à la force du progrès contenue dans les inventions techniques :

"D'un côté de détroit comme de l'autre, l'homme avait dû enfin s'incliner devant la loi inéluctable du progrès".

C'est Napoléon qui personnalise le mieux les revirements de l'État vis à vis du coton. Après avoir essayé d'adapter la culture cotonnière en France par une instruction du 1807, il essaya ensuite de détourner les populations de l'usage des articles de coton en frappant la matière première de droits exorbitants, ce qui allait dans le sens des désirs des industriels liniers (Lecomte, 1900). Il décida enfin d'encourager les industriels cotonniers (tels Oberkampf) en les associant à une guerre économique contre l'Angleterre.

La France ne fut en rien isolée dans son opposition au coton. La Prusse avait les mêmes interdictions qu'en France jusqu'à la création d'une fabrique de calicot à Berlin en 1741 (Crawford, 1948), et on peut en dire de même pour la Belgique.

Il nous paraît important d'indiquer que le début de l'industrie textile cotonnière ne fut pas le fruit d'un soutien de l'État, on peut même dire qu'il s'est réalisé en dépit de l'État. Il est difficile d'expliquer cet épisode de l'évolution de cette industrie. S'agit-il de cette "fashion" aussi ingouvernable que la "passion" ? S'agit-il de l'exotisme contenu dans les textiles importés et qu'on essayait de reproduire ? Si tel est le cas, ou même si tel n'a pas été le cas, ce début semble surtout avoir été le fait des marchands.

4.3. Les inventions techniques et leur nature économique

Il est indéniable que l'Angleterre a tenu un rôle particulier dans la Révolution de l'industrielle textile cotonnière, et singulièrement dans la succession des inventions techniques qui ont permis à cette Révolution de se concrétiser.

Les inventions et leur application effective ont été responsables de la forte augmentation de l'offre de produits textiles, d'abord par l'Angleterre. Cet impact est tel que des auteurs ont attribué aux inventions une fonction de création de richesse :

"Quelques roues dentées, des cylindres cannelés, des aiguilles, des leviers, etc., le tout combiné de manière à produire certains effets de torsion, d'étirage et de tissage, ont répandu plus de richesses dans le monde que les mines d'or et d'argent anciennes et récentes" (Lecomte, 1900. citant Louis Reybaud¹)

Nous ne discuterons pas de cette vision de causalité des inventions sur la croissance économique que Von Tunzelmann (1995) tend à inverser². Par contre la restitution du contenu de ces inventions nous paraît utile pour saisir les progrès en productivité qui en ont résulté. Par ailleurs, l'analyse de la nature économique de ces inventions (le type de facteurs de production qu'elles contribuent à économiser) nous paraît fondamental pour comprendre l'impact du coût du salaire dans la compétition internationale qui opposera l'Europe à l'Asie jusqu'à la fin de la première moitié du XX^{ème} siècle.

Nous avons reproduit en Annexe 37 l'historique des inventions majeures dans le domaine de l'industrie textile jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle, nous nous sommes inspirés pour cela des éléments fournis par Lecomte (1900), Crawford (1948) et de von Tunzelmann (1995). Il convient de noter que les inventions majeures furent le fait d'Anglais, ouvriers textiles, à peu d'exception près, même si nous avons indiqué que le terrain a été préparé sur le continent et que la migration des hommes a été favorable à l'Angleterre.

Il est habituel de citer les progrès réalisés pour les opérations de filage et de tissage, mais ceux réalisés dans le blanchiment, dans le séchage, et globalement dans l'agencement et la coordination des diverses opérations au sein de l'usine ne sont pas moins importants, pour ne pas dire plus importants. L'invention de Berthollet en 1785 en France a permis de réduire le temps nécessaire au blanchiment de plusieurs mois (6-8 mois) à quelques jours. Sans ce progrès fondamental, la grande quantité de tissu produite alors n'aurait pu être blanchie (von Tunzelmann, 1995 en citant Baines³)

Dans un contexte d'attrait irrésistible exercé par les produits fabriqués en coton, l'assouplissement de la prohibition avec le Manchester Act de 1736 incitait la production locale et fit ressentir le besoin d'innovations techniques. Ce besoin se porta d'abord sur le filage. En effet, l'organisation de l'industrie textile d'avant les inventions se caractérisa par une spécialisation des femmes dans le filage réalisé dans les mesures, et une spécialisation des hommes dans le tissage ; les productivités de l'époque étaient telles qu'il fallait la production de cinq femmes pour fournir en fil les besoins d'un tisserand (Landes, 1980). L'avènement des machines fera faire des bonds de productivité mais bouleversa aussi l'organisation de la production en faisant sortir les femmes et leurs enfants de leurs mesures et les mettre à l'usine.

Les progrès dans le tissage mécanique interviendront plus tard⁴, de sorte que les tisserands anglais eurent leur âge d'or avant cet avènement. Cela explique aussi pourquoi des Anglais⁵ ont trouvé avantage à cette époque à expédier des filés pour les faire tisser en Europe de l'Est : la division internationale du travail prenait ainsi place déjà peu après le filage mécanique.

1 Louis Reybaud, Le coton, Paris, 1863.

2 "Thus innovation was in this respect a response to economic growth, rather than a cause of it"

3 Baines E., 1835. History of the Cotton Manufacture in Great Britain.

4 Pour Lecomte (1900) les premiers progrès en filage sont intervenus en 1938, alors que ceux pour le tissage virent le jour en 1784.

5 C'est ce commerce du filé qui a amené Nathan Rothschild à Manchester en 1797 pour y asseoir les bases de la dynastie anglaise.

4.3.1. Les gains de productivité

La consommation de coton par broche au cours du temps pendant la seconde moitié du XIX^{ème} siècle constitue un indicateur pour mesurer les progrès de productivité¹. Selon les données fournies par Lecomte (1900), cette consommation était de 19,5 kg par broche de mule-jenny en 1865, de 27 kg par broche à renvideur en 1871, de 36 kg par broche à renvideur améliorée en 1890, et de 54 kg par broche à anneau au continu en 1890.

En Angleterre, un ouvrier surveillait en moyenne 2,2 métiers à la fin du XVIII^{ème} siècle, à comparer à 3,44 en 1906, qui tournent cependant 50% plus vite. En 1833, les bancs étaient de 440 broches contre 1080 en 1910 sans nécessiter plus d'ouvriers (G. Clark, 1987)

Le rappel² des rendements du travail avant les inventions aide à comprendre l'impact sur la productivité des diverses opérations dans l'industrie textile. Au XVIII^{ème}, une journée de travail d'un ouvrier filant au rouet donnait une livre de fil. Lorsque ce même ouvrier tentait de filer pour reproduire la finesse des mousselines importées de l'Inde, il lui fallait 720 heures pour filer une once de fil.

Le premier modèle de la machine de Paul & Wyatt, permettant un filage en continu, donnait un rendement de 4,5 livres. L'amélioration de ce modèle par ses inventeurs permettait d'atteindre 540 livres, alors que la machine d'Arkwright était destinée à atteindre un rendement de 1200 livres par jour, pour finalement avoisiner 12000 livres par jour.

Dans le domaine du tissage, la première invention marquante est due à John Kay pour son "flying shuttle", imaginée initialement pour tisser la laine³ mais qui fut largement adoptée pour le tissage du coton, avec cependant un gain de rendement d'ampleur plus faible.

Les progrès dans la chimie ont eu des résultats frappants pour augmenter la productivité du blanchiment. L'emploi de l'acide sulfurique à la place du "sour milk" a permis de réduire le temps de blanchiment de 8 mois à 4 mois, puis la découverte de la chlorite (acide oxymuriatique) en 1774 par Berthollet et son utilisation par ce dernier en 1785 dans le blanchiment des tissus a permis de réduire le temps de l'opération à quelques jours, voire même quelques heures. Les progrès de la chimie se sont exprimés aussi dans l'opération de teinture, bien avant l'invention de nouvelles teintures artificielles⁴ et des fibres artificielles⁵. L'emploi du bichromate de potassium comme

¹ Pour éloquent que soit l'évolution de cet indicateur, ce dernier ne peut être considéré comme une mesure absolue de la productivité du capital en filature, car le filage de fil plus ou moins gros ou la durée de travail, pour ne mentionner que ces facteurs, font modifier automatiquement sa valeur.

² Nous nous inspirons ici essentiellement des éléments apportés par von Tunzelmann (1995).

³ Adopté sur les métiers larges pour tisser la laine, le "Flying shuttle" permettait de réduire le nombre d'ouvrier par métier de deux à un. Cet avantage de réduction de main-d'œuvre est moins primordial pour les métiers moins larges utilisés pour tisser le coton et où un ouvrier suffisait déjà. Par contre, le gain de vitesse a été le facteur premier de l'adoption de l'invention pour tisser le coton.

⁴ Ces dernières sont intervenues un peu avant la Première Guerre mondiale et surtout entre les deux guerres. C'est la fabrication de colorant à partir du goudron de charbon qui marqua le début de l'industrie de la teinture moderne, les anglais inventèrent la méthode mais ce fut les allemands qui en profitèrent. Par une politique de cartélisation, l'Allemagne acquit une position de monopole à l'extérieur tout en maintenant la compétition à l'intérieur. Dès qu'un pays produit une matière chimique dans la séquence des teintures, l'Allemagne fait du dumping sur ce produit en se rattrapant sur les autres produits que le pays concurrent ne fabrique pas, l'élimination du concurrent est radicale. C'est la Première Guerre Mondiale qui mit fin à ce monopole et fit profiter les connaissances allemandes à l'Angleterre, les États-Unis et autres. En arguant de la forte relation (bien réelle) entre industrie de la teinture et les explosifs pour justifier le caractère stratégique de la chimie des teintures, les fabricants américains obtinrent même d'imposer le protectionnisme aux USA après la Première Guerre Mondiale (Crawford, 1948).

⁵ C'est le Comte Hillaire de Chardonnet qui maîtrisa le premier la fabrication de fibre cellulosique à partir de linter et de

mordant a permis de réduire l'opération de teinture (préparation et teinture proprement dite) de deux jours à deux heures. Les avancées dans le domaine mécanique eurent aussi un impact conséquent, notamment dans le domaine du séchage et de la teinture. La citation de Baines par von Tunzelmann (1995) est évocatrice à ce propos :

"The old practice had been to dry pieces in long drying houses, with hot air- a slow process, and one requiring continual attention. The new process passes them over hollow tin cylinders heated by steam, and accomplishes in three minutes the task which hot air performed less perfectly in more than as many hours. With similar results as to increased speed, effectiveness, and economy, the ancient practices of dyeing in open vessels by manual labour gave place to machine dyeing."

Dans le domaine de l'impression, l'invention du cylindre à impression par l'écossais Bell et appliquée en 1785 dans le Lancashire a permis le même pas de progrès par rapport à la méthode traditionnelle que l'invention du "mule" par rapport au rouet. L'impression se faisait alors au moyen d'un bloc de sycomore gravé que l'on devait déplacer sur la pièce à imprimer. Une étoffe de 28 yards de long exigeait de déplacer 448 fois le bloc de sycomore. Avec le cylindre de Bell, l'opération d'impression et de séchage ne prenait plus qu'une à deux minutes, et un homme assisté d'un jeune garçon pouvait imprimer 200 pièces dans la journée contre une seule avec l'ancienne méthode.

L'augmentation de la demande en matière première ne résultait pas seulement du gain en productivité, elle provenait aussi de l'amélioration de la qualité des fils. Jusqu'à l'invention du mule-jenny, les filés de coton ne permettait que de tisser des futaines dont la chaîne était en lin ou chanvre, et la trame en coton. L'avènement du mule-jenny a permis de tisser des étoffes dont la chaîne et la trame était en coton, avec une conséquence évidente sur la demande en fil de coton, et donc de coton.

4.3.2. L'économie de temps

Autant les progrès de productivité réalisés à la fin du XVIIIème et au début du XIXème siècle sont importants, autant les analyses pour cerner la nature, économique, de ces progrès sont relativement rares. S'il y a un certain consensus sur la nature d'économie de main-d'œuvre des inventions faites plus tard aux États-Unis, l'appréciation sur la nature des inventions en Angleterre est restée assez vague jusqu'à l'étude de Von Tunzelmann. La position de cet auteur mérite d'être explicitée pour qu'on comprenne l'importance du coût du facteur main-d'œuvre dans la compétition qui a opposé l'Europe et les premières nations du textile en Asie au début du XXème siècle. Pour cet auteur, les inventions mises en œuvre au XIXème siècle ont permis surtout d'économiser du temps, avec une réduction de la main-d'œuvre relativement faible (ce point de faible réduction de main-d'œuvre est confirmée dans la citation ci-après de Crawford). Cette caractéristique de faible économie en main-d'œuvre des inventions de l'époque explique pourquoi le développement textile s'est concrétisé dans les zones à forte densité de population, par ailleurs les appréciations de Lecomte (1900) quant à la possibilité de mener une activité textile comme emploi d'appoint conserve sans doute quelque actualité aujourd'hui, notamment en Italie :

"Si la filature et le tissage ont pris en Normandie, et depuis longtemps, une importance considérable, il faut surtout attribuer ce fait d'une part à l'influence exercée par le voisinage de l'Angleterre, et d'autre part à la proximité de la mer par laquelle arrivaient les navires chargées de coton ; dans le nord de la France et dans les Vosges c'est surtout la densité de la population qui paraît avoir été la condition déterminante de l'établissement de l'industrie cotonnière. Il va de soi, en effet, que partout où il y a des heures libres et des bras disponibles on est porté à chercher et à accueillir un travail nouveau. Les entrepreneurs d'industries nouvelles ont donc

déchets de coton, il fit la démonstration de la technique à la Foire de Paris en 1889. Les Anglais Cross, Bevan et Beadle améliorèrent la technique en utilisant la pulpe de bois pour donner le viscose ou soie artificielle (mais moins froissable que la soie naturelle).

trouvé là, sous leur main, presque à leur merci, des légions d'ouvriers que le besoin rendait accommodants ; et c'est ce qui a fait le succès de l'industrie du coton dans les Vosges et dans le nord de la France."

Nous ajouterons qu'en corollaire, la part de la main-d'œuvre dans le coût de production restait importante, ce qui permet de comprendre la supériorité des nations recourant aux mêmes techniques et où le coût unitaire de la main-d'œuvre était nettement plus faible. Ce désavantage du coût de la main-d'œuvre semble avoir prévalu pour le tissage jusqu'au début du XXème siècle, avant l'avènement des métiers totalement automatisés, et même au-delà pour le filage.

Von Tunzelmann suit l'approche de Dosi¹ selon laquelle un changement technologique à une période donnée dans un secteur particulier est dicté par un paradigme. Dans le cas de l'industrie textile au XIXème siècle, le paradigme de la mécanisation a conduit à économiser essentiellement le facteur temps. L'auteur rappelle que les premières inventions n'étaient pas présentées pour permettre d'économiser de la main-d'œuvre qui existait d'ailleurs en abondance² à l'époque, mais au contraire pour permettre de créer des emplois (les seuls emplois que l'on voulait réduire étaient ceux des ouvriers qualifiés qui jouissaient d'une position de rente au détriment du pouvoir des patrons). En passant en revue un certain nombre d'innovations, comme nous venons de le faire, en évoquant les gains de productivité, l'auteur montre que c'est le plus souvent le raccourcissement du temps de fabrication qui a constitué les effets les plus marquants. Nous avons rappelé les cas du blanchiment, de la teinture, de l'impression et du séchage qui nous semblent éloquentes. Selon l'auteur, les entrepreneurs étaient poussés à la recherche d'innovations permettant de réduire le temps de fabrication.

Plusieurs arguments sont avancés, le moins convaincant n'est pas celui du passage au cours du XIXème siècle de la rémunération à la pièce des ouvriers (qui rendrait la réduction du temps de fabrication à l'avantage des ouvriers) à la rémunération au temps de travail. Ce dernier type de rémunération transfère l'intérêt de la réduction du temps de fabrication aux patrons, une même durée pouvait alors permettre une augmentation de la quantité produite sans modification du coût du temps payé.

43.3. L'économie du travail qualifié

Les conséquences sociales des inventions furent dramatiques et poignantes pour les classes ouvrières : à l'heure où l'on a la critique facile vis-à-vis du consensuel "dumping social" en Asie dans l'industrie textile, il nous semble utile de les rappeler. On peut affirmer sans crainte de se tromper que les inventions, ces "avancées" techniques, amenèrent les enfants et les femmes à l'usine. Il nous semble évident que c'est l'industrie textile qui a été le secteur pionnier dans ce processus social en Europe, mais on semble l'avoir oublié. Il semble bien aussi que l'explication de Goldin et Sokoloff (1984) sur le décalage dans le temps du développement de l'industrie textile au Nord et au Sud des États-Unis, fondée sur le facteur de productivité des femmes et des enfants, acquiert un certain degré d'universalité.

Les inventions du XVIIIème siècle firent s'opposer les ouvriers qualifiés et les ouvriers non

¹ Dosi G. 1982. Technological Paradigms and technological trajectories : a suggested interpretation of the determinants and directions of technical change. *Research Policy* 11, pp. 147-162.

² Le problème de l'abondance de la main-d'œuvre est resté assez controversé. L'acception habituelle est une situation d'abondance du fait de la population rurale chassée dans les villes par le mouvement d'enclosure. Landes (1980) dénonce cette acception comme un mythe, en faisant remarquer que ce sont dans les régions à forte enclosure où la demande en salariés agricoles était la plus forte. Par contre, l'abondance en main-d'œuvre est venue après, d'abord par l'excédent de main-d'œuvre rurale de l'Irlande et de l'Écosse, puis par les tisserands qui durent cesser leurs propres activités pour entrer dans l'usine. Le fait nous semble être qu'en réalité, il y avait une rareté d'une certaine catégorie de main-d'œuvre, la main-d'œuvre qualifiée, que les machines permettaient de remplacer par une main-d'œuvre peu qualifiée et moins rare, voire même abondante par la suite.

qualifiés, au grand bonheur des patrons, soucieux de baisser de plus en plus les salaires en remplaçant les premiers par les seconds. La citation suivante de Crawford (1948) retrace très bien le climat social de l'époque :

"The first machines were largely concerned with the final processes and had to be supported by a great amount of hand work. It was necessary to radically change the human element in relationship to production as well as to modify the machines. The craftsmen of that time fully realized that the machines meant to them in an economic way, and bitterly and not always unwisely opposed them. The tendency in invention as to break down the last resistance of old crafts and to so arrange production that less and less skill was necessary in labor. Consequently lower and lower wages could be forced through the competition of the unskilled with the skilled and, ultimately, children against adults. This change was accompanied with conditions of human misery, beyond belief, nor was it confined to the textile industries. Production in other fields rapidly followed cotton in the use of machinery and the intense specialization of labor functions. James Watt's steam engine vastly aided this condition, and is indeed a vital part of all modern industry. All that fine sense of interclass responsibilities, so sympathetically described by Froude in his essay "Sixteenth Century Englishmen", was swept aside and its place taken by confused theories of personal liberty, free competition in commodities and in the lives of men and women" (p. 120)

La citation précédente tend aussi à indiquer la capacité des hommes, lorsqu'ils sont appâtés par le gain, à inventer de nouveaux principes qui vont dans le sens de leur intérêt en oubliant les idées proches de celles des philosophes du Siècle des Lumières auxquelles ils adhéraient auparavant. On se demande si nous ne vivons pas aujourd'hui une époque où cette même capacité des hommes se met en œuvre pour exalter de manière exclusive les idées de libre-échange au détriment des idées de développement.

Par ailleurs, Crawford rappelle que tous les chefs d'entreprise ne se comportèrent pas de manière indigne, Robert Owen fut parmi ceux-là (Landes, 1980; Polanyi, 1983 ; Anon. in *Alternative économiques*, 1996) . Les intellectuels ne manquèrent pas non plus de protester, il en découlera un nouveau système électoral, une nouvelle forme de syndicalisme, mais aussi une vaste migration vers les colonies.

4.4. Le revirement de position : le soutien total de l'État

Nous ne détaillerons pas beaucoup le soutien que l'État anglais apporta pour le développement de l'industrie textile. La mise en place de dispositions pour la protection des droits des inventeurs, l'allocation de pensions aux inventeurs dépouillés (en reconnaissance tardive de leurs contributions) sont certes mineures au côté de deux autres mesures que nous allons évoquer, mais elles méritent tout de même d'être rappelées.

Le maintien ou l'établissement des lois imposant une sorte d'embargo contre l'exportation du savoir-faire textile, ouvriers qualifiés et machines, a permis de limiter la vitesse de rattrapage par les pays potentiellement concurrents. C'est l'imposition de droits élevés sur les cotonnades importés de l'Inde qui a été sans doute le facteur le plus déterminant dans l'encouragement à la production textile cotonnière, elle a certainement stimulé la recherche de techniques nouvelles dans les entreprises industrielles pour approcher la qualité des produits importés.

La protection contre l'importation des calicots indiens était particulièrement forte au début du XIXème siècle et ne fut réduite qu'à partir de 1825, pour être totalement supprimée en 1846. Alors que les taxes *ad valorem* étaient de 18% en 1797, elles s'élevèrent à 27% en 1802, 59% en 1803, 65% en 1804, 71% en 1806, 73% en 1812, 85% en 1813 (Pearse, 1930).

Ainsi, l'histoire du Manchester aurait pu changer sans la protection qui fut appliquée contre les produits importés de l'Inde. :

"It was stated in evidence that indians goods could be sold for profit at a price from 50 to 60 per cent lower than those fabricated in England. It consequently became necessary to protect the latter by duties 70 or 80 per cent. on their value, or by positive prohibition. Had not such prohibitory duties and decrees existed the mills of Paisley and of Manchester would have been stopped at the outset and could scarcely have been set in motion, even by power of steam." (Pearse, 1930 en citant Wilson, l'auteur d'un ouvrage "History of India")

Nous avons déjà indiqué qu'il en était de même en France et dans d'autres pays européens.

4.5. L'impact économique de l'industrie textile cotonnière

Le changement de position de l'État anglais est à rapprocher de l'impact économique de l'industrie textile cotonnière pendant une longue période.

En 1780, la population active liée à cette industrie était de 781 000, elle passa à 2 750 000 en 1831, dont 1 500 000 en dépendent directement, soit près du dixième de la population (Forbes Royle, 1851). A la veille de la Première Guerre Mondiale, les cotonnades représentaient en valeur le tiers de l'ensemble des produits manufacturés exportés par l'Angleterre (C.W. Macara, 1913). En 1911, l'Angleterre représentait 81% du marché mondial des exportations de filés et de tissus de coton (G. Clark, 1987). Même après la Première Guerre mondiale, l'industrie textile était encore le premier employeur de l'Angleterre et la première industrie exportatrice (R. Marchionatti, 1995). Entre les deux guerres, l'industrie textile cotonnière occupait 1/8 de la population active en Angleterre (Allix et Gibert, 1956).

Pour absorber l'offre d'une industrie si importante, il fallait une demande à la mesure. Parmi les facteurs pouvant expliquer une telle demande, il faut considérer l'aspect mode que nous avons évoqué, si puissant que les lois anti-coton n'ont pu endiguer. Landes (1980) apporte deux éléments supplémentaires pour comprendre que le marché du coton s'est réellement élargi. Les textiles coton venaient remplacer les linges de corps en lin, jusqu'alors réservés aux personnes aisées, mais ils devenaient accessibles à la plus grande masse, agrandissant du coup le marché intérieur et extérieur. Alors que les lainages pouvaient être exportés seulement jusqu'à la Méditerranée, les textiles coton s'ouvraient sur le marché des tropiques, permettant ainsi un élargissement du marché extérieur. L'importance économique de l'industrie textile cotonnière résultait donc de ses capacités de croissance du fait d'un marché intérieur élargi et d'un marché extérieur porteur.

Allix et Gibert (1956) ont eu une appréciation très révélatrice de l'impact économique du développement de l'industrie textile en Angleterre :

"une petite zone de 50 km autour de Manchester a pendant des années habillé l'Angleterre avec 1/5 de sa production de tissus et exporté le reste dans le monde" .

Une telle importance économique a même fait perdre le flegme d'économistes anglais célèbres. R. Marchionatti (1995) rappelle qu'Alfred Marshall disait de l'industrie cotonnière qu'elle est le "best product of british thought and method." Malheureusement il ne pouvait soupçonner la dégringolade de cette industrie peu de temps après, en grande partie par manque "d'esprit animal" en prenant l'expression de J.M. Keynes.

4.6. Les contradictions intrinsèques des inventions et leurs résolutions

La succession des inventions techniques dans l'industrie textile cotonnière nous semble comporter des contradictions intrinsèques qui seront facteurs de dynamique de cette industrie à l'échelle mondiale : le conflit patronat-ouvrier en Europe, et le développement de l'industrie dans les pays à bas salaires.

4.6.1. Progrès techniques : facteur potentiel de chômage

Sans tomber en contradiction avec les idées de Von Tunzelmann que nous venons de développer, les inventions pouvaient se traduire par une économie de main-d'œuvre, lorsque l'offre doit être contrainte. La thèse de Von Tunzelmann est applicable à notre avis au début de la révolution de l'industrie textile, lorsque le seul souci était l'offre¹. Il n'en fut plus ainsi lorsque les problèmes de débouchés se posèrent notamment avec l'application de mesures protectionnistes par tout le continent européen à partir de 1805, puis aux États-Unis à partir de 1816. Le gain de productivité apporté par les machines permettait alors de réduire le nombre de travailleurs pour un volume de production déterminé par les possibilités d'écoulement. Ainsi naissait le chômage industriel, contre lequel s'opposait le mouvement luddite², à partir de 1810, en rendant les machines responsables du sort fait aux ouvriers.

Les conflits patronat-ouvriers seront quasi permanents tout au long du XIX^{ème} siècle, ils parviendront à la mise en place de solutions négociées dont la plus significative a été l'instauration du chômage partiel ("Short time", sur lequel on reviendra dans la Partie III) au début du XX^{ème} siècle, à la fois pour répondre à une situation de coton cher et surtout à la concurrence des industries de l'Asie, le Japon surtout mais aussi l'Inde.

4.6.2. Facilité de maîtrise techniques, facteur de promotion de la concurrence

La maîtrise technique relativement facile des nouvelles machines comporte le risque important de voir la concurrence venir de nouveaux pays textiles. Ce qui était ressenti initialement comme un avantage pour s'affranchir de la compétence des ouvriers qualifiés, présentait en fait l'inconvénient de permettre à tout pays sans tradition textile de venir "contester", au sens de Baumol³, une industrie déjà établie dans d'autres pays. Suivant les théories économiques plus modernes, on pourrait dire que les inventions techniques ont permis de réduire le "coût d'entrée" dans le marché des produits textiles à base de coton. C'est cette crainte que ressentait Lecomte (1900) en voyant se généraliser les machines de plus en plus automatiques, destinées notamment au tissage :

"ces machines nouvelles qui fonctionnent presque seules, auprès desquelles l'ouvrier voit son rôle se réduire peu à peu, suppriment presque complètement la nécessité de l'apprentissage et mettent aux mains des habitants des pays neufs une arme dont ils peuvent s'en servir facilement, sans habileté professionnelle requise, pour faire une concurrence sans merci aux artisans de la vieille Europe" (Lecomte, 1900)

L'État anglais semblait avoir senti cette contradiction bien avant : le vote de lois imposant un véritable embargo sur la sortie des ouvriers qualifiés puis des machines visait à empêcher le transfert de savoir-faire et à préserver leur avance technologique⁴ :

¹ "L'offre crée sa demande" selon la Loi de l'offre contenue dans Traité d'économie politique de J.B. Say, éditée en 1803, juste avant le Blocus Continental et le protectionnisme qui lui succédera.

² Ce mouvement dérive de Ned Lud, ouvrier qui avait brisé deux métiers en 1779 en signe de contestation. Il durera de 1810 à 1816.

³ Un marché parfaitement contestable est défini comme celui où l'entrée est absolument libre et où la sortie est sans coût. La liberté d'entrée signifie que l'entrant n'est pas pénalisé en termes de coût de production par rapport aux producteurs existants. L'absence de coût de sortie signifie qu'il n'y a pas de barrière de sortie, qu'il est possible de récupérer la mise de départ (moins les coûts normaux d'usage). La liberté de sortie garantit la liberté d'entrée de ce fait (Baumol, 1982). On ne peut cependant considérer que l'industrie textile présente les caractéristiques d'un marché contestable, les coûts de sortie n'ont pas toujours été nuls. La réticence à la sortie des entreprises anglaises (comme nous le verrons dans la Partie III), certes désavantagées par des équipements obsolètes mais totalement amortis, avec donc un coût de sortie que l'on peut considérer comme nul, indique une réalité de sortie plus complexe que ne suggère la théorie de Baumol.

⁴ L'Angleterre n'était pas seule à avoir tenté de s'opposer au transfert de son savoir. La Suisse avait édité une loi punissant de mort l'embauchage des hommes et la révélation des secrets de fabrication de la mousseline (Lecomte, 1900).

"Jaloux du secret de leurs inventions mécaniques qui leur assuraient une supériorité incontestée, les Anglais s'efforcèrent de la conserver en interdisant, sous peine de mort, la sortie de leurs machines. Ces efforts furent vains, car des ouvriers anglais, soudoyés, apportèrent clandestinement, au péril de leur vie, des plans et des modèles sur le Continent, en France en particulier. C'est ainsi que l'Écossais John Holker, émigré à Rouen, y monta, en 1752, la première manufacture mécanique de velours de coton, dans laquelle, il installa de petites jennies... (Senay, 1939)

L'interdiction de sortie d'ouvriers qualifiés fut effectivement imposée à partir de 1719 (avant les premières machines modernes), pour être levée seulement en 1825 ; l'interdiction d'exportation de machines outils fut appliquée depuis 1774 (au milieu de la grande série des inventions) et elle sera levée en 1842 (Bairoch, 1995).

Certes, les hommes ont su braver les interdictions, et nous parlerons de l'immigration de James Slatter qui peut être considéré comme l'un des pères de l'industrie textile américaine. En tout, on estime que près de 2000 ouvriers émigrèrent vers le Continent (G. Clark, 1987). Mais les ouvriers immigrés ont dû souvent reconstitué de mémoire les machines sur lesquelles ils avaient opéré, souvent de manière imparfaite, de sorte que ces interdictions ne furent pas sans portée dans la préservation de l'avance des Anglais.

4.7. Le coton/Textile en Angleterre

Nous avons déjà rapporté le développement de l'industrie textile de l'Angleterre dans les Graphiques II-8 , II-37 et II-49 donnant les évolutions des capacités de filature et des exportations. Le Graphique II-73 replace ce développement de l'industrie textile anglaise dans le contexte mondial. Il présente l'évolution des importations de coton et la part de ces importations par rapport aux échanges totaux. Le développement a cessé à partir de 1910 environ, comme nous l'avons déjà remarqué.

Plus important est de constater qu'au cours de la phase de développement, la diminution de la position relative de l'Angleterre dans la demande mondiale du coton est régulière depuis la fin du XVIIIème siècle. Cela indique que la contestation du pouvoir dominant de l'Angleterre a été très précoce.

4.8. Conclusion partielle

La connaissance du coton fibre en Angleterre remonte probablement au XIVème siècle, et son utilisation en industrie textile devrait avoir eu lieu avant la fin du XVIème siècle. Le développement de cette utilisation a cependant précédé les inventions techniques. C'est l'engouement pour les articles de coton importés des Indes, par cet effet de mode si "ingouvernable", qui incitait la production d'articles similaires en Angleterre au grand dam des industriels du lin, de la laine et du chanvre. Ces derniers purent bénéficier du soutien de l'État pour promulguer une série de lois de prohibition du coton/Textile de 1701 à 1736. La prohibition se révéla inefficace, l'engouement pour les articles de coton bien alimenté par la contrebande ne fit pas cesser l'industrie cotonnière. L'assouplissement des lois de prohibition a été immédiatement suivi par une longue série d'inventions techniques qui propulsera l'industrie textile cotonnière, et l'on vit l'État prendre parti pour cette dernière en imposant de lourdes taxes sur les articles textiles importés des Indes et en empêchant la sortie du savoir-faire textile qui pourrait alimenter la concurrence étrangère. Il est probable que sans ce revirement de l'Etat pour devenir un allié puissant, l'industrie textile cotonnière de l'Angleterre n'aurait pas connu le même retentissement.

Si Tarare (Rhône) a pu devenir dans son histoire le centre français de la mousseline, et de la broderie , il le doit à un ouvrier-dessinateur d'une maison de soierie, Georges-Antoine Simonet : celui-ci put espionner les suisses et ramener une famille d'ouvriers suisses qualifiés avec la complicité de Trudaine, Intendant Général des Finances.

Les inventions techniques ne se traduisaient pas seulement par un gain de productivité, à partir en particulier d'une très grande réduction des cycles de fabrication des produits, elles permettaient aussi de s'affranchir peu à peu de la main-d'œuvre qualifiée. Cette caractéristique est facteur de dynamique au niveau national et au niveau international. A l'échelon du pays, l'Angleterre, le développement sans contrainte de débouché de l'industrie, en absence de mesures protectionnistes des pays clients, ouvrit les portes de l'industrie textile aux paysans boutés hors des campagnes, mais aussi aux femmes et enfants. Ainsi prit naissance le "Dumping social", dont on parle tant aujourd'hui à propos des pays asiatiques, de même que les conflits sociaux industriels. Ces conflits concernaient d'abord les ouvriers qualifiés devant la baisse de leurs salaires. Ces conflits toucheront ensuite l'ensemble des ouvriers lorsque le protectionnisme des pays clients limitait la croissance de la production, et l'on vit apparaître le chômage dans les villes. A l'échelon international, la faible exigence en capital humain rendait facile le transfert de l'industrie textile à des pays neufs, à plus bas salaires, et donc la concurrence internationale dont l'Angleterre souffrira le plus. L'État certes prit parti pour éviter certains effets potentiellement négatifs des inventions, en maintenant ou établissant des lois contre la sortie du savoir-faire, mais ces mesures ne furent pas totalement inefficaces et elles n'empêcheront pas l'émergence de la concurrence.

5. La révolution de l'industrie de l'égrenage C'est une invention technique faisant sauter la contrainte de l'égrenage du coton-graine qui sera responsable du développement du coton/Textile aux États-Unis, objet de ce chapitre. Ce développement provoquera en retour des réactions des pays textiles européens dans l'objectif de diversifier leurs sources d'approvisionnement en matière première pour être moins dépendant d'un quasi-monopole. Ces réactions se sont cristallisées surtout sur le continent africain, aussi nous-pencherons nous sur le rôle de l'État, et surtout sur l'évolution de ce rôle, dans la conduite des aventures cotonnières des européens en Afrique.

5.1. L'heureuse conjonction des inventions

La relation entre la Révolution industrielle dans l'Ancien Monde et le développement de la production cotonnière aux États-Unis est largement admise (Liu et al, 1995). A propos de l'invention de l'égrenage à scies par Eli Whitney en 1793/94, concomitante avec les inventions dans le domaine de l'industrie textile (Lecomte, 1900), Forbes Royle (1851) parle d'une conjonction heureuse (fortunate conjonction) sans laquelle la forte demande de l'industrie textile cotonnière en plein développement n'aurait pu être satisfaite :

"This demand could hardly have been supplied if the culture had not been so vigorously taken up by the Americans ; but even they, with their deficiency of labour, could never have been able to free from its seed the quantities of cotton which they grew if it had not been for the invention of Whitney's saw-gin in 1793. This is justly stated to have done as much for the cultivators of America as the above inventions did for the cotton manufacturers of England."

La position de Senay (1939) est identique et elle tend à accorder autant de poids à l'invention de Whitney qu'à l'ensemble des inventions faites dans l'industrie textile :

"Il faut bien reconnaître cependant que ces inventions n'eussent acquis qu'une importance toute relative si elles n'avaient été immédiatement suivies aux États-Unis de celle du *saw-gin* d'Elie Whitney qui vint fort opportunément établir l'équilibre. Également outillées, production et industrie du coton purent désormais progresser de pair."

S'il est indéniable que cette invention de Whitney allait faire sauter une grosse contrainte dans la production de la fibre, la rapidité de réponse de la production à cette invention provient aussi du fait que l'Amérique était déjà familiarisée avec la culture et les échanges de coton et que l'État, en l'occurrence les États du Sud, ont apporté un soutien absolu au maintien de la main-d'œuvre esclave qui conduira à la Guerre de Sécession.

5.2. Production cotonnière et échanges contraints par la technique d'égrenage aux États-Unis

5.2.1. La sensibilisation à la culture

Même si l'on fait abstraction de la période avant la découverte du Nouveau Monde, la culture du cotonnier est ancienne en Amérique du Nord. Cette culture dans l'actuel pays des États-Unis a été entreprise pour la première fois par les colons espagnols en Floride vers 1536. Les Anglais s'y essayèrent dès qu'ils colonisèrent la Virginie, vers 1606 et on trouve des traces de ventes de coton de cette provenance en 1620 (Crawford, 1948) alors que d'autres auteurs mentionnent la date de 1621 (Jacobs et Golding, 1949 ; A. Chevalier, 1925 ; Strickland, 1994).

C'est en 1666 que les colons de la Caroline ont commencé à s'intéresser au coton. Les premières cultures portèrent sur des cotonniers herbacés dont les graines étaient venues de Smyrne (Izmir, Turquie) et de Chypre, mais on devait cultiver aussi une espèce à graine noire et nue importée de la Barbade (*G. barbadense* ou *G. vitifolium*) ainsi qu'une espèce à graine couverte d'une pubescence verdâtre qui est du *G. hirsutum* (Senay, 1939). Hau (1996) évoque ces deux types de cotonnier mais en les rattachant au *Gossypium hirsutum*.

Les productions restèrent très marginales pendant longtemps, largement insuffisantes pour satisfaire les besoins vestimentaires des premiers colons. Ces besoins étaient alors couverts par les importations en provenance des Antilles britanniques (les British West Indies : Barbade, Trinité et Dominique), voire des colonies espagnoles. On s'adonna davantage à la production cotonnière pendant l'épisode de la Guerre d'Indépendance de 1775-1781 au cours duquel le territoire se trouva coupé des approvisionnements en textile de l'Angleterre. Mais les quantités produites restèrent faibles, du fait de la lenteur de l'opération d'égrenage, essentiellement manuelle, l'usage de l'appareil d'origine indienne, le Churka¹ ne semblait même pas convenir pour le coton cultivé à l'époque (Crawford, 1948 ; Gillham et al, 1995).

Il est fort probable que ces petites productions à cette période eurent pour effet la familiarisation avec la culture cotonnière, ce qui sera favorable à la production lorsque la contrainte de l'égrenage fut levée :

"While most of this commodity was grown for domestic purposes, with households producing cotton cloth for their own use as a substitute for imported goods, the experience gave planters familiarity with cotton cultivation." (J.H. Soltow, 1994)

5.2.2. Une diversité génétique

Un autre effet positif mais plus rarement évoqué concerne la diversité génétique qui a pu être réunie au cours de cette période. À côté des variétés introduites d'Europe par les colons, de l'espèce *Gossypium herbaceum*, des variétés en provenance des Bahamas furent introduites en Floride (Strickland, 1994), sans doute de l'espèce *Gossypium barbadense*, qui donnera les fameuses variétés de Sea Island, aujourd'hui disparues pour ainsi dire mais qui firent la fortune de Charleston.

À la fin du XVIII^{ème} siècle, on cultivait le coton Sea Island sur quelques points des côtes des Carolines et de Géorgie. Dans les autres régions, on cultivait le cotonnier *G. hirsutum* mais aussi une nouvelle espèce introduite du Mexique, appelé alors *G. mexicanum* d'un rendement supérieur².

¹ Cet appareil sera amélioré en 1840 par McCarthy pour donner l'égreneuse à rouleau. Le Churka est cependant resté d'usage dans les endroits reculés. A. Pearse (1923) en a vu fonctionner dans les zones enclavées du Brésil lors de sa mission dans ce pays en 1921.

² La classification botanique des cotonniers a beaucoup évolué depuis les époques des auteurs que nous citons, la classification en vigueur aujourd'hui, la plus récente, date de quelques années seulement. Selon la classification actuelle, *G. mexicanum* serait au mieux une sous-espèce de *G. hirsutum*, ce qui explique la facilité des croisements entre *G. mexicanum* et *G. hirsutum* pour donner les variétés Upland.

Selon Senay (1939), le cotonnier dit "upland" qui est aujourd'hui largement cultivé dans le monde est issu du croisement entre *G. hirsutum* et *G. mexicanum*. L'introduction de *G. mexicanum* a elle-même une histoire ou une légende¹, indiquant une implication possible de l'État dès les premiers moments de la production américaine. L'une des premières variétés cultivées en Amérique du Nord (Etats-Unis) et originaires du Mexique porte le nom de Burling's Mexican (Hau, 1996), donnant ainsi une certaine plausibilité à la légende évoquée.

5.2.3. Des tentatives d'exportation

Enfin, on doit signaler que les exportations de coton américain vers l'Angleterre avaient été testées bien avant que la production soit devenue conséquente, ce qui peut avoir sensibilisé les industriels anglais sur la possibilité d'une provenance américaine de leur matière première. Forbes Royles (1851) avance que les premiers arrivages de coton américain a concerné un envoi de 7 sacs en 1747. En 1770, il y eu un arrivage en Angleterre de 3 balles de coton en provenance de New York, 4 de Virginie, et 3 de Caroline du Nord, soit un total de 2000 livres. En 1785 : 14 sacs. De 1785 à 1790, il y eut en tout 1441 sacs de 150 livres.

Le fait est qu'en 1786, les États-Unis ne comptaient pas comme fournisseur de l'industrie anglaise : sur les 19900 milliers de livres de coton importées en Angleterre, 5800 venaient des colonies anglaises des West Indies; 5500 des colonies françaises et espagnoles, 1600 des colonies hollandaises, 2000 des colonies portugaises, et 5000 de Smyrne & Turquie (Forbes Royle 1851).

L'état de faibles productions et d'exportations est lié au facteur limitant de l'égrenage, ce qui amène Allix & Gibert (1956) à considérer que le coton était une matière première chère avant l'égreneuse à scies, ce que notre Graphique II-27 sur l'évolution du prix constant de coton tend à confirmer. L'invention de E. Whitney va faire évoluer rapidement cette situation et donnera aux États-Unis la suprématie sur le marché mondial : en 1849, la prédominance des États-Unis était déjà indiscutable, en raisonnant par milliers de balles de 330 livres importées en Angleterre, 1477 étaient fournis par les États-Unis, 163 par le Brésil, 182 par les Indes, 72 par l'Égypte, 9 par les West Indies. Le renversement des positions entre les pays fournisseurs est évident.

5.3. L'invention de l'égreneuse à scies, gain de productivité et extension géographique

5.3.1. L'invention de l'égreneuse à scies

Pour Strickland (1994), l'égreneuse à scies a été l'agent d'intronisation du roi coton, pendant très longtemps et ce jusqu'aux années 1920, son invention sera le seul progrès dans la production du coton fibre.

Bien qu'il y ait des versions controversées sur l'invention de l'égreneuse à scies, portant notamment sur le nom de l'inventeur effectif, l'histoire semble avoir définitivement retenu le nom d'Eli Whitney. Venu servir comme intendant des ranches de la veuve du Général Green, compagnon d'armes de G. Washington au cours de la Révolution américaine, Whitney² remarqua la grande lenteur de

¹ "On raconte que se trouvant à Mexico où il (Burling) avait été envoyé en mission officielle par le Général Wilkinson, en 1806, il dina avec le vice-roi ; au cours d'une conversation sur les produits du pays, il sollicita la permission d'emporter de la graine de coton mexicain - requête qui ne fut pas exaucée en raison d'une interdiction du Gouvernement espagnol. Mais au moment des vins, le vice-roi lui accorda d'une manière enjouée la libre permission d'emporter autant de poupées mexicaines qu'il pourrait en avoir envie ; la permission fut bien comprise et , dans le même esprit, acceptée très volontiers. On comprend que le rembourrage de ces poupées devait être fait de graines de coton". (Senay, 1937)

² Eli Whitney se rendra célèbre pour une autre invention, d'ordre organisationnelle cette fois-ci. Il a été le père d'un système de production qu'on appellera après "the American system" fondé sur l'utilisation de pièces interchangeables

l'égrenage manuel du coton-graine et c'est ainsi qu'il conçut sa machine dont il déposa le brevet en 1794.

L'invention a consisté en une machine constituée de roués auxquelles on a fixé des dents, que l'on remplacera plus tard par des scies circulaires dentées montées en séries à un écartement étudié. Cette machine portera le nom de "cotton engine" que l'on ne connaît plus que sous la forme contractée de "gin" (Gillham et al, 1995).

5.3.2. Les impacts

L'invention entraînera une augmentation fantastique de la productivité du travail d'égrenage qui n'avait plus de caractère de facteur limitant. Avec le modèle de la machine à l'époque de l'invention, on considère que la machine faisait le travail de 350 personnes (INSEE, 1948). Si on mentionne couramment cet impact de gain de productivité, l'impact en termes d'extension de l'aire de culture est moins évoqué alors qu'il a été au moins aussi important.

Avant cette invention, la production cotonnière était essentiellement cantonnée sur le pourtour de la côte Est avec la culture du Sea Island à longue fibre. L'extension de la culture de cette espèce à l'intérieur des terres était difficile du fait des contraintes climatiques, et la culture d'espèce à fibre plus courte accentuait le facteur limitant de l'égrenage¹. Selon J.H. Soltow (1994), l'égreneuse à scies autorisait l'égrenage des variétés à fibre plus courte, de sorte qu'elle rendait aussi possible la culture d'espèces à fibre moyenne à l'intérieur des terres. La conquête de l'Ouest et du Sud (plus précisément l'actuelle région du Delta du Mississippi) a débuté en 1812, il est probable que les colons emmenèrent avec eux le nouvel espoir de produire du coton dans les lieux de destination. Nous avons vu qu'Allix & Gibert (1956) vont plus loin en attribuant la création des États du Sud au coton, nous avons cité leurs propos qui nous ont permis de voir le système d'exploitation de la terre et du mode de production de coton, très loin de l'image de grande intensification que nous avons aujourd'hui.

Sur la plan social, l'invention de Whitney eut pour conséquence de changer l'état de l'esclavage. Le système de l'esclavage devenait moribond depuis la réduction des productions de riz, tabac et d'indigo faute de débouché suffisant comme conséquence de la rupture avec l'Angleterre. Au lendemain de l'Indépendance, les hommes politiques du Nord comme du Sud prédisaient même la disparition prochaine de l'esclavage :

"In the early years of the republic, when the northern states were providing for immediate or gradual emancipation of the slaves, many leaders had supposed that slavery would die out. In 1786, Washington wrote that he devoutly wished some plan might be adopted '*by which slavery may be abolished by slow, sure and imperceptible degrees*'. Jefferson, Madison, Monroe and other leading southern statesmen made similar statements. As late as 1808, when the slave trade was abolished, there were many southerners who thought that slavery would soon die" (The American Revolution, an HTML project, 1995, Dep. Alfa-Informatica University of Groningen).

Ces prédictions ou espoirs ne se concrétiseront pas. Brutalement, l'innovation de Whitney rendit la culture de coton très rentable, la contrainte devenait celle de la main-d'œuvre et elle fit grimper la demande en esclaves. A partir de ce moment, on passa d'un esclavage de mobilier ou de standing ("chattel slavery") à un esclavage destiné à la production (Crawford, 1948). Nous avons déjà signalé les remarques d'Allix & Gibert (1956) à propos de la spéculation sur les transactions portant sur les

pour la fabrication d'objets divers. C'est un approfondissement du principe de la division du travail, mais orienté vers la production d'articles différents, au lieu d'un seul article. Whitney a profité des nombreuses commandes d'Etat en armement pour expérimenter son principe.

¹ Les longues fibres de *G. barbadense* sont aussi moins adhérentes à la graine que celles du *G. hirsutum*, et l'égrenage manuel était moins pénible.

esclaves ainsi que la montée du prix de ces derniers. Aujourd'hui, aux États-Unis, la responsabilité du coton dans la relance de l'esclavage est bien admise :

"The expectation proved false, for during the next generation, the south became solidly united behind the institution of slavery as new economic factors made slavery far more profitable than it had been before 1790. Chief among these was the rise of a great cotton-growing industry in the south, stimulated by the introduction of new types of cotton and by Eli Whitney's invention, the cotton gin, for separating the seeds from cotton." (The American Revolution, an HTML project, 1995, Dep. Alfa-Informatica University of Groningen)

Cette responsabilité était bien pressentie en Europe, Senay (1937) rapporte les propos de L. Brunhes dans la troisième édition de sa *Géographie humaine* (1925) :

"le coton a été directement et indirectement l'une des causes économiques fondamentale de la traite des Noirs et de l'implantation de l'esclavage en grand dans les États du Sud : la Guerre de Sécession ce fut avant tout la lutte pour la main-d'œuvre nécessaire à la culture du tabac et à celle du cotonnier"

Cette relance, voire même les velléités d'étendre l'esclavage aux nouveaux territoires, fut largement et fortement défendues par les pouvoirs publics des États du Sud et à notre avis, il s'agit du premier soutien d'envergure que les interventions étatiques apportèrent à la production du coton aux États-Unis.

Il y eut aussi une autre conséquence sociale dont nous ne détaillerons pas et qui concerne l'émigration des blancs sans terre vers les zones sans coton.

5.4. L'État pour le développement de la production cotonnière aux États-Unis

5.4.1. Le développement cotonnier

A peine dix ans près le dépôt du brevet d'Eli Whitney relatif à l'égreneuse à scies, les États-Unis s'imposèrent déjà comme un exportateur sur lequel les industries européennes allaient pouvoir compter. Nous avons cité les propos de J.H. Soltow (1994) indiquant comme le coton venait à point nommé en alternative au tabac, riz et indigo. D'une production de 16000 tonnes en 1800, on passa à 72000 tonnes en 1820, 301000 tonnes en 1840 et en 1850, les États-Unis produisaient les 7/8 d'volume mondial (The American Revolution, an HTML project, 1995, Dep. Alfa-Informatica University of Groningen). Nous avons rapporté dans le Graphique II-3 que cette évolution s'est poursuivie pour la production et l'exportation jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale.

L'un des travaux les plus remarquables de N. Fogel a concerné l'analyse économique de l'esclavage dans les États du Sud des États-Unis, il est rappelé par C. Scott (1994) que nul avant lui aux États-Unis n'avaient abordé ce problème sous cet aspect. Il a montré que l'esclavage était un système efficace et rentable, en particulier sur les grandes plantations où il était possible d'utiliser le travail en équipes et de réaliser des économies d'échelle. Les propriétaires d'esclaves, loin d'être préoccupés par la politique locale et les problèmes de personnes étaient des entrepreneurs rationnels qui cherchaient à maximiser un profit. Cela entraînait "un comportement éclairé" de leur part en donnant aux esclaves un logement et une nourriture corrects et en favorisant le maintien de familles d'esclaves stables, donc productives et en limitant les ventes d'esclaves.

Nous n'approfondirons pas l'aspect économique de l'esclavage qui est maintenant bien acquis. On peut cependant rappeler les observations de Michotte (1924) à propos des facteurs d'impossibilité de la culture du coton. Il distinguait trois facteurs qui étaient l'exigence en main-d'œuvre, les fortes attaques d'insectes et la dégénérescence du rendement. Si Michotte avait eu le tort de sous-estimer les progrès techniques pour lutter contre les insectes et préserver les rendements, la remarque sur l'exigence en main-d'œuvre était et reste pertinente. Dans le cas des États-Unis, cette contrainte a pu être réduite par recours à l'esclavage. On peut alors dire que si le coton s'était développé aussi vite aux États-Unis, c'est parce que l'esclavage existait encore et que la construction des jeunes États-Unis facilitait la tâche des défenseurs du maintien de l'esclavage, et qu'en conséquence, les États

(dans le Sud du pays) ont été complices des producteurs de coton pour lever une contrainte économique.

5.4.2. Le soutien de l'État en faveur de l'esclavage

Il n'est pas de nos propos de retracer l'opposition entre les États du Nord et ceux du Sud à propos de l'esclavage, ce serait trop nous éloigner de notre sujet. Nous voulons seulement souligner deux éléments qui nous semblent majeurs pour comprendre pourquoi l'esclavage, finalement aboli après la Guerre de Sécession, put durer aussi longtemps après qu'on ait envisagé déjà de le supprimer dans tout le pays. Des éléments nous poussent à penser que l'esprit d'union qui a animé les politiciens après la Guerre d'indépendance de 1775-1781 a été la cause d'une certaine complaisance des États du Nord dans leur opposition à l'esclavage en vigueur dans le Sud. Nous pensons que la perception des intérêts économiques de l'esclavage dans la production du coton a été la cause de la grande ferveur dans la défense de cette institution dans le Sud, ce qui en retour poussait le Nord dans leur attitude de complaisance pour sauvegarder l'Union.

Plusieurs exemples célèbres illustrent l'attitude de complaisance par souci de maintenir l'Union. Jusqu'à 1818, un équilibre était atteint parmi l'ensemble des États de l'Union, 10 ayant aboli l'esclavage et 10 le maintenant. Cet équilibre allait être bouleversé avec l'entrée du Missouri comme État esclavagiste et il ne fut sauvé qu'au prix du fameux compromis de Missouri de 1820 proposé par Henry Clay, qui amenait l'entrée simultanée du Maine comme État "libre".

L'acquisition du Texas, les territoires gagnés sur le Mexique, posèrent de nouveau le problème de la nature de l'admission des nouveaux États, "libre" ou esclavagiste. La création imminente d'un nouvel État en Californie, où la découverte de l'or en 1848 a provoqué une ruée de 80000 personnes dans la seule année de 1849, rendit le règlement de la question encore plus urgent. On se tourna de nouveau vers Henry Clay qui concocta une proposition en trois points qui constitueront le "Compromis de 1850", fameux dans l'histoire des États-Unis. Ce Compromis aboutira en particulier au vote de la loi d'extradition des esclaves fugitifs dont l'application provoquera de vives émotions dans le nord du pays.

Des faits non moins célèbres témoignent de l'engagement des pouvoirs publics du sud pour la défense de l'esclavagisme.

En 1852, la sortie du livre de Harriet Beecher Stowe, *la Case de l'Oncle Tom* eut pour effet de provoquer une forte émotion dans les États du Nord et le vieux débat sur l'esclavage dans le Sud fut ravivé, ce qui entraîna en retour le resserrement des rangs des notables du Sud :

"Political leaders of the south, the professional classes, and most of the clergy, as they fought the weight of northern opinion, now no longer apologized for slavery but became its ardent champions. It was held to shower benefits upon the black, and southern publicists insisted that the relations of capital and labor were more humane under the slavery system than under the wage system of the north." (The American Revolution, an HTML project, 1995, Dep. Alfa-Informatica University of Groningen)

Depuis la contestation de leur système d'esclavage, les hommes politiques du Sud n'eurent de cesse à le justifier mais aussi à essayer de l'étendre dans de nouveaux territoires pour compenser la création de nouveaux États "libres". Ainsi a-t-on vu le coton, l'esclavage et l'expansion territoriale mêlés dans un même argumentaire, en ce sens que le coton épuisait le sol, justifiait ainsi l'ouverture de nouvelles terres pour laquelle les esclaves étaient nécessaires :

"The south, from the Atlantic to the Mississippi River and beyond, was a relatively compact political unit agreeing on all fundamental policies affecting cotton culture and slavery. The majority of southern planters came to regard slavery as necessary and permanent. Cotton culture, using only primitive implements, was singularly adapted to the employment of slaves." (The American Revolution, an HTML project, 1995, Dep. Alfa-Informatica University of Groningen)

"Slavery increased concomitantly, and in national politics southerners chiefly sought

protection and enlargement of the interests represented by the cotton-slavery system. Expansion was considered a necessity because the wastefulness of cultivating a single crop, cotton, rapidly exhausted the land, and new fertile areas were needed. Further, in the interest of political power, the south needed new territory for additional slave states to offset the admission of new free states." (The American Revolution, an HTML project, 1995, Dep. Alfa-Informatica University of Groningen)

Les menées des politiciens esclavagistes ou leurs alliés ne furent pas vaines, le 'Compromis de 1850' attestent de l'efficacité de leur actions. On ne s'en tient pas d'ailleurs à cela, et partant du constat que ce compromis remettait en cause le contenu du Compromis de Missouri, les sudistes ont réussi à convaincre Stephen A. Douglas, sénateur d'Illinois et candidat potentiel aux élections présidentielles de 1856, à proposer une loi permettant les colons d'aller s'installer dans le Kansas et le Nebraska avec leurs esclaves et de laisser ensuite les habitants de ces États décider de leur nature à l'entrée dans l'Union. Cette proposition provoqua un tumulte inconnu jusqu'alors et déchira encore plus le pays :

"Angry debates marked the progress of the bill. The free-soil press violently denounced it. Northern clergymen assailed it. Businessmen who had hitherto befriended the south turned suddenly about-face." (The American Revolution, an HTML project, 1995, Dep. Alfa-Informatica University of Groningen)

La proposition de loi passa, victoire saluée à coup de canons, malheureusement prémonitoires du conflit civil qui suivra peu d'années après.

C'est le discours de A. Lincoln le 17 Juin 1858, lors de la campagne sénatoriale de l'Illinois, qui a mis fin à la difficile contorsion d'un pays partagé entre États "libres" et États esclavagistes :

"A house divided against itself cannot stand. I believe this government cannot endure permanently half-slave and half-free. I do not expect the Union to be dissolved. I do not expect the house to fall, but I do expect it will cease to be divided."

Ce discours donnera la ligne directrice du Parti Républicain jusqu'à l'élection de Lincoln. La décision de la Caroline du Sud de se retirer de l'Union à l'annonce de l'élection de Lincoln comme nouveau Président, décision suivie par d'autres États du Sud et qui aboutira à la formation des États Confédérés de l'Amérique le 8 Février 1861, sera l'occasion pour le Nord de se lancer dans la guerre pour préserver l'Union et de finir avec l'esclavage :

"On January 1, 1863, President Lincoln issued an Emancipation Proclamation, freeing the slaves in the rebelling states and inviting them to join the armed forces of the north. The Proclamation thus declared the abolition of slavery an objective of the war in addition to the declared objective of saving the Union." (The American Revolution, an HTML project, 1995, Dep. Alfa-Informatica University of Groningen)

5.4.3. Les autres formes de soutien de l'État

L'État américain apporta d'autres soutiens à la production cotonnière, en particulier dans la mise en place des infrastructures de communication, le chemin de fer, mais aussi les installations portuaires. Nous ne donnerons pas de détails sur les investissements mais nous voulons souligner la systématique alliance avec les opérateurs privés, et le rôle fréquent d'accompagnateur des initiatives privées plutôt qu'un rôle de meneur.

La Bourse de coton de Houston a été un exemple typique d'une initiative de quelques individus que nous rappellerons dans la Partie II, mais le développement de cette Bourse n'aura pas été tel qu'il a été sans les décisions de l'État du Texas d'investir dans la construction de canaux et d'installations portuaires pour faciliter l'évacuation du coton des producteurs vers l'étranger (M. Jacobs et D. Golding, 1949).

5.5. L'État dans le développement de l'industrie textile en Nouvelle Angleterre

5.5.1. La genèse de l'industrie textile américaine

La nécessité du développement d'une industrie textile sur le territoire a été particulièrement ressentie au cours de la Guerre d'Indépendance afin de s'affranchir de l'approvisionnement en produits textile par l'Angleterre. Après leur indépendance, les Américains ont bien tenté d'améliorer les techniques de l'industrie textile cotonnière par eux-mêmes, mais les résultats furent peu probants. Ils durent se rendre à l'évidence de la nécessité de faire venir les techniques et des ouvriers qualifiés Anglais. Des souscriptions furent lancées afin de collecter les fonds nécessaires pour inciter à l'émigration d'ouvriers tentés (Duggan et Wallace, 1941). C'est une annonce d'une des nombreuses sociétés (celle de Philadelphie) créées à l'époque pour favoriser le développement de l'industrie, des sciences et des arts qui fera arriver James Slatter en 1789, alors ouvrier chez Arkwright (Senay, 1939).

Il débarqua d'abord à New York, mais l'indication de son expérience professionnelle et l'affirmation qu'il pouvait reconstruire les machines de tête ne furent pas convaincantes pour une ville qui ne manifestait pas alors d'intérêt particulier pour l'industrie textile (Crawford, 1948), ainsi New York, ville portuaire¹, manqua sa chance d'être le berceau de l'industrie textile américaine. Ce fut finalement un Quaker, homme d'affaires du nom de Silas Brown de Providence (Rhode Island) qui lui donna sa chance : cela marquera le caractère textile de la Nouvelle Angleterre pendant près d'un siècle. La première usine de James Slatter, une filature, fut installée en 1790, elle fut suivie rapidement par d'autres (Duggan et Wallace, 1941) :

"As in England, the first cotton factory in the United States were spinning mills" (P. Temin, 1988)

La première usine de tissage est due à Francis C. Lowell. Il passa près de deux ans au Royaume-Uni pour s'informer du développement de l'industrie textile, et tout particulièrement de l'énergie vapeur. On peut penser qu'il a su convaincre des ouvriers anglais de le suivre. Son usine, la Boston Manufacturing Company est installée en 1814, la première à fabriquer des vêtements, quoique assez grossiers au départ. D'autres entrepreneurs l'imiteront : les énergies de la Nouvelle Angleterre, un moment sapées par la destruction de sa flotte marchande lors de la guerre avec l'Angleterre en 1812, ne demandaient en effet qu'à se concentrer sur une nouvelle activité prometteuse (Crawford, 1948). Un nouveau comté prit forme, totalement dévoué à l'industrie textile, portant tout naturellement le nom de Lowell County.

Comme dans d'autres pays du Continent européen, les techniques de l'industrie textile américaine proviennent de l'Angleterre, elles furent importées par une coordination des initiatives privées en mettant les moyens pour faire venir les compétences nécessaires.

5.5.2. Le protectionnisme

Il n'est pas inutile de rappeler que la fortune des nouvelles entreprises textiles ne durera pas longtemps. Elles eurent à faire face à de grandes difficultés, surtout celles qui n'ont pas su investir dans les machines à vapeur, une fois la rente de situation liée à la guerre avec les Anglais prit fin et que la concurrence des produits de nouveau importés se fit rude. C'est à ce moment que les appels au protectionnisme se firent entendre, comme le rappelle Crawford (1948) :

"Here we come upon the first instance in a long series, where manufacturer looked to legislation for aid, rather than to their ingenuity and vigor" p. 147

Les appels au protectionnisme seront en effet entendus, ce sera la première expression du protectionnisme moderne qui durera longtemps.

¹ mais elle est devenue quand même une bourse majeure pour le coton, si ce n'est la principale.

5.5.2.1. La genèse du protectionnisme

Il semble que la thèse de protectionnisme transitoire de l'Allemand Frederic List ("infant industry protection") a eu un retentissement particulier auprès de la délégation de la jeune nation américaine venue s'inspirer des politiques européennes (P. Bairoch, 1995) . Cette thèse ne met pas le protectionnisme comme un objectif en soi mais une politique provisoire, le temps de laisser le pays entamer son industrialisation à l'abri de la concurrence des industries étrangères, plus avancées, sous la pression desquelles elle pourrait succomber aux premiers stades du processus.

Selon Bairoch (1995), le "Rapport sur les Manufactures" rédigé en 1791 par Alexander Hamilton, premier Ministre des Finances des USA est le premier texte moderne du protectionnisme et conforme avec un article de la Constitution américaine bannissant les droits à l'exportation mais autorisant les droits sur les importations. C'est sans doute ce qui autorise l'I.I.A. (1936) à avancer que le protectionnisme est même inscrit dans la Constitution américaine :

"le protectionnisme des États-Unis, que l'on doit remonter à l'année où a été promulguée la Constitution des États-Unis (1789) a toujours été aménagé en faveur de l'industrie."

C'est à partir de 1792, sous l'influence d'Alexander Hamilton, et surtout depuis 1816, que la pression protectionniste s'est exercée avec le plus de vigueur, au grand profit de l'industrie textile. Pour cette raison, les États-Unis sont la "patrie et bastion du protectionnisme moderne" (P. Bairoch, 1995. p. 49) et ce sont les industriels de la Nouvelle Angleterre et de New York qui en ont bénéficié (Goldsmith, 1995).

Au lendemain de l'Indépendance, les droits d'entrée furent relativement modestes de 7,5-10% en 1789. Le Tariff Act de 1792 augmenta de 50 % les droits prélevés sur toutes les marchandises. En 1816, les droits de douanes étaient fixés à environ à 35% *ad valorem* sur tous les produits manufacturés. A cette période déjà, la dissension débuta entre le Nord industriel et protectionniste d'une part et le sud agricole et libéral d'autre part.

On considère que le protectionnisme américain a connu plusieurs phases : 1816-1846 phase protectionniste ; 1846-61, phase modérément protectionniste ; depuis 1861 phase de strict protectionnisme qui contribuera à déclencher la Guerre de Sécession (P. Temin, 1988).

Ainsi, au cours de la période 1824-32, 40-45% de droits de douane furent imposés sur les produits de laine, 50% sur les vêtements. La moyenne des droits¹ sur tous les produits manufacturés était alors de 40%. Ce taux atteindra son sommet en 1830, avec ensuite réduction des droits en 1846, avec de nouveau un redressement jusqu'à 50% de la valeur des produits importés au lendemain de la Guerre de Sécession. Lindert et Kindleberger (1982) ont reconstitué l'évolution de la moyenne des droits de douane appliquées par les États-Unis sur l'ensemble des produits importés mettant en évidence une baisse du taux des droits de douane entre 1830 et 1861, ce qui met encore plus en valeur le caractère très ciblé de la protection accordée à l'industrie textile.

La victoire du Nord aggravera le protectionnisme américain, le tarif en vigueur de 1866 à 1883 fixait un taux de prélèvement douanier moyen de 45% sur les biens manufacturés. A titre comparatif, vers 1875, ce taux était de 40-50% aux USA, contre seulement 9-12% en Europe continentale.

Ainsi les Américains sont allés au-delà de la thèse de Frédéric List, puisque la durée du protectionnisme ne fut pas courte, ce qui ne manqua pas d'induire de graves perturbations² sur

¹ Encore que le besoin en protection était d'une certaine mesure atténué par l'imposition de droits d'entrée que l'Angleterre faisait appliquer au coton américain, augmentant d'autant le prix de revient des textiles anglais (K. Harley, 1992)

² L'impact de la politique américaine sur l'économie internationale restait compté lorsque le poids économique relatif des États-Unis demeurait faible. En 1860, la production industrielle représentait seulement 13% de celle de l'Europe,

l'économie internationale. Ils usèrent certes d'abord des arguments des industries de l'enfance à protéger, puis ils passeront au message de la nécessaire protection des salaires américains (1861-1914).

Les États-Unis correspondent à un cas de pays ayant arrêté une stratégie précise et qui marquera la trajectoire technologique¹ qu'il suivra pendant longtemps. Cette stratégie a été principalement le fait d'un homme, Francis Lowell, fondateur de la Boston Manufacturing Company en 1814 (P. Temin, 1988). Précurseur dans l'adoption du métier à tisser mécanique aux États-Unis, machine facile d'utilisation mais ne produisant que des tissus plutôt grossiers, F. Lowell a influencé la teneur du Tariff Act de 1816 pour ce type de produit qu'il fabriquait soit mieux protégé :

"I argue that the national differences were the result of national economic policies. In particular, one segment of the American cotton industry was able to influence the tariff on cotton and consequently the economic environment for all American cotton firms". (P. Temin, 1988)

C'est de cet épisode que provient la spécialiation des États-Unis dans ce segment de produits :

"Well before the midcentury (du XIXème siècle), American and British practice have diverged. Textile had moved toward mass production in integrated mills in America, with unskilled labor force of machine tenders and a high throughput of standardized products, whereas the British industry adopted craft production based on skilled mule spinners and flexible output." (K. Harley, 1992)

Certains détails aujourd'hui rappelés tendent à souligner l'habileté de Lowell. Conscient de la nécessité d'une protection devant l'afflux de produits anglais après la fin de la Guerre de 1812, il savait qu'il ne fallait pas provoquer l'opposition des États du Sud qui vendent leur coton à l'Angleterre, et il ne fallait donc pas que le contenu de la loi protectionniste vise ce dernier pays :

"But he (Francis Lowell) knew he could not get Congress to levy a high enough ad valorem rate ; Southern cotton growers sold most of their output on the English market, and they refused to agree to anything that would decrease the demand for English cotton textile products or that might even provoke retaliation" (P. Temin, 1988)

Un extrait du mémoire que F. Lowell a envoyé au Congrès pour faire adopter une loi protectionniste révèle bien sa stratégie de ne pas s'attaquer de front aux produits anglais, ce qu'on disait vouloir viser était les produits indiens faits avec du coton étranger (de l'Inde), et on voulait montrer que les produits anglais (utilisant du coton américain) n'étaient nullement visé :

"The articles, whose prohibition we pray for, are made of very inferior materials... No part of the produce of the United States enters into their composition. They are the work of foreign hands on foreign materials." (cité par P. Temin, 1988)

La loi finalement votée a répondu aux appels de F. Lowell :

"The tariff was a response to the influx of English goods following the end of the war with England. It set a duty of 25% on cotton textiles but - in response to an argument by Lowell - introduced a minimum valuation of 25 cents. The tariff, in other words was a specific duty of 6.25 cents for all fabrics priced below 25 cents a yard and an ad valorem duty for finer fabrics" (P. Temin, 1988)

mais vingt ans plus tard, elle représentait 24%, de sorte que les vicissitudes des tarifs américains devenaient un problème international.

¹ Le Ring spinning et le métier Northrop sont deux inventions textiles américaines largement utilisées dans le monde et qui étaient toutes deux plus adaptées à la fabrication de masse de produits pas très fins

La loi votée protégeant moins bien les produits plus fins que ne fabriquait pas Lowell, il en découle que les tisseurs de ces produits plus fins de Rhode Island ne purent tenir la concurrence face aux Anglais. L'issue malheureuse de la production de produits plus fins de la Nouvelle Angleterre tend à confirmer, comme une démonstration par la réciproque, l'importance du protectionnisme sur le devenir de l'industrie textile américaine :

"According to Mark Bil, ...the American cotton industry would not have survived without the tariff. I extend his argument to say that only the lower end of the American cotton industry could prosper with the tariff - not by accident, but by design." (P. Temin, 1988)

5.5.2.2. Relation entre protectionnisme et développement textile

L'idée prédominait pendant longtemps, jusqu'à la fin des années 1970, que l'industrie textile américaine était compétitive dès les années 1830-40. Les travaux plus récents indiquent qu'il n'en fut rien, ce qui au fond est conforme à la réalité d'un protectionnisme durable, au-delà de l'acception d'une protection d'une industrie dans son enfance. K. Harley (1992) a calculé que pour la période 1840-1850, les tissus fabriqués localement coûtaient encore 20% plus chers que les produits importés si la protection n'était pas maintenue.

Tableau 2-1 L'impossible compétitivité des tissus (grossiers) anglais aux États-Unis (US cents/yard de tissu)

	British			American
	Domestic	including		
		Shipping	Shipping+tariff	
1845	4,8	5,3	11,2	6
1846	4,4	4,9	8,4	6
1847	4,8	5,3	6,5	5,8
1848	4,1	4,6	5,6	5,5
1849	4,1	4,6	5,6	5
1850	5	5,5	6,8	5,7
1851	5	5,5	6,7	5,9
1852	4,6	5,1	6,2	5,9
1853	4,7	5,2	6,4	6,7
1854	4,6	5,1	6,2	7
1855	4,3	4,8	5,8	6,9
1856	4,4	4,9	6	6,4
1857	5	5,5	6,8	6,6
1858	5,1	5,6	6,9	6,6
1859	5,4	5,9	7,2	6,5
1860	5,4	5,9	7,2	6,5

Source : Harley, 1992

Mark Bil (1984) a procédé à une analyse quantitative de l'impact de la protection sur le développement de l'industrie textile et sur le développement économique de la Nouvelle Angleterre pour la période des années 1830. Ses conclusions contredisent l'argument d'autorité généralement admise de F.W Taussig¹ :

"... the cotton manufacture was in the main independent of protection, and not likely to be much affected, favorably or unfavorably, by changes in duties. Probably as early as 1824, and almost certainly by 1832, the industry had reached a firm position, in which it was able to

¹ in F.W. Taussig, The Tariff History of the United States. New York, 1964. Première édition en 1892

meet foreign competition on equal terms."

Pour M. Bils, l'industrie de la Nouvelle Angleterre dépendait presque entièrement de la protection, notamment celle appliquée sur les produits textiles. Entre 1816, l'année du démarrage du protectionnisme américain et 1840, la valeur ajoutée de l'industrie textile cotonnière de la Nouvelle Angleterre a été multipliée par 20, et cette industrie comptait pour les 2/3 de la valeur ajoutée manufacturière totale de cette région. Le protectionnisme se révèle *a posteriori* comme un facteur principal du développement économique de la Nouvelle Angleterre. Comme cette région a été aussi la première région industrialisée dans le pays, qui servira de levier dans l'industrialisation des autres régions, le protectionnisme a eu un effet direct et indirect indéniable dans le développement économique des États-Unis :

"My findings could hardly conflict more with the consensus view on the economic importance of the tariff. The calculations above demonstrate that, as of 1833, removing protection would have eliminated the vast majority of value added in the cotton textile industry. " (M. Bils, 1984)

La leçon de la Nouvelle Angleterre semble indiquer que la libéralisation radicale et brutale est défavorable au développement industriel. La protection semble s'avérer nécessaire et elle doit même être appliquée dans une durée suffisante, dans le cas de la Nouvelle Angleterre, pour la période concernée, cela a nécessité plus de trente ans (la protection sera assouplie seulement à partir de 1846) et même plus (le protectionnisme connaîtra une reprise après la Guerre de Sécession) :

"What are the possible lessons of the results ? For one, a sudden and radical liberalization of trade can have a drastic impact on the industrial sector of a developing economy. Cotton textiles constituted nearly two-thirds of value added in large-scale manufacturing in New-England in the 1830s. The removal of the tariff, according to my results, would have reduced value-added in textiles by, at a minimum, three-quarters. The implication is that about half of the industrial sector of New England would have been bankrupted. Further, industrialization achieved through trade protection may be a prolonged process. By 1833 cotton textiles had been protected by high tariffs for seventeen years (and by embargo and war for seven additional years from 1808 to 1815). Yet the industry was still unable to stand on its own." (M. Bils, 1984)

Il est difficile de ne pas s'interroger sur la probable validité de cette conclusion dans le contexte actuel, sans compter que le plus grand différentiel de développement économique et la rapidité des progrès technologiques enregistrés aujourd'hui devraient même la renforcer.

5.5.3. Développement textile fruit du protectionnisme

Le développement des capacités de filature aux États-Unis ou des capacités textiles en général fut fulgurant. L'évolution du nombre de broches rapportée dans le Graphique II-31 en donne une indication. Des zones textiles se développèrent très rapidement à proximité des sources d'énergie, hydraulique d'abord, c'est le cas par exemple de la région de Murrumbidgee¹, ou de la petite ville de New Bedford² (Massachusetts), ou encore du centre textile de Fall River¹.

¹ dont la première usine, la Murrumbidgee Manufacturing Company s'installa en 1823 et donna lieu à bien d'autres pour produire tissus écrus, puis teints ou imprimés une fois qu'on a pu attirer les ouvriers qualifiés de l'Europe

² alors fameuse pour son industrie liée à la chasse à la baleine. Cette ville s'investit dans la production de filés fins destinés à la confection de produits de qualité, en anticipant sur l'évolution de la demande avec le développement économique dans le monde. La première usine textile y fut installée en 1846, et la grande vague d'installation des usines a concerné la période 1870-1910. Elle devint fournisseur principale des usines de tissage de la Belgique et du Nord de la France, mais son tort de ne pas intégrer en aval la condamnera à partir des années 1920-30

Il en résultera globalement une progression fulgurante de la production textile, qui non seulement ferma petit à petit le marché américain aux cotonnades anglaises ou européennes, mais mettra les États-Unis sur le marché de l'exportation. Les États-Unis furent en mesure d'exporter des tissus écrus dès la fin des années 1820, ces exportations augmentèrent irrégulièrement jusqu'à atteindre le maximum en 1850 avant de chuter jusqu'à la Guerre de Sécession (K. Harley, 1992) pour ensuite reprendre et conquérir les marchés de l'Extrême Orient à partir de 1890 environ (Lecomte, 1900). Cette évolution a amené les européens à craindre le monopole textile des États-Unis après avoir eu celui du coton fibre (Choux, 1924).

L'industrie textile a connu un grand développement aux États-Unis du XIX^{ème} siècle, grâce à l'application d'un protectionnisme précoce et durable et dont l'impact a rejailli favorablement sur l'ensemble de l'économie du pays, conférant à ce dernier une certaine indépendance économique d'abord, puis une réelle place sur la scène économique mondiale. L'on serait tenté d'y voir la justification *a posteriori* de la politique protectionniste américaine, mais il est pour le moins étonnant qu'aujourd'hui, c'est le libre-échange qui est prôné comme solution pour le développement des pays économiquement en retard, et comme par hasard, ce sont les États-Unis qui en sont aujourd'hui les chantres les plus zélés.

5.6. L'État dans le transfert de l'industrie textile dans le Sud

5.6.1. Déclin dans le Nord, développement dans le Sud

Les États-Unis constituent le pays où il a été donné d'assister au déplacement géographique de son industrie textile en l'espace d'une trentaine d'années, avec la régression de cette industrie dans ses lieux de naissance, en Nouvelle Angleterre, et le développement de cette industrie dans le sud du pays. L'analyse de ce phénomène nous paraît alors éminemment importante car elle peut renseigner sur le même phénomène opérant à l'échelle internationale.

Le Graphique II-74 donnant l'évolution de la répartition des capacités de filature (évaluées en nombre de broches) illustre bien les processus simultanés d'un développement de l'industrie textile cotonnière dans le Sud à partir de la fin de la Guerre de Sécession et de la réduction progressive de la domination de la Nouvelle Angleterre.

Le début de l'histoire de l'industrie textile dans le Sud des États-Unis est aussi ancienne que dans le Nord Est, la première usine de filature a été installée dans le Sud vers 1790 mais les premières usines étaient plus des manufactures de fermes dont la production servait à habiller les esclaves. De réelles usines ne virent le jour qu'en 1840, et elles se développeront réellement à partir de 1870-80, après la Guerre de Sécession.

Si la baisse de l'importance relative de la Nouvelle Angleterre date aussi de cette période post-guerre, le déclin véritable ne fut ressenti qu'à partir des années 1910. Restituer le détail de ce déclin nous entraînerait sans doute trop loin, mais quelques indications permettent de situer l'ampleur et la brutalité du phénomène. Pour nous limiter au cas de New Bedford, entre 1920 (année où l'industrie textile était considérée à son zénith) et 1937, le nombre d'usine était passé de 70 à 30, le nombre d'entreprises de 28 à 17, avec une réduction de 66%, de 55% et de 66% respectivement pour les nombres de broches, de métiers, et des ouvriers (Crawford, 1948). La dernière usine textile construite dans le nord-est, en Nouvelle Angleterre, date de 1912, alors que de nouvelles usines continuèrent à voir le jour dans le Sud jusqu'à 1937.

A partir du début des années 1920, pour des facteurs dont certains datent d'une période antérieure,

¹ Ce centre de l'impression, verra aussi partir une grande partie de son industrie textile, mais Fall River saura cependant rebondir en remplaçant une industrie monolithique dévouée au textile par une industrie très diversifiée sans doute parce qu'elle a su faire appel à la diversité du savoir des habitants, issus de plusieurs vagues d'immigration (Crawford, 1948)

l'industrie textile cotonnière de la Nouvelle Angleterre se laissa glisser dans une phase descendante après une phase montante qui lui a apporté puissance et prospérité. Les raisons semblent être essentiellement internes au pays, même si on doit remarquer que la réduction relative de la protection vis à vis des produits étrangers a aussi commencé en 1864.

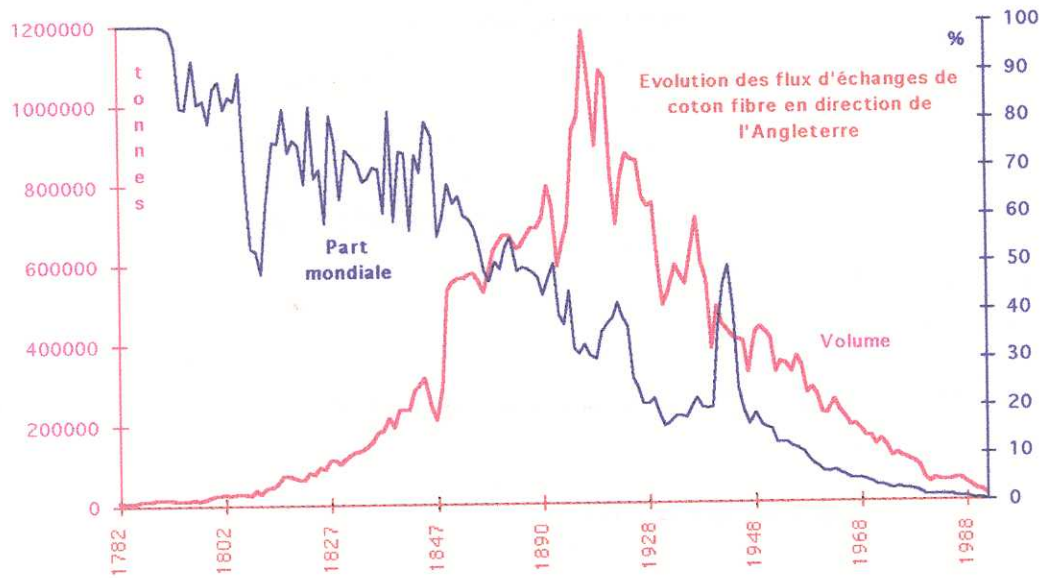
5.6.2. Les raisons du déclin du textile de la Nouvelle Angleterre

Les raisons de ce déclin sont liées à la concurrence du Sud, la partie sous-développée du pays, et que les capitaux du Nord ont contribué à alimenter, mais aussi à l'incapacité du Nord à faire face à cette concurrence après s'être engagé dans un processus de surcapacité avant la Première Guerre mondiale :

"...During the hectic prosperity of the World War Period both wages and dividend soared to unprecedented heights. Then came the debacle. We crashed from our pinnacle in company with most of the cotton mills in New England. The loss in spindles in the country at large has been nearly 50% ; the value of the products 30% ; with, of course, a corresponding decrease in the return of our wage earners and a very much greater proportionate loss in dividends to the stockholders. Many mill throughout New England were forced into bankruptcy, liquidated, and torn down. The cause of this downfall was not solely due to the world's 'hang over' from the orgy of the Great War, a condition which has come to be known as the 'Great Depression'. For more years previous to the War there had been in the United States a production of cotton goods in excess of the remunerative demand. So far as New England is concerned the old bugbear of Southern competition ceased to be an obsession and became a distressing reality. As a matter of fact the North had again invaded the South, not as it did in 1862 with bayonets and cannon, but with spindles and looms. Between 1921 and 1933 there was a decrease in the square yard production of purely cotton goods...in New England of 43%, and an increase in the cotton growing states of 77%, the increase for the whole country being only 17%.." (propos d'un haut responsable du textile de la Nouvelle Angleterre rapportés par Crawford, 1948)

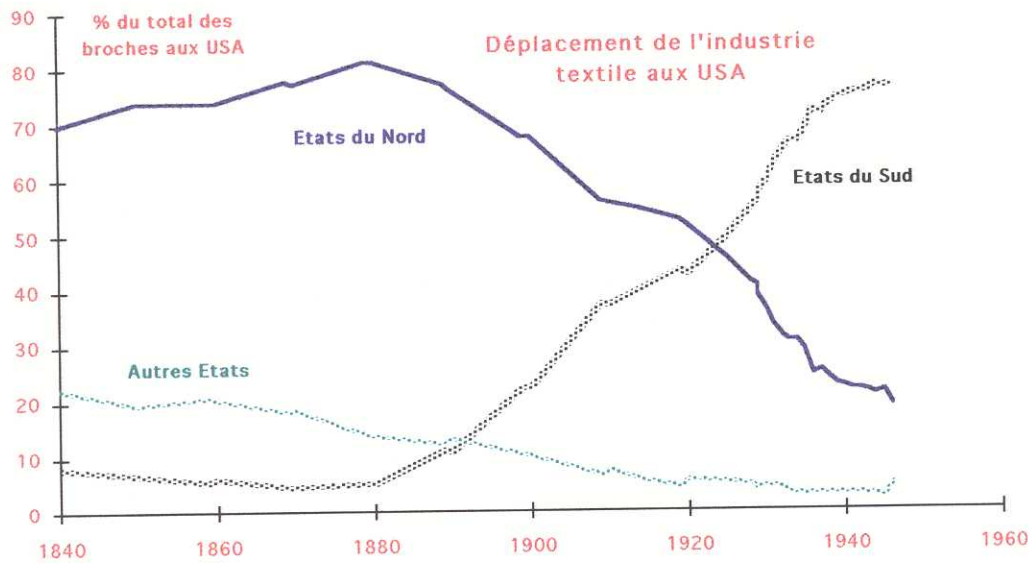
Ces raisons de concurrence par une zone nouvelle de production, de fragilisation d'une industrie d'une zone plus ancienne lors d'une période de surcapacité, mais aussi de délocalisation des capitaux de cette dernière zone dans la zone concurrente se retrouvent dans le cas d'une concurrence entre pays et sur lequel nous aurons à y revenir. Mais le cas américain est aussi intéressant par le phénomène de l'incapacité de l'industrie de la Nouvelle Angleterre à se ressaisir pour se maintenir, et qui sera caractéristique du déclin de l'Angleterre face à la concurrence des pays textiles de l'Asie à partir de la même période (voir Partie III).

Graphique II-73 : Evolution de la part de l'Angleterre dans les importations mondiales de coton fibre



Source : Reconstitution à partir de références diverses

Graphique II-74 : Déplacement des capacités de filature aux États-Unis



Sources : Reconstitution à partir de références diverses

Crawford (1948) a plus insisté sur les facteurs propres à l'industrie de la Nouvelle Angleterre pour expliquer son déclin. Il s'agissait de problèmes de management, liés d'une part à une évolution sociale et d'autre part aux solutions adoptées par les industries pour s'adapter à cette évolution sociale. Massachusetts a été le premier État à voter les lois sociales à la fin du XIX^e siècle, notamment pour réduire les heures de travail, pour interdire le travail des femmes et des enfants la nuit, ce qui rendait ce travail plus coûteux aux yeux des industriels. C'est à la même époque que ces derniers eurent recours à de fortes populations immigrées (grecques, italiennes...) plus dociles. Les usines ressemblaient par la diversité des langues à des Tours de Babel dont la gestion devenait difficile. Le manque de volonté d'investissement ne permettait pas de gagner en productivité. L'évolution de la société américaine se traduisait aussi par une transformation des modes de commercialisation. L'avènement de la publicité a eu pour effet de transférer le maximum de valeur ajoutée aux producteurs de produits finals. Mais l'industrie textile de la Nouvelle Angleterre restait essentiellement productrice de produits semi-finis, filés ou tissus écrus. De nombreuses entreprises passèrent aux mains des opérateurs financiers, au lieu d'entrepreneurs connaissant le métier du textile. Plus intéressés par les profits immédiats, ils se comportèrent plus comme des fossoyeurs que docteurs, destructeurs que constructeurs¹ :

"But the main difficulty lays in the unwillingness of absentee management of New England mills to invest any considerable part of their profits in new machinery, in the building of new mills already standing. Ownership and control of the mills had passed out of the hands of mills executives into the hands of bankers and financiers. Often, there was more immediate interest in liquidating than in operating mills. There were undertakers in place of doctors ; wreckers not builders." (Crawford, 1948)

Enfin, une évolution de la structure de l'économie de la Nouvelle Angleterre poussait aussi les travailleurs à passer dans d'autres branches.

Face à ces difficultés, le Sud présentait des conditions bien différentes qui expliquent la migration du savoir et des capitaux pour y développer l'industrie textile. Les États du Sud se sont engagés par ailleurs pour promouvoir cette industrie, action envisagée comme une véritable croisade vers le chemin de l'industrialisation dont l'insuffisance a été ressentie comme source de l'humiliation de la défaite face au Nord.

5.6.3. Le textile dans le Sud, une affaire d'États

La défaite a fait comprendre aux sudistes la nécessité de disposer d'une industrie de transformation. Elle mettait aussi tout le Sud devant le défi de lancer de nouvelles activités pour surmonter son état de pauvreté et pour occuper la légion de chômeurs. Le développement de l'industrie textile prit alors une connotation de patriotisme, d'une véritable croisade contre la pauvreté. Les mots de Crawford (1948) nous replongent dans l'ambiance de l'époque :

"The terrible years of reconstruction had burned the lesson deeply into all minds that independence could best be won through the conversion of its principal raw material into yarns and fabrics."

La réaction des États du Sud se lançant dans l'industrialisation ou dans l'intégration verticale n'était pas alors différente de celle des pays qui obtinrent leur indépendance dans les années 1960 en Afrique. Cette réaction exprimait la volonté d'un peuple animé d'une vision dépassant celle du profit du court terme :

¹ Cette remarque n'est pas sans pertinence pour le contexte industriel de la fin du XX^e siècle en Europe.

"In the East, cotton mill building had become a matter of business to be judged entirely on the probabilities of immediate and safe profits. In the South it was a matter of local patriotism, a gallant effort to meet a crashing situation and turn apparent disaster into prosperity...It is not too much to describe the first decade of building as a political venture, almost a crusade" (Crawford, 1948. p. 169)

L'industrie textile n'eut pas de mal à trouver les bras dont elle avait besoin. Le contexte de pauvreté et de chômage de l'après-guerre facilita l'embauche de la main-d'œuvre, à l'opposé du Nord-est où la différenciation sociale grandissante ne laissait que les travailleurs immigrés à l'industrie textile :

"(dans le sud) The mills were the Mecca of all who had only their labor to sell in exchange for a means of livelihood" (Crawford, 1948)

Il nous semble que le témoignage de Crawford est suffisamment explicite pour ne pas nécessiter de plus ample développement sur l'engagement de l'État, des États du Sud, pour développer son industrie textile, avec un réel succès puisqu'elle prendra la place de la Nouvelle Angleterre. Il s'agit cependant d'une intervention différente, non plus par le protectionnisme, mais par un fort soutien aux investissements dans un contexte socio-économique favorable et en profitant des expériences facilement accessibles d'une industrie mûre. Il est par contre utile de s'arrêter sur le phénomène de "dumping social" dont on parle beaucoup aujourd'hui et qui était déjà sujet de débat aux États-Unis au début du siècle.

5.6.4. Le dumping social dans l'industrie textile américaine Avec cette abondante main-d'œuvre ne demandant qu'à travailler pour subsister, on peut sans trop de mal imaginer les conditions de travail qui pouvaient prévaloir dans l'industrie textile du Sud des États-Unis. Elles furent objets de critiques acerbes des États du Nord tout comme les conditions de l'industrie textile asiatique aujourd'hui le sont par le monde occidental. Elles furent aussi mal reçues alors, peut-être posaient-elles encore le Nord en moralisateur comme ce fut le cas avec le problème de l'esclavage, tout comme aujourd'hui les pays en développement acceptent aussi mal les critiques du monde développé composé d'anciennes puissances colonisatrices.

Par rapport à ce phénomène de "Dumping social" comme on l'appelle aujourd'hui, Crawford semble nous demander de nous garder d'un jugement absolu déconnecté du contexte économique et social du Sud de cette époque. Le long extrait vise à nous rappeler que le "dumping social" existait bien avant, notamment chez ceux qui se sont posés ensuite en moralisateur :

"In New England, up to the great strike in 1912, which won a wide public sympathy, no class of American labor was worse treated ...The later development in southern mills so far as child labor was concerned, was at least as bad, probably worse than in the East....The record of child labor is not particularly good, the record of female labor conditions in wages and hours is not particularly attractive. As a matter of fact, the cotton mill was never, under any circumstances or among any people, a proper place for children. I can not say, however, that during these periods there is much to choose between the South and the North or between America or England. In all of these countries, industrial conditions were too new, and it was natural, perhaps, that many grievous errors should occur. In addition to this the South had to meet the competition of the skilled labor of the world and could only do so at first by confining her efforts to fabrics within her technical powers, and by paying lower wages and working longer hours. To this the East made economic answer by colonizing in her mills every nationality where economic and social evils had created reservoirs of unemployed and secondary cheap labor. To bring the inhabitants of villages of southern Russia, Italy, Greece and Asia Minor into the full rigors of a New England winter, unprepared and unknowing, to lure them by specious promises of rewards in terms of their own currency, was a far more grievous crime against society than the South's first attempt to win economic independence by united action."

En dehors du fait que certains rappels indiquent que le Nord pouvait difficilement s'arroger le rôle de donneur de leçon, il est intéressant de noter qu'on retrouve¹ des éléments de justification économique dont usent des pays en développement aujourd'hui, c'est-à-dire de compenser le désavantage d'une moindre compétence technique par des conditions salariales plus dures pour la fabrication de produits de plus faible niveau de qualité.

L'histoire des péripéties de l'industrie textile américaine contient des éléments très actuels concernant la confrontation des industries textiles de pays différents, à niveaux de développement différents, devrait-on dire. C'est à supposer que cette industrie comporte des traits spécifiques amenant son histoire à se répéter mais dans des pays ou des régions différentes. Nous analyserons dans la Partie II certaines spécificités de cette industrie, mais, pour ce qui concerne l'inclinaison de cette dernière à faire dériver vers le "dumping social", Crawford y voit des éléments objectifs qui attirent les femmes et les enfants dans les usines :

"But one thing is certain, the light physical character of textile work, the small element of personal danger involved made it, for a time, a fruitful field for the exploitation of women and children in industry."

5.7. L'impact national du développement coton/Textile 5.7.1. La création de richesse

Nous avons représenté dans le Graphique IV-47 de la Partie III l'évolution de la relation entre des indicateurs de la production ou de la transformation de coton et le PIB/capita des États-Unis depuis 1820 afin de montrer l'alternance de la phase montante suivie d'une phase descendante que nous mettons en évidence aussi pour d'autres pays. Ce graphique nous semble indiquer que le coton/Textile a été source de développement économique, de richesse, aux États-Unis, du moins tant que la relation positive persistait entre les variables indiquées, l'explication du renversement du sens de la relation ou de neutralité de la relation sera discutée dans la Partie III. Nous pouvons cependant noter que la relation positive, aussi loin que nous puissions remonter dans le temps pour les données disponibles, a duré un certain temps, et qu'elle concernait aussi bien les indicateurs de production que ceux de la transformation du coton.

Une publication de l'USDA en 1941 situe bien l'importance du coton aux USA :

"Cotton is the most important cash crop grown in the United States. There is no other agricultural commodity upon which so many American citizens depend for a living...Approximately 13,500,000 people in the United States are directly dependent for at least a substantial part of their livelihood on the cotton crop. This is almost 11 percent of the population of continental United States. On 2,000,000 cotton farms of the South and the Southwest there are more than 10,000,000 persons dependent on cotton for the greater part of their income. Cotton textile manufacturing in all its branches provides the support for approximately 3,000,000 citizens. In other work based upon cotton marketing and processing there are about 500,000, making a total of at least 13,500,000 persons directly dependent upon cotton for the necessities and comforts of life..." (Duggan et Wallace, 1941).

Dans le cas spécifique du Sud des États Unis, Crawford (1948) lie la fortune des sudistes au développement rapide des plantations de coton et le commerce international de la fibre² puis à l'industrie textile après la Guerre de Sécession. La ville de Charleston s'est économiquement

¹ L'évocation de la politique de l'immigration de la Nouvelle Angleterre n'est pas aussi sans rappeler l'ouverture à l'immigration dans toute l'Europe de l'Ouest pendant la période des Trente Glorieuses.

² Le Sud ne monopolisa pas seul le négoce du coton. Lors des joutes entre le Nord et le Sud sur la question de l'esclavage en relation avec la production de coton, les sudistes reprochaient au Nord d'avoir accaparé la création de la richesse du Sud par le négoce.

développée par l'exportation du coton longue soie Sea Island. La ville de Houston s'est enrichie grâce au coton, plus précisément à l'organisation des transactions portant sur le coton. Le premier gratte-ciel de cette ville et du Texas sera le siège de la Houston Cotton Exchange and Board of Trade. En peu de temps, on a assisté à la métamorphose d'une ville, du fait de l'intensification des échanges de coton :

"Cotton flowing from the hinterland continued to pour wealth into the city. Houston's downtown seas of mud, in which horses sank to their bellies and children to their necks, were replaced with granite block paving. Many outlying streets were graded and coated with shell or gravel. New business houses were built along Main Street and other downtown thoroughfares... Houston became noted for its beautiful rose gardens, its magnificent oaks and pines." (M. Jacobs et D. Golding, 1949).

En analysant le développement de l'industrie textile en Nouvelle Angleterre, nous avons déjà signalé l'impact de cette industrie sur le développement économique global de la région :

"the early growth of New England is largely the record of cotton mill building" (Crawford, 1948)

Aux États-Unis, dans la période précédant la Guerre de Sécession, l'industrie textile était prédominante et avait un effet sur le développement économique et technologique du pays :

"Textile producers constituted an important part of America's antebellum industrialisation, fostering urban development, particularly in New England, and spurring the development of independent technology in America." (C.K. Harley, 1992)

Aujourd'hui, l'impact du coton a beaucoup diminué depuis aux USA. La part du coton dans l'économie a été prédominante, mais cette part a bien baissé, que ce soit en valeur des exportations ou en nombre d'agriculteurs concernés. Au début des années 1990, les exportations de coton ne représentent plus que 2 milliards de dollar, soit 5% de la valeur des exportation agricoles des USA, bien loin est le temps de la forte dépendance de l'économie du pays par rapport au coton. Dans le Graphique IV-3 de la Partie III, nous montrons que la part du coton dans les exportations totales approchait encore les 40% à la fin du XIXème siècle, alors que cette part dans les exportations agricoles avoisinait les 50% à la veille de la Deuxième Guerre mondiale. Depuis la fin des années 1980, au niveau national, le coton n'est plus que la cinquième culture en valeur de la production des États Unis (H. Stults et al, 1990) après le maïs, le soja, le foin et le blé. Dans les Graphiques IV-9 à IV-12 de la Partie II, nous avons retracé la baisse de la superficie du coton relativement au blé ou aux céréales. Tous les graphiques reconstitués témoignent de la succession d'une phase montante et d'une phase descendante, processus que nous trouvons aussi dans d'autres pays.

Le potentiel d'enrichissement par le coton a eu pour effet d'exercer une très forte attraction se traduisant par une spécialisation très poussée dans la production cotonnière, et donc très risquée lorsque survient des événements calamiteux comme l'infestation du charançon de la capsule.

5.7.2. La fragilisation des producteurs et impulsion nouvelle

Dans les États du Sud, la spécialisation¹ a été telle que, en fin du XIXème siècle, hormis le coton, tout le reste était fourni par les autres États, du foin aux mulets pour le travail agricole, et bien entendu tous les autres produits alimentaires (Allix et Gibert, 1956).

¹ D'autres pays connaîtront le même type de spécialisation. En Égypte, en 1910, "dans les districts où la culture du coton réussit bien, elle occupe en moyenne un tiers ou même la moitié de la surface totale cultivée et constitue pour le paysan la source la plus importante de ses revenus...Il est vrai que cette extension de la culture cotonnière se fait en partie aux dépens d'autres produits, de sorte que l'Égypte, qui est un pays agricole par excellence, doit, afin de remédier à l'insuffisance de ses productions alimentaires, avoir recours à l'étranger dans une proportion toujours croissante." (Schanz, 1913)

Certains ratios permettent d'avoir une idée du degré de spécialisation¹ alors en vigueur dans les États du Sud cotonnier, spécialisation qui s'est même accrue plusieurs décennies durant après la Guerre de sécession. En 1850, on produisait en Caroline du Sud 7,4 livres de coton pour un boisseau de maïs. En 1890, ce ratio est passé à 25,88. C'est à l'aube du XXème siècle que ce ratio a commencé à diminuer en tombant à 24,20.

La spécialisation ne signifie cependant pas mode intensif de production, contrairement à l'image actuelle de la production du coton dans le monde. Cette culture n'avait pas non plus une image de modernité comme c'est le cas en Afrique francophone aujourd'hui. Les rendements étaient faibles et les modes de culture étaient responsables de baisse de fertilité des sols et de la dégradation par érosion de ces derniers :

"Les rendements de la période 1926-1935, bien qu'en sensible augmentation sur ceux qui étaient obtenus à la fin du XIXème siècle, n'en étaient pas moins inférieurs à ceux enregistrés en 1906-1915, par suite d'une part, des dégâts causés par le charançon de la capsule, d'autre part, de l'épuisement du sol- dû à l'absence d'assolements appropriés- et de l'érosion." (INSEE, 1948).

La spécialisation dans une production peut cependant ressembler à un jeu et le risque de la faillite est grand lorsque des phénomènes imprévisibles surviennent pour modifier les espérances de rendement. C'est ce qui advint avec l'infestation du Bollweevil, charançon de la capsule.

Le Bollweevil a été introduit dans le Texas, en provenance du Mexique, en 1892. A partir de cette date, cet insecte a petit à petit traversé les différents États pour atteindre la côte atlantique. En 1909, l'insecte a atteint l'État de l'Alabama et c'est en 1914/15 que l'infestation fut d'une sévérité extrême provoquant la chute de la production nationale (Allix et Gibert, 1956), jusqu'à une baisse de 60% pour l'État de l'Alabama par exemple. Plus à l'Est, cette infestation provoqua la disparition du coton Sea Island². Pour l'ensemble des Etats affectés, l'infestation du Bollweevil fut responsable de nombreuses faillites de fermiers mais aussi de la grande émigration des Noirs de 1916-18.

Les conséquences ne furent pas que négatives. On a vu que c'est par cette expérience que l'État de l'Alabama, et plus précisément le comté de Enterprise, se lança dans la diversification des productions agricoles, et notamment la production d'arachide. Selon Allix et Gibert (1956), c'est l'événement du Bollweevil qui rendra les fermiers plus ouverts aux messages de diversification de cultures, de modification des itinéraires techniques. C'est de cette époque qu'a débuté l'emploi des engrais chimiques sur les cultures, mais autres que le coton, et qui font bénéficier ce dernier des arrières-effets. C'est seulement au début des années 20 que l'on se rendit compte de l'importance économique d'une production diversifiée pour la viabilité des fermes :

¹ La spécialisation dans la production cotonnière semble avoir touché plus les nouveaux fermiers noirs, après l'abolition de l'esclavage, qui s'engagèrent dans une dépendance absolue au coton :

"After 1865, as former laborlords turned landlords sought to raise the value of the output of their land and thus its value, they shifted land use from corn and hog production to cotton and relied upon large-scale imports of basic foodstuffs from the Midwest. The crop-lien system associated with sharecropping helped to encourage a single-minded dedication to cotton as a crop that could be turned into cash to repay the loan." (Strickland, 1994)

Libérés de leurs anciens propriétaires, les noirs devinrent esclaves du coton sous la poussée d'un système de métagage qui leur laissa peu de marge de manœuvre. Cette spécialisation durera jusqu'à la période de l'entre-deux guerres. En 1919, le coton était la seule culture commerciale dans les États qui forment le Cotton Belt, il était cultivé sur 42% de la superficie cultivée et dans 90% des exploitations (I.I.A., 1936). En 1930, 1/3 des exploitations étaient encore concernées par le coton sur les 6300000 des USA (Duggan & Wallace, 1941). En 1939, la surface cotonnière représentait environ 8% de la surface cultivée des États-Unis (F.A.O., 1948).

² Espèce de coton à qualité de fibre remarquable mais dont la longueur du cycle la rendait plus sensible aux attaques du charançon de la capsule (Hau, 1996).

"During the last few decades, the splendid agricultural schools in our southern states have taught a new generation of farmers the value of diversified crops and the virtue of feeding themselves and of exporting food to other areas" (Crawford, 1948)

C'est à partir de cette période que la diversification des productions agricoles s'est opérée aboutissant à la réduction de la part relative du coton, comme on le verra dans la Partie III. La spécialisation dans la production de coton et l'infestation du charançon de la capsule ne sont pas les seuls facteurs déterminants de cette évolution. Le facteur principal est plutôt une évolution de la structure de l'économie, en relation avec le développement économique des États-Unis qui provoqua une crise générale de l'agriculture. En somme la spécialisation et l'infestation du charançon de la capsule ont surtout accentué les conséquences de l'évolution structurelle de l'économie américaine. Le programme de soutien fédéral à l'agriculture, non limité et non spécifique au coton, a démarré à cette époque-là, les premières préoccupations furent énoncées dès 1924, avec les premières mesures mises en œuvre à partir de 1933.

5.7.3. Le déplacement géographique de la production cotonnière

Le Graphique II-75 montre la régression de la surface consacrée à la production cotonnière depuis la Grande Dépression de 1929. Cette régression n'est pas uniforme entre les États ou entre les régions. Dans le Graphique II-76, nous avons suivi la dénomination actuelle des régions cotonnières de l'USDA : South-East (Géorgie, Alabama), Delta (Mississippi, Tennessee, Louisiane, Arkansas), Southern Plains (Texas, Oklahoma), South-West (Californie, Arizona), en y ajoutant une région de l'Est (Virginie, Caroline du Nord, Caroline du Sud, Floride) qui a été la zone de départ de la culture cotonnière aux États-Unis. Il est manifeste que la production cotonnière s'est déplacée de l'Est vers l'Ouest, et l'infestation du charançon de la capsule en a été le signal.

5.8. L'impact international du développement de la production du coton/textile

Nous avons eu à évoquer la mise en veille de la production brésilienne au lendemain du fort développement de la production des États-Unis, c'est un exemple d'impact négatif de ce pays sur la production mondiale, mais il s'agit d'un exemple isolé qui n'a pas duré par ailleurs, puisque le Brésil verra sa production croître fortement jusqu'à laisser espérer qu'il concurrencerait les États-Unis. Globalement, on peut affirmer que la production de ce pays a contribué à favoriser la production en dehors de ce pays, et cela depuis la Guerre de Sécession, voire même depuis 1848, c'est à dire relativement peu de temps après le développement de la production américaine elle-même. Nous pensons pouvoir dire que les États-Unis ont encouragé les productions dans d'autres pays par deux phénomènes, d'abord par leur position dominante jusqu'aux années 1920, incitant l'Etat des autres pays à intervenir, puis par leur politique de soutien à la production cotonnière, faisant bénéficier les autres pays de l'intervention de l'Etat américain. Sur le plan économique, le premier phénomène incitait à contester leur position de quasi-monopole, le deuxième phénomène faisait profiter le reste du monde du prix élevé que les États-Unis acceptaient de soutenir. *In fine*, l'impact du développement cotonnier des États-Unis sur le plan international nous paraît aussi relever des actions de l'État des divers pays impliqués, y compris voire surtout, des États-Unis.

5.8.1. Dépendance et risque de monopolisation

Les alarmes sur le phénomène de dépendance vis à vis du fournisseur dominant de coton fibre ont été tirées à plusieurs reprises au cours de l'histoire du coton. Elles ont donné lieu à des réactions, pas toujours persévérantes certes, mais dont les résultats ont contribué à la relative dispersion de la production mondiale de coton aujourd'hui.

Nous avons vu que la hausse des prix consécutive à la baisse de production aux USA en 1846 et 1847 a incité les anglais à engager des actions de développement cotonnier en Inde (Forbes Royle, 1851). Celle résultant de la Guerre de Sécession a fait sentir la "famine du coton" et ont généré des réactions prônant soit l'utilisation d'autres fibres (Horn, 1863) soit le plus souvent la diversification des sources d'approvisionnement (Poulain, 1863). A la fin du XIXème siècle, une nouvelle poussée

du prix du coton avait fait craindre le risque de monopolisation de la production textile cotonnière par les États-Unis du fait du monopole de ce pays dans la fourniture de matière première :

"La question cotonnière est de plus en plus à l'ordre du jour. Le monopole des États-Unis et la prétention affirmée de l'industrie cotonnière américaine de manufacturer tout le coton produit dans le pays ont montré impérieusement la nécessité pour les principales puissances de s'assurer une production indépendante de coton." (Choux, 1924)

Les propos tenus par le représentant de la BCGA lors du Deuxième Congrès International des Filateurs et des manufacturiers en 1905 sont encore plus explicites. Ces propos dévoilent par ailleurs un sentiment de nécessaire coordination de toutes les industries textiles de l'Europe, et il en découlera effectivement un très grand échange d'information qui fera que les puissances coloniales s'inspireront mutuellement des expériences respectives. Enfin, la logique des industries textiles pour la promotion de la production cotonnière est explicitée, le mécanisme espéré est qu'une diversification et augmentation de la production cotonnière fera diminuer le prix de la matière première, partant celui des produits textiles, ce qui devrait tirer la demande au profit de ces derniers :

"L'Amérique ne vise qu'à réduire la production du coton afin d'en maintenir le prix très élevé, et ce dont nous avons besoin est du coton bon marché en grandes quantités....Par conséquent, si...l'Europe ne s'est pas assurée d'autres sources d'approvisionnement, nous verrons le commerce du coton se transformer en lutte pour l'achat de matière première et nous aurons à faire face à une période de spéculation et de jeu, dont le résultat le plus clair sera la ruine d'une partie de l'industrie du coton en Europe. Il ne saurait y avoir dans ce cas, aucun sujet de jalousie internationale, car nos intérêts sont identiques. Nous devons donc nous aider mutuellement et favoriser au mieux de nos moyens, l'objet que nous devons tous avoir à cœur, c'est-à-dire l'établissement de nouveaux centres d'approvisionnements, lesquels, en toute logique, provoqueront de nouveaux marchés, et partant, une augmentation considérable des demandes pour les manufactures européennes."

Ce sont les actions en prolongement de ces constats qui ont été à l'origine des opérations de promotion de la production dans divers pays, à des périodes différentes, avec des fortunes diverses. Il nous semble que toutes ces actions peuvent être regroupées comme résultant d'un souci de contestation de la position américaine, en accord avec le raisonnement de J. Tirole (1988)¹. Par ironie, nous observons aussi que ce sont les États-Unis qui ont conforté les actions de promotion de la production cotonnière concurrente depuis l'application de leur politique de soutien au coton à partir des années 1930.

5.8.2. Prix international, signal d'incitation à la concurrence

Le soutien américain, sous des modalités très diverses que nous avons résumées en Annexe 38, a eu pour effet de soutenir le prix mondial, incitant encore plus les pays concurrents à persévérer dans leurs actions et à prendre de plus en plus la part de marché des États-Unis. Même lorsque le prix chute, comme conséquence d'un changement de politique américaine depuis 1985 par exemple, le niveau du prix reste intéressant pour les pays producteurs économiquement moins développés et à taux de change faible.

Comme élément de cette vision, nous pouvons comparer l'évolution du prix international avec le prix objectif² des États-Unis (Graphique II-77). Par construction, le prix international n'est pas

¹ Cet auteur évoque, dans le cas des entreprises, que le fait de vendre est un problème pour le monopole, car le prix est un signal qui attise la contestation (au sens de Baumol). Nous pensons qu'il en est de même pour le niveau plus englobant des pays, la position de monopole d'un pays dans la fourniture d'un produit attise la contestation d'autres pays.

² la dénomination a évolué dans le temps, "parity price", "support price" ou "target price", mais pas le principe

parfaitement reconstitué, il est CAF Nord Europe à partir de 1966, mais "spot market" à New York pour la période antérieure. Il en découle que l'interprétation des écarts des prix est plus facile pour cette période antérieure, mais pour la période d'après, l'interprétation des écarts est aisée seulement si notre prix international est inférieur au prix objectif¹.

Dans la période 1933-1955, le prix international est "fait" par le prix objectif américain. Entre 1955 et le début des années 1970, le prix international ne semble pas avoir obéi au prix objectif américain. L'influence de ce prix américain est redevenue évidente du début des années 1970 au début des années 1980. Après cela, il y a déconnexion du prix international et ce fait est habituellement attribué au changement de politique américaine.

Notre graphique indique qu'il peut paraître abusif de dire que c'est le prix objectif américain qui a fait le prix international de 1933 à 1985. Néanmoins, sur ces 50 années, cela a été tout de même vrai pour trente. Par ailleurs, c'est pendant la période 1955-1965 où les États-Unis ont appliqué de très fortes primes à l'exportation du coton, avec effet automatique de déprimer le prix international (E. Senn, 1946) : l'impact des États-Unis ne se faisait donc pas uniquement à travers le prix objectif, mais aussi à travers d'autres mesures comme la politique d'exportation. Globalement, on peut affirmer que c'est la politique américaine, par le prix objectif ou d'autres dispositions, qui a fait le prix mondial de 1933 à 1965 et de 1972 à 1984, c'est-à-dire quasiment toute la période depuis 1933 avant le changement de politique de 1985.

Notre Graphique II-77 montre aussi que le "Target price" a particulièrement préservé le revenu des producteurs américains pendant la période 1952-1973 et depuis le début des années 1980, de sorte que la politique de la nation américaine est bien le facteur important de la production du pays depuis 1933.

Notre position vis à vis de l'impact de la politique américaine sur la production cotonnière mondiale n'est pas nouvelle. Cette politique avait déjà été caractérisée de "politique de cherté du coton" à l'échelon international et ayant profité aux concurrents qui en étaient parfaitement conscients. L'I.I.A. (1936) cite un extrait de l'"Egyptian Cotton Yearbook" qui ne manque pas d'ironie :

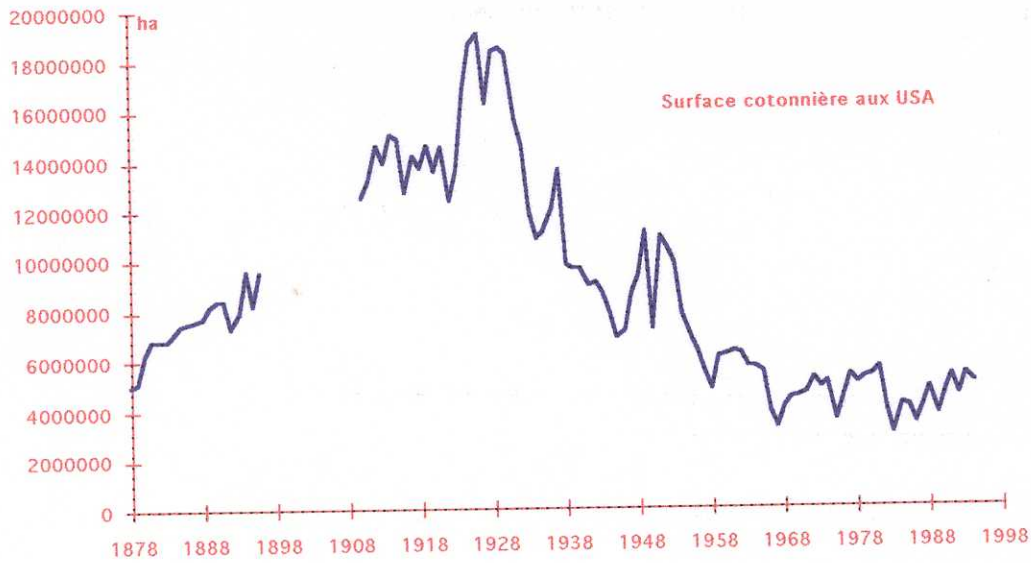
"La politique adoptée par le gouvernement égyptien d'une production maximum de coton à la fibre exigée par le commerce sans restriction ou manipulation de prix, a déjà commencé à porter ses fruits. Nous devons reconnaître que notre pays a tiré une aide matérielle considérable de la politique du gouvernement américain de telle sorte que, tout en vendant des quantités énormes (pour nous), nous avons pu obtenir des prix très satisfaisants".

Cet impact de la politique américaine est lié, selon I.I.A. (1936), à la position prédominante des États-Unis qui le pose en price-maker :

"Ce qui oriente le marché et ce qui est décisif pour les prix, c'est le poids de l'énorme masse de coton américain sur le marché mondial. C'est le coton américain qui établit le standard des prix mondiaux de cette fibre, car le coton appartient précisément aux rares produits de l'agriculture dont les fluctuations de prix dépendent presque exclusivement d'un seul pays, contrairement à ce qui se passe par exemple, pour le froment."

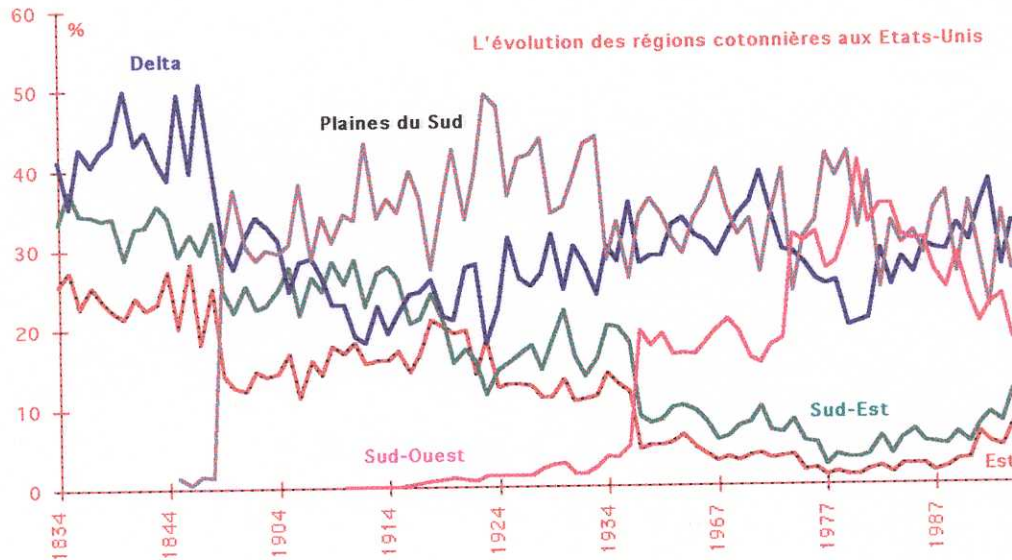
¹ En opposition à beaucoup d'observateurs du problème cotonnier aux États-Unis, nous préférons raisonner sur le "Target price" plutôt que le "marketing loan", l'un étant le prix minimum que le producteur américain est garanti d'obtenir, l'autre fixe le niveau de prêt auquel on peut prétendre, mais cela constitue seulement une avance et non un revenu définitif.

Graphique II-75 : Evolution de la superficie cotonnière aux Etats-Unis



Sources : Reconstitution à partir de références diverses

Graphique II-76 : Le coton à la conquête de l'Ouest des Etats-Unis



Source : Reconstitution à partir de références diverses

La situation est différente depuis le changement¹ de politique de 1985, correspondant à une autre optique, peut-être celle de l'élimination de la concurrence, et qui semble se révéler efficace au moins vis à vis de l'Amérique latine, même si d'autres facteurs sont à considérer :

"if you start in Mexico and go south, you see production problems which have developed over the past several years. A lot of it has been due to the US marketing loan. We have made it expensive for these countries to compete. We established a determined policy that the US was going to stay in the cotton production business. It has been very successful." (Propos du Président de l'ACSA² dans Cotton International 1995)

En même temps, ce Président reconnaît l'implication de l'État américain dans les affaires du coton, à travers les subventions :

"I would like to see the US cotton industry become more market oriented and less dependent upon government programs. I believe... subsidies are to be a thing of the past"

La production américaine a influencé les productions dans les autres pays, or c'est l'État américain qui a promu et maintenu la production cotonnière du pays, de sorte que c'est finalement l'État américain qui a favorisé les productions "étrangères"³. qui ont aussi bénéficié du soutien des États correspondants.

5.8.3. Les États étrangers dans la promotion de leurs productions cotonnières

Il serait fastidieux d'évoquer toutes les expériences de promotion de productions étrangères⁴, puisque l'on peut dire que peu de pays, hormis les Indes et le Brésil, n'avaient de production significative avant les opérations en réaction à la position dominante des États-Unis. Les réactions eurent lieu à plusieurs reprises, après la hausse des prix de 1846/47, pendant la Guerre de Sécession, à la transition des XIX^{ème} et XX^{ème} siècle, et même au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale. Les réactions ont concerné soit la promotion dans les pays textiles concernés de l'Europe, l'Espagne, l'Italie, la Russie, la Grèce, la France même, soit dans les territoires coloniaux de ces pays en Afrique. Nous nous intéressons en particulier aux actions conduites dans ces derniers pays.

Nous avons vu que la culture du coton en Afrique était ancienne, précédant de loin l'arrivée des puissances coloniales de l'Europe. La production du coton atteignait même une certaine ampleur, comme ce fut le cas dans l'actuel Togo avant l'arrivée des Allemands (Maier, 1995). L'industrie textile était très développée déjà à Kano en 1510 lorsque cette ville fut conquise par les Songhai (Hogendorn, 1995). L'intervention de l'Etat dans la promotion de la production cotonnière a aussi précédé l'arrivée des Européens, c'est le cas des Gouvernants du Royaume du Dahomey, comme nous le rappelle Maier (1995), ce qui l'amène à souligner la non-spécificité européenne dans l'implication de l'Etat dans les affaires du coton :

"Thus, not only European but also precolonial African governments viewed cotton as a product meriting state attention, direction and control"

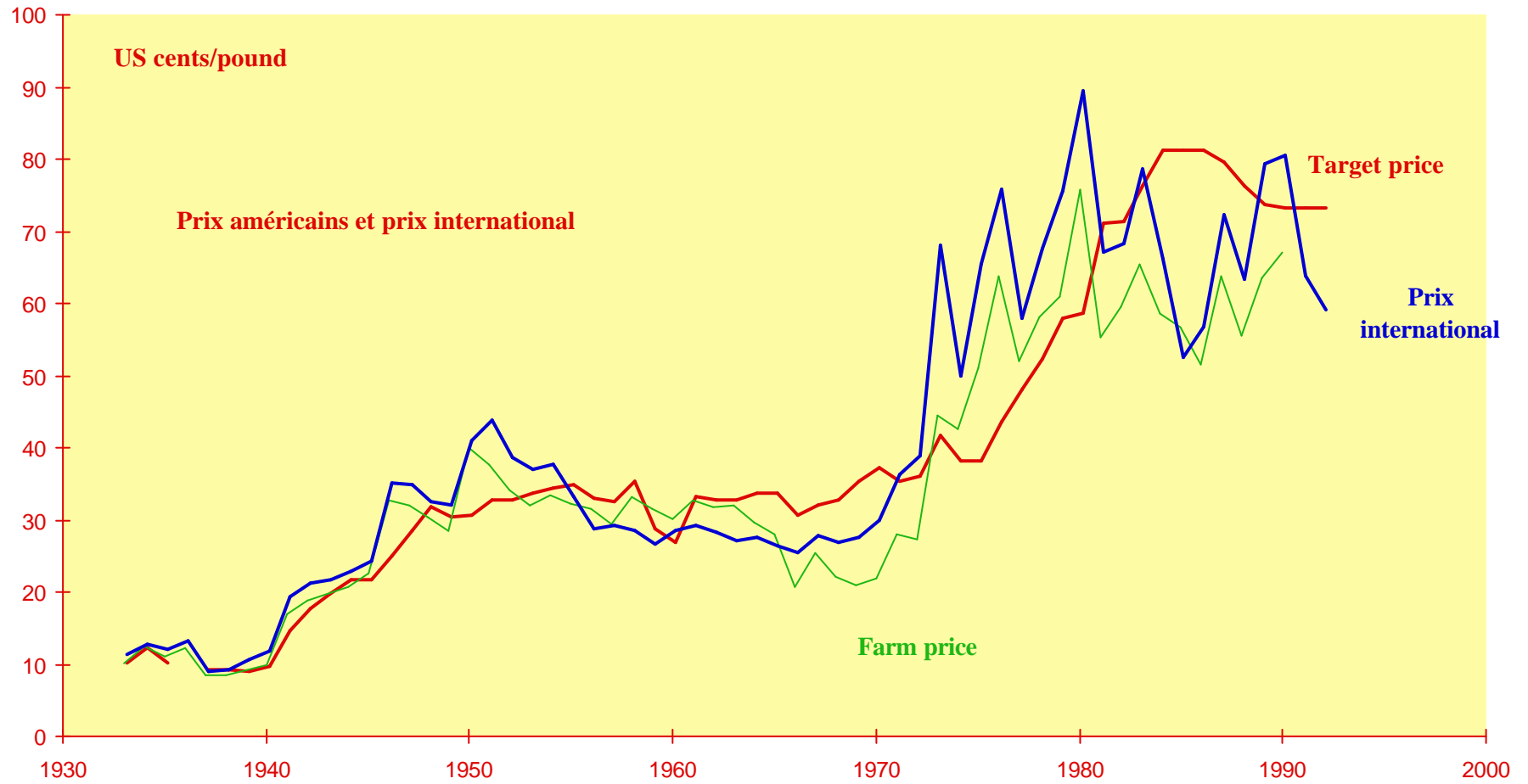
¹ Nous ne traitons pas du nouvel changement de politique intervenu au cours de la campagne 1996. Ce changement correspond au passage d'une garantie de prix à une garantie de revenu minimum par unité de surface, en laissant les fermiers arbitrer eux-mêmes entre diverses productions agricoles. Le recul manque pour apprécier l'impact de la nouvelle politique, mais l'auteur anticipe plutôt une baisse de la production américaine.

² ACSA : American Cotton Staple Association

³ C'est le terme consacré aux États-Unis pour parler du coton non-américain.

⁴ Même en Égypte où la trouvaille de Jumel date de 1820, le vrai développement de la production cotonnière viendra après, autour de la période de la Guerre de sécession.

Graphique II-77 : Prix américains et prix international



Toujours selon Maier (1995), au début du XIX^{ème} siècle, à la suite de l'abolition de l'esclavage, des hollandais, des danois et des anglais ont pensé qu'il fallait faire produire du coton sur les côtes d'où partaient les esclaves, en particulier dans l'actuel Ghana : il s'agissait des premières initiatives de développement de la culture cotonnière par des opérateurs privés mais qui restèrent sans suite.

Nous nous limitons au rappel de l'histoire de trois expériences européennes en Afrique pour préciser les interventions des États concernés. Nous avons pris les cas des Portugais intervenant au Mozambique, des Belges dans l'actuel Zaïre et très brièvement celui des français, correspondant à des évolutions différenciées dans le temps comme nous l'avons déjà montré dans le Graphique I-4. Nous aurons l'occasion de citer dans la Partie II les exemples d'interventions de l'Angleterre et de l'Allemagne. Ces expériences ont été pendant longtemps lourdes de malheur pour les peuples qui eurent à les subir, Isaacman (1996) a rappelé les extrémités auxquelles les Portugais, obnubilés par leur désir de fournir l'industrie textile de leur métropole, se sont livrés et qu'il ne s'agit pas d'absoudre. Les Portugais ne furent pas les seuls à se verser dans ces excès, toutes les puissances coloniales s'y sont livrées (Henry, 1925), même si le caractère prémédité de ces excès, comme tend à le dire Porter¹ (1995) est à notre avis une appréciation injuste :

"The only 'comparative advantage' the tropical colonies had was the ability of the colonizers to exploit labor and thereby to affect the price of production. If only cotton had yielded well in tropical Africa, the social history of cotton might have been less dark, less tragic."

Nous ne rappellerons pas les excès coloniaux car notre souci ici est de rapporter les modifications des interventions de l'État, nous demandons donc aux lecteurs de ne pas se méprendre sur l'analyse des expériences de développement du coton colonial en Afrique.

Nous commençons par le cas du Congo-Belge, car c'est cette expérience qui a le plus marqué les opérations cotonnières en Afrique Sub-saharienne même si ce ne fut pas l'action la plus précoce.

5.8.3.1. La Belgique et le coton

L'expérience belge de la promotion de la production cotonnière est la plus diversifiée que nous connaissions pour l'Afrique Sub-Saharienne, même si elle ne fut pas moins excessive sur le plan des traitements humains dégradants infligés aux autochtones (Isaacman, 1996). Elle a inspiré les autres puissances coloniales de l'Europe, le Portugal² très rapidement, l'Angleterre, et la France plus tardivement. Il nous semble aussi que cette expérience contient des leçons à tirer pour la situation d'aujourd'hui, puisque le débat sur les approches par monopole local ou par le marché libre avait déjà émergé, que le marché libre a été expérimenté, manifestement sans succès suffisant cependant car on a observé un retour aux "zones coton" avec monopole local.

L'expérience belge nous paraît être l'expression d'un "deal" sur une répartition des rôles entre l'État et les opérateurs privés, aboutissant à une invention institutionnelle qui sera la formule de "zone coton".

5.8.3.1.1. Le tâtonnement vers une formule nouvelle

Les premières idées pour tenter la culture du coton sont à mettre au crédit de l'État Belge qui entreprit l'expérimentation autour de 1897. Tous les rapports sur les expériences engagées au cours

¹ Cet auteur considère que les conditions climatiques n'étaient pas les meilleures pour le coton dans les tropiques (sur le plan de la photosynthèse par exemple), et l'intérêt porté à ces tropiques par les puissances coloniales lui semble provenir de la possibilité de disposer de la main-d'œuvre comme on voulait.

² C'est la Société Générale de Belgique qui apporta le soutien financier nécessaire pour l'établissement de plusieurs compagnies cotonnières, principalement en Angola (A. Pitcher, 1991).

des quinze premières années concluait à l'impossibilité de la production. N'eut-été la persévérance d'un homme, Emile Leplae, Directeur Général de l'Agriculture, l'expérience aurait pu tourner court. Il fit engager un spécialiste américain pour poursuivre les expérimentations, les résultats obtenus permirent de statuer sur le mode de production à encourager, c'est ainsi qu'on abandonna l'idée d'une production par des concessions conduites par des européens et qu'on se décida à s'appuyer sur les producteurs autochtones.

La décision sur la faisabilité technique de la culture cotonnière a été prise en 1916 (L. Banneux, 1938), la culture obligatoire a été imposée par décret du 07 Août 1918 dont on prit acte très rapidement de l'inefficacité. Conscient qu'il fallait sauvegarder les intérêts des producteurs pour stimuler ces derniers, en particulier les protéger contre les opérateurs peu scrupuleux, l'Etat belge promulgua le décret du 20 mai 1920 pour interdire l'achat du coton-graine en dehors des marchés organisés et surveillés par l'administration. Ce décret renfermait cependant des imperfections en dépit de bons principes. Il a en effet pour conséquence d'obliger tous les acheteurs patentés à courir tous les marchés sans la garantie d'acheter effectivement pour le fonctionnement de leur usine. C'est cette constatation qui sera à l'origine du décret du 01 Août 1921 créant la formule des "zones coton" qui tient compte des intérêts oubliés des autres opérateurs :

"Si ces textes (décret de 1920 en particulier) sauvegardaient les intérêts des indigènes, il n'en était pas de même pour les sociétés cotonnières. Celles-ci, après avoir immobilisé des capitaux considérables dans l'installation d'usines coûteuses, allaient se trouver sans aucune garantie de pouvoir les faire fonctionner ou, tout au moins, n'avaient pas l'assurance de traiter une récolte minimum, dont la réalisation en Europe devait leur permettre de couvrir les frais d'exploitation et de rémunérer le capital investi. Cette assurance leur a été donnée par le décret du 01 Août 1921, connu sous l'appellation de 'décret cotonnier'." (Banneux, 1938)

Entre-temps, en 1920, une fois assuré de la faisabilité technique de la production cotonnière, le Ministre des Colonies convoqua les principaux financiers belges et parvint à les convaincre de se lancer dans la production cotonnière, il en résulta la création de la Compagnie Cotonnière Congolaise, la COTONCO. D'autres compagnies furent créées à la suite de la COTONCO, tant et si bien que toutes les zones propices, et mêmes non propices, étaient demandées pour l'établissement d'usines d'égrenage. Conscientes du tort de la concurrence qu'elles se feraient, certaines compagnies s'entendirent dès 1921 avec la COTONCO pour contenir la concurrence (Janssens, 1932). Cette attitude d'entente dénote une recherche d'évitement de la concurrence qui influencera les lois cotonnières adoptées à partir de 1921.

C'est le décret du 1er Août 1921 qui a donné le départ du développement de la production cotonnière dans l'ex-Congo belge, comme on peut le voir dans le Graphique I-4. Ce décret instaurait deux systèmes d'achat du coton, le système dit du marché libre¹ et celui des "zones coton"². Il est intéressant de noter qu'il y a eu coexistence des deux systèmes avant l'option quasi définitive pour le

¹ Le système de marché libre correspond à l'organisation de marchés par l'administration en des lieux déterminés où convergent les producteurs et les acheteurs. Les acheteurs sont soumis à autorisation de l'administration et seuls peuvent acheter les opérateurs disposant de capacités d'égrenage effectives suivant des normes précises. Cette disposition permettait d'éviter que des intermédiaires, ou des "rabatteurs", ne s'incrustent dans la filière. Les producteurs vendent aux plus offrants des acheteurs, qui doivent respecter un prix minimum fixé par l'administration. On avait alors la situation des acheteurs qui devaient faire tous les marchés, dont beaucoup étaient forcément éloignés de leur usine d'égrenage : le coût de transaction pour ces acheteurs ne pouvait qu'être élevé. A. Brixhe (1952) indique que ce système a attiré surtout des opérateurs occasionnels à la recherche de "coup" au détriment de la filière.

² Le système de "zones coton" permet à quiconque qui a investi dans la construction d'une usine d'égrenage, suivant des normes techniques précises, d'obtenir l'exclusivité d'achat dans une zone déterminée par l'emplacement de l'usine et dont l'étendue est fonction de la capacité d'égrenage de l'usine. Le prix minimum devait être également respecté, mais appliqué dans un contexte sans concurrence, ce prix minimum était en définitive un prix fixe. Il s'agissait alors d'un système, du moins pour ce qui concerne les conditions de commercialisation et d'égrenage, identique à celui qui est encore en vigueur en Afrique francophone, sauf qu'il pouvait y avoir une multitude de zones dans un même pays.

système des "zones coton" : Banneux (1938) ne cache pas que le système d'achat libre était prévu plus pour éviter les critiques de "monopole" adressées au système de "zone coton", car "nul ne croit à son succès".

5.8.3.1.2. Résultats douteux d'une évolution vers la libéralisation :

Les Belges se sont aussi distingués pour avoir cédé à la pression des opinions pour expérimenter le marché libre. Cette expérimentation a été mise en œuvre par l'ordonnance N° 144bis du 31 Octobre 1935, rectifiée en 1938.

Les résultats ne furent pas très probants selon Banneux (1938), on assista en particulier à une concurrence exacerbée entre les acheteurs dans les zones faciles d'accès, par contre nul ne s'est précipité pour aller acheter le coton dans les zones enclavées. Nous nous permettons un extrait de description assez long car il y a peu d'exemples historiques de la libéralisation des achats alors qu'on en parle beaucoup dans la réforme actuelle des filières cotonnières (la forme de libéralisation expérimentée alors ressemble beaucoup à celle qui est évoquée aujourd'hui):

"En 1938, lors de l'introduction de la culture cotonnière dans les régions du Lac Léopold II, du Kasai et du Luabala, le Gouvernement de la Colonie décida de ne plus octroyer de monopole d'achat. Le régime de la *libre concurrence à l'achat* (ordonnance du 19 avril 1938), tout en réservant le monopole de l'égrenage dans ce nouveau secteur, permettant à quiconque d'y acheter le coton à un prix égal ou supérieur au minimum officiel. L'usinier, de son côté, était tenu d'égrener tout le coton qu'on lui présentait et ce, au tarif forfaitaire fixé par le Gouvernement. Dans l'esprit du législateur, ces dispositions devaient susciter une concurrence de prix entre les acheteurs, tout en assurant le traitement industriel de la récolte dans des conditions normales et en prévenant l'installation d'usines inutiles. Ce régime n'a donné cependant pas les résultats escomptés en ce qui concerne le premier point. En effet, loin de favoriser les intérêts des planteurs, il provoqua l'apparition de spéculateurs plus intéressés aux fluctuations du marché mondial qu'à encourager le producteur indigène. Déçus dans leurs prévisions, ces "cotonniers" occasionnels se désistèrent après deux campagnes, non sans avoir suscité maintes difficultés. Par la force des choses, on en revint ainsi à l'acheteur unique, quoique aucun monopole d'achat ne puisse cependant être concédé dans les zones libres." (A. Brixhe, 1952)

Il s'agit d'un témoignage sur une expérience de libéralisation de la commercialisation dans un contexte ayant connu le système d'exclusivité. Il tend à indiquer plutôt des résultats négatifs. Il convient certes de rester prudent sur ces appréciations tant qu'on n'a pas réuni un ensemble suffisant de points de vues d'horizons différents. Il faut sans doute compléter la recherche sur cette période de 1938, ou confronter d'autres résultats, mais la libéralisation ne semble pas conduire aussi automatiquement aux résultats que la théorie néo-classique laisserait entendre.

Justement, les résultats obtenus dans un scénario inverse en Ouganda à la même époque apportent des éléments tendant à corroborer les points de vue mentionnés. Dans ce dernier pays, on appliqua au départ le système de marché libre¹, pour opter, devant les difficultés, pour le système belge des

¹ Le développement de la production cotonnière a débuté en Ouganda en 1903. En 1933, le coton représentait 85% de la valeur des exportations du pays, et pourtant la production n'évoluait pas suffisamment au point que le Gouvernement du Protectorat dut nommer une commission d'étude. La Commission d'étude conclura à la situation néfaste d'une compétition excessive. Les prix élevés des années 1922 à 1925 ont incité les installations d'usine d'égrenage, qui passèrent de 20 en 1914, à 42 en 1923, 155 en 1925, 176 en 1926, et le maximum de 192 en 1928. Il en résulta une diminution de la quantité traitée par chaque usine, donc une augmentation du coût d'égrenage. Pour s'assurer une quantité suffisante pour le fonctionnement de leurs usines, les égreneurs se livrèrent d'abord une concurrence féroce à travers une surenchère sur le prix d'achat du coton. Mais tout cela a un coût, à parcourir les longues distances, à installer des magasins pour entreposer le coton en attendant l'évacuation pour l'égrenage...La concurrence sur le prix d'achat disparut dès que les cours internationaux chutèrent, les égreneurs se gardèrent de paraître sur les marchés,

"zones coton", et on en fera de même en Tanganyika.

Les Belges étaient aussi ceux qui ont le plus précocement pensé au transfert de la responsabilité aux producteurs autochtones, problématique très actuelle dans l'orientation des filières cotonnières de l'Afrique francophone. L'extrait du commentaire suivant indique l'état d'esprit du décret du 18 Juin 1947 qui sera effectivement appliqué en 1951, avec des résultats assez prometteurs¹ :

"Inspirée toutefois du souci de promouvoir l'émancipation des indigènes, l'Administration mit à l'étude, à la fin de la guerre, une législation nouvelle qui réserverait aux planteurs une participation plus active aux affaires cotonnières. Le décret cotonnier du 18 juin 1947 résulte de ces travaux auxquels participa le *Comité cotonnier*, à l'invitation du Gouvernement. Ce décret énonce formellement le principe que le coton demeure la propriété du producteur jusqu'à la vente sur le marché international. De ce fait, le rôle des sociétés cotonnières se réduit à celui d'un usinier prêtant ses services aux planteurs. Les intérêts de ces derniers sont confiés à l'Administration en attendant que les Coopératives indigènes soient capables de disposer elles-mêmes de leur production." (A. Brixhe, 1952)

Notre intention ici n'est pas de cautionner les interventions des Belges, qui ont été auteurs d'excès dans leur préoccupation cotonnière, comme beaucoup d'autres européens impliqués. Notre souci a été, et cela sans minimiser les autres types d'actions, de souligner le rôle de l'État dans la construction institutionnelle qui a été plus ou moins favorable à la production.

Le choix d'une construction institutionnelle n'est pas neutre. Tirée par la vision des opérateurs de l'économie réelle, la construction institutionnelle a donné lieu à la mise en place de "zones coton" qui inspirera les Anglais, les Portugais (Isaacman et Roberts, 1995) et les Français, mais qui a dû aussi tirer leçon d'une courte expérience allemande. Le choix n'est pas non plus définitif, sous la pression des tenants du marché libre, peut-être d'une certaine idéologie, on laissa opérer le marché libre, mais peu de temps a manifestement suffi pour prendre acte de son inefficacité. Il est regrettable que ces faits soient totalement ignorés, voire occultés, dans l'orientation des filières cotonnières en Afrique par les agences internationales de financement.

5.8.3.2. Le Portugal et le coton

Le Portugal est le pays européen qui a le premier engagé les expériences de production cotonnière en Afrique, dès 1820 (A. Pitcher, 1991). En 1852, à un moment où l'Angleterre engageait ses actions dans les Indes, le Portugal procéda aussi, mais sans réelle conviction, à la distribution dans ses colonies africaines des semences importées des États-Unis. C'est aussi le pays qui a le plus tenté

obligeant le gouvernement à acheter en dernier ressort comme cela était prévu. Une autre conséquence est l'apparition d'intermédiaires qui achetaient et revendaient aux égreneurs en empochant leur part, les paysans ne recevant plus un prix suffisamment rémunérateur, ce qui découragea la production. Dès 1928, des usines ont commencé à être mises au chômage technique, les faillites et les liquidations suivirent, puis le rachat à vil prix des usines par les agents qui avaient servi d'intermédiaires (d'origine asiatique). Pour éviter de disparaître les uns après les autres, les égreneurs se réunirent en formant des associations pour jouer un rôle de pression pour faire diminuer le nombre de marchés (dans le but de diminuer les distances à parcourir par les camions, mais en augmentant les distances supportées à pied par les paysans producteurs). Les égreneurs réunis en association s'entendirent aussi sur le prix à payer aux paysans. Enfin, la conséquence technique qui aura servi de justificatif officiel pour une révision du système du marché libre est la détérioration de la qualité du coton égrené sans souci de la provenance, ou que l'on ne pouvait de toute façon pas gérer même si on avait ce souci. Toutes ces difficultés conduiront en 1933 à la suppression du système du marché libre en Ouganda.

11

A. Brixhe (1958) fournit les premiers résultats de l'application du décret cotonnier du 18 juin 1947. La rémunération des producteurs est déterminée par la valeur de la vente, pour éviter l'attente de longs mois sans paiement du fait du délai de la commercialisation de la fibre, les opérateurs ont mis en place un système d'avance à la commercialisation du coton-graine. Le fonds de spécialisation prévu dans le décret aurait été approvisionné correctement et les réserves constituées, grâce aux prix élevés obtenus dans l'après-guerre, ont permis de financer des infrastructures routières, des opérations de modernisation de l'agriculture avec subvention (introduction d'engrais, de produits pesticides...) et la construction d'écoles rurales, de centres sociaux.

de tout réglementer et de manière précoce, sans réel succès jusqu'au début des années 1930 :

"A plethora of legislative directives from early 1800s to the early 1900s did not foster any sustained production in either Mozambique or Angola." (A. Pitcher, 1991)

C'est en 1852 que date la première législation relative au coton au Portugal. Celle-ci sera améliorée dans les décrets royaux de 1861 qui octroyait en particulier toute facilité pour l'obtention de concessions de terrains pour la culture du coton (près de 600000 ha furent octroyés en Angola et 50000 ha au Mozambique entre 1862 et 1865), l'entrée et la sortie libre de taxe du coton et du matériel nécessaire à sa production (A. Pitcher, 1991 ; Janssens, 1932).

Selon la communication du représentant portugais au Deuxième Congrès International des Filateurs et des manufacturiers, les actions engagées furent payées en retour par la progression des exportations. En Angola, on fit venir un Brésilien pour se charger de la direction des plantations. Les exportations de cette colonie furent de 10000 tonnes en 1858, 200000 tonnes en 1867, 800000 tonnes en 1877 (nous ne savons pas s'il s'agit de fibre ou de coton-graine). Puis les exportations chutèrent à 200000 tonnes en 1890, et presque nulles entre 1892 et 1902 pour des raisons que nous ignorons (Janssens, 1932).

Diverses lois ou décrets témoignent à la fois de l'implication de l'État Portugais et du tic réglementaire que nous retrouvons encore aujourd'hui au Mozambique (Fok, 1995) . Le Portugal a instauré dès 1899 le travail forcé au Mozambique, le "Chibalo" (Azam et Faucher, 1988). Il a voté une loi dès 1905 pour, entre autres, exempter des droits d'exportation le coton produit dans ses colonies et pour octroyer des tarifs préférentiels dans les transports ferroviaires et maritimes du coton. Les lois étaient de plus en plus complètes avec le temps. La loi du 30 Juillet 1926 définissait les conditions à respecter par les usines d'égrenage, elle fixait la délimitation des zones d'exclusivité de commercialisation, elle autorisait l'exemption de droits d'importation pour les produits et matériels destinés à la production, à la transformation et au transport. Cette loi permettait aussi aux sociétés cotonnières de bénéficier de tarifs préférentiels dans les transports maritimes pour l'exportation vers la métropole. Une prime à l'exportation était instaurée mais elle était conditionnée à l'engagement de fournir les diverses statistiques sur la production et la transformation du coton. Ce sont les conditions définies dans cette loi qui seront responsables d'une forte croissance de la production (M. Fok, 1995). La loi du 22 Avril 1932 vint renforcer le dispositif de promotion en établissant en particulier un "fonds de développement cotonnier" dans les colonies.

L'implication de l'État dans la promotion du coton est certainement l'une des plus explicites, sinon la plus explicite, dans le cas du Portugal dans ses anciennes colonies de l'Afrique australe.

5.8.3.3. La France et le coton

Il serait long de retracer l'histoire de l'engagement de la France pour promouvoir la production cotonnière dans ses territoires coloniaux de l'Afrique Sub-Saharienne. Nous serons alors très brefs, sachant que nous l'avons décrit pour le cas du Mali (M. Fok, 1993), et que A. Schwartz (1993) a fait de même pour l'actuel Burkina Faso.

Nous avons mentionné la position de Poulain (1863) poussant à lancer la production cotonnière en Afrique occidentale, mais l'intérêt porté par des français au territoire africain pour cette production est plus ancien, il daterait d'un rapport fait par Poiret en 1818, continuateur de l'œuvre botanique de Lamarck (A. Chevalier, 1925).

Cela explique sans doute que la France engagea une première initiative dès 1820 au Sénégal, mais sans lendemain. Une autre action fut lancée pendant la Guerre de Sécession, tous azimut en Afrique, dans les Antilles, dans les Mascareignes mais qui laissera peu de trace. La troisième initiative provient du monde industriel avec la création de l'Association Cotonnière Coloniale, ACC, en 1903. Cette Association bénéficiait d'une aide limitée de l'État jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale, date à partir de laquelle l'État français décida d'un prélèvement de taxe sur le coton importé pour assurer le fonctionnement de l'ACC.

L'originalité de la France dans ces interventions européennes pour la promotion du coton en Afrique

Sub-Saharienne est d'avoir décidé de nouvelles actions après la Deuxième Guerre mondiale, suivant une stratégie enfin clarifiée, alors que toutes les autres puissances coloniales ont plutôt commencé à désinvestir. Ces actions se révéleront payantes et ont préparé la position actuelle de la production de l'Afrique francophone, que nous avons déjà évoquée brièvement mais qui est bien connue à travers de très nombreux travaux récents.

5.8.3.4. En guise de conclusion

La production dans les trois zones africaines mentionnées a été le fruit de l'engagement des États des puissances coloniales de l'Europe, soucieux de l'approvisionnement de leurs industries textiles. Favorisées par la situation de prix international très dépendant des États-Unis, les actions se révéleront payantes lorsque le cadre institutionnel bâti sauvegarde les intérêts des parties impliquées, en particulier les producteurs mais aussi les égreneurs.

La Belgique a su inventer une formule qui inspirera d'autres nations européennes qui l'appliqueront plus ou moins vite, en les amendant plus ou moins. La France a été la plus en retard pour appliquer les principes identifiés très tôt par les Belges, mais néanmoins, ce retard n'a pas hypothéqué les chances d'une progression forte et régulière de la production comme on l'observe depuis les années 1950 en Afrique francophone.

Deux éléments nous semblent mériter d'être soulignés. D'une part, nous voyons l'importance d'une implication de l'État dans la construction institutionnelle comme facteur positif de production cotonnière. D'autre part, cette construction institutionnelle que l'on tend aujourd'hui à catégoriser de "CFDT system" (Lele et al, 1980) est un héritier du système de "zones coton" qui était plutôt une construction européenne mêlant les expériences des Allemands, des Anglais, des Belges, des Portugais et des Français. Il est incorrect voire injuste de ne retenir que le nom du dernier organisme à l'avoir appliqué à grande échelle, alors que ce fut une innovation européenne.

5.9. Conclusion partielle

Une invention technique a fait sauter le facteur limitant qui existait alors pour l'égrenage. L'adoption de cette invention a été rapide car il y avait une forte demande anglaise depuis la révolution de l'industrie textile. L'exigence en main-d'œuvre pour la production de coton aux États-Unis aurait pu devenir un nouveau facteur limitant si la disparition progressive de l'esclavage, envisagée avant même l'Indépendance du pays, était réalisée. Elle ne le sera pas du fait de la prise de position des États du Sud, de sorte que le développement du coton américain a été le résultat du positionnement institutionnel de l'État face à un facteur limitant de production. Ce positionnement fera certes augmenter la production mais il conduira aussi à la guerre civile.

La demande européenne pour le coton fibre a été rapidement renforcée par l'accroissement de la demande américaine provenant du développement de l'industrie textile cotonnière de la Nouvelle Angleterre, grâce à près de cinquante ans de protectionnisme taillé sur mesure pour cette industrie, ce qui autorise à affirmer que l'État a été à l'origine de l'industrie textile américaine. Cette forte demande a été le signal qui a incité les États-Unis à produire toujours plus, marquant d'autant la suprématie de ce pays sur le marché international du coton où ce pays jouissait d'une situation de quasi monopole.

Le caractère d'enrichissement potentiel par le coton a été facteur d'extension de la production cotonnière aux États-Unis dans toutes les zones où la culture était possible, pour former le Cotton Belt. Il a été aussi facteur de spécialisation, excessive, des exploitations agricoles dans cette production. Le risque inhérent à ce type de spécialisation s'est exprimé effectivement lors de l'épisode de l'infestation par le charançon de la capsule qui a provoqué des fortes chutes de production en 1914/15 et même les années suivantes. La cessation de la production du fameux coton "Sea Island" date de cette période. Les faillites des fermes se succédèrent, la grande migration des Noirs vers le Nord dans les années 1916-18 en était également liée. Dans le domaine de la production cotonnière, cet épisode a été source également de déplacement de la culture cotonnière au détriment des États d'origine de la culture, tout comme au niveau international, mais pour d'autres

raisons, l'on a assisté au phénomène de déplacement de la production cotonnière au détriment des États-Unis.

En effet, la dépendance vis à vis du coton américain d'une part, et d'autre part la crainte devant le développement de l'industrie textile de la Nouvelle Angleterre, ont fait percevoir aux nations européennes la nécessité de promouvoir la production cotonnière en d'autres pays, c'est la genèse des diverses opérations cotonnières dans les territoires coloniaux de l'époque. Il est donc possible d'attribuer aussi la causalité de ces opérations aux États-Unis. Ironiquement, si ce sont les États-Unis qui ont été indirectement responsables de ces opérations préparant la concurrence au coton de ce pays, c'est aussi l'Etat de ce même pays qui favorisa le déroulement de ces opérations par sa politique de coton cher depuis ses actions de soutien au coton dans les 1930, en plus des politiques volontaristes des Etats des pays candidats à la concurrence. En nous référant aux cas de la promotion de la production cotonnière en Afrique par les puissances colonisatrices européennes du début du XXème siècle jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, et même jusqu'à la fin des années 1980 pour la partie francophone de l'Afrique, on peut affirmer sans nuance le rôle primordial de l'État.

Le soutien américain au coton, soutien par ailleurs général pour les divers produits agricoles, a été le résultat d'une évolution de la structure de l'économie américaine, devenue développée, en grande partie par la production et la transformation de coton. Ce développement a eu pour conséquence les difficultés de l'industrie textile dans la Nouvelle Angleterre. Aussi a-t-on assisté, au niveau d'un pays, au phénomène de déplacement géographique de l'industrie textile (de la Nouvelle Angleterre vers le Sud) prenant place habituellement entre des pays à niveaux économiques différents. Le mécanisme économique semble cependant être le même, le déplacement s'est opéré en faveur d'une région peu développée et exsangue après la Guerre de sécession, et où le développement de l'industrie textile a pris les allures d'une croisade justifiant tous les soutiens de la part des États concernés.

Les États-Unis constituent un pays où se sont opérés les déplacements géographiques des productions cotonnière et textile, dont les analyses économiques existantes méritent plus d'attention dans l'approche du même phénomène de déplacement à l'échelle internationale. A propos de l'histoire du coton dans le monde, Crawford (1948) parlait d'une succession de paradoxes liant les destins cotonniers ou textiles de divers pays, notre analyse du cas des États-Unis à partir de la maîtrise technique de l'égrenage en apporte une illustration, parmi d'autres que nous allons évoquer dans le déroulement de l'histoire du coton/Textile dans le monde.

6. Les transformations technologiques contemporaines du coton/Textile

6.1. Les grands traits de transformation

6.1.1. La diffusion des technologies de l'industrie textile de l'Occident

Tout comme nous venons de le voir avec la production cotonnière, où celle-ci s'est disséminée dans le monde dès que les États-Unis ont acquis leur suprématie, l'on a assisté de même à "l'essaimage de l'industrie textile au détriment des régions d'origine" (Allix et Gibert, 1956). A notre avis, la dynamique du coton/Textile dans le monde depuis près d'un siècle, et celle de l'industrie textile en particulier, ont été conditionnées par la diffusion, déjà ancienne, de la technologie occidentale.

Cet "essaimage" de l'industrie textile s'est opéré en plusieurs étapes, mais en s'accélégrant, il eut des répercussions directes sur la production cotonnière des pays concernés, du moins là où la production était possible. En dépit des lois interdisant la sortie d'ouvriers qualifiés et de machines textiles, les techniques anglaises ont été assez rapidement transférées au continent, et quasiment au même moment aux États-Unis. C'est dans ce dernier pays où furent inventées, à la fin du XIXème siècle, deux techniques adaptées à une production de masse et ne nécessitant pas de main-d'œuvre qualifiée, le "ring spinning" et le métier à tisser automatique de Northrop. Ces deux techniques ont

contribué à accélérer la vitesse de transfert vers de nouveaux pays textiles.

Avant même l'invention des machines américaines, le transfert vers l'Orient avait déjà débuté, en direction des Indes et du Japon, mais dès que les nouvelles machines furent disponibles, ces deux pays, et plus particulièrement le Japon, s'en sont équipés.

C'est à partir du Japon également qu'a débuté la succession d'installations de l'industrie textile moderne dans de nouveaux pays. Le Japon a très rapidement délocalisé une partie de son industrie en Corée, qui était sous sa domination totale, et en Chine. C'est de la Chine qu'est partie l'industrie textile de HongKong et de Taiwan au lendemain de l'arrivée des Communistes au pouvoir en 1949. Ce sont les industriels de Taiwan, mais surtout de HongKong, qui ont ensuite délocalisé très rapidement en Thaïlande, Malaisie, puis Indonésie, Philippines.

En définitive, le phénomène de développement de l'industrie textile en Asie du sud-est est, en grande partie¹, la continuation d'un processus débuté avec la modernisation du Japon, à la Restauration Meiji en 1868. Des éléments indiquent que ce processus était cependant le résultat d'une volonté politique de modernisation au Japon, phénomène qui s'était beaucoup appuyé sur l'industrie textile, de sorte que nous retrouvons de nouveau la relation État et coton/Textile.

Les autres nations occidentales ont engagé le processus de délocalisation un peu plus tardivement que l'Angleterre. Elles ont réagi seulement vers la fin du XIXème, et leurs capitaux sont allés en particulier en Amérique latine, le Mexique, l'Argentine et le Brésil (Allix et Gibert, 1956). Le Brésil, du fait d'ailleurs de sa population, est devenue une grande nation textile comme nous l'avons vu à travers l'évolution de ses capacités de filature, au point que sa production de coton, pourtant conséquente, quoique déclinante, est devenue insuffisante pour satisfaire en matière première l'industrie locale. Le Mexique, à un degré moindre certes, connaît la même situation que le Brésil, à ceci près que la production a fortement chuté ces dernières années, et les observateurs considèrent que ce pays, à la suite du fonctionnement de l'ALENA, va voir son industrie textile se développer de plus en plus avec les capitaux américains pour transformer le coton américain.

Une autre étape de transfert de la technologie de l'industrie textile cotonnière dans le monde doit être évoquée, il s'agit du transfert en Afrique Sub-Saharienne dont le temps fort eut lieu dans les années 1960. A l'exception cependant du Nigeria, porté par un marché intérieur très important, ce transfert ne s'est pas soldé à ce jour par des résultats convaincants : de nombreuses entreprises ont cessé leurs activités, ou fonctionnent très en deçà des capacités installées (Kloboukof et al, 1995). Parmi les raisons avancées, l'absence de politique au niveau des gouvernements est mise en exergue, dont une expression forte peut même être l'application d'une protection négative, alors que nous avons souligné partout ailleurs, et en particulier aux États-Unis, l'impact de la protection positive. L'étude de Kloboukof n'a pas concerné certains pays de l'Afrique australe, mais nous pouvons dire que les mêmes conclusions de déliquescence de l'industrie textile s'appliquent pour le Mozambique : nous avons rappelé les conclusions d'une étude de la Banque mondiale soulignant la protection négative dont pâtit l'industrie textile de ce pays (M. Fok, 1995).

Le Japon, la Corée et la Chine ayant joué un rôle important dans la position acquise par l'Asie du sud-est dans le domaine du textile, nous nous concentrons plus particulièrement sur les genèses du coton/Textile de ces pays.

6.1.2. Le coton/textile et les progrès de la chimie

Deux types de progrès de la chimie ont eu, à des moments différents, des impacts importants sur la dynamique du coton/Textile dans le monde. Comme le domaine de la chimie sort de notre compétence, nous nous gardons d'un long développement, pour nous appesantir sur l'impact sur la

¹ car les Japonais ne furent cependant pas les seuls à avoir introduit l'industrie textile moderne en Chine, les Anglais eurent également leur part

production et l'utilisation du coton.

6.1.2.1. Les teintures chimiques

Les premiers progrès ont concerné la fabrication de teintures chimiques, à partir de la chimie du coke. Mise au point à la fin du XIX^{ème} siècle par les Anglais¹, ce furent les Allemands qui surent les appliquer à grande échelle. Ils en ont acquis une maîtrise telle qu'ils jouirent d'une situation de quasi-monopole jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale.

C'est après ce conflit mondial que les autres occidentaux, en particulier les américains, purent profiter de l'expérience des Allemands, en les attirant par des conditions avantageuses aux États-Unis. Ces progrès ont aussi signifié la fin définitive des producteurs de teintures végétales, murex (pourpre), la cochenille mexicaine, le safran, la garance (rouge) . Le pastel du lauragais avait déjà été remplacé par l'indigo (Allix et Gibert, 1956), mais la production de ce dernier se trouvait elle-même anéantie avec l'avènement des teintures chimiques.

6.1.2.2. Les fibres synthétiques

La deuxième catégorie de progrès a concerné la fabrication de fibres artificielles, qui regroupent les fibres cellulosiques et les fibres synthétiques à partir du pétrole. L'invention des fibres cellulosiques² est due au Comte Saint Hilaire de Chardonnet qui mit au point en 1870 une méthode de reconstitution de fibres à partir de déchets de coton. Nous avons vu que ce sont des Anglais³ qui surent améliorer la méthode en employant de la pulpe de bois, autorisant alors la fabrication à grande échelle.

La première fibre synthétique⁴ date de 1934 (le PeCe), mais c'est l'invention du nylon en 1939 par la société Du Pont de Nemours aux États-Unis qui sera le point de départ du succès textile des fibres synthétiques. Il s'en suivra d'autres. Aujourd'hui, on peut dire que d'un côté la production de ces fibres s'est complexifiée, mais de l'autre elle a acquis une grande souplesse dans la définition des paramètres pour obtenir alors des fibres aux qualités différentes en partant d'un procès identique.

La fabrication de fibres synthétiques exige cependant soit une maîtrise technique que seuls les pays ayant atteint un certain niveau de développement peuvent avoir, soit la disposition de la matière première, le pétrole (cas du Mexique). Cette production a été d'abord l'apanage des États-Unis et des pays développés de l'Europe, depuis les pays les plus développés de l'Asie, notamment le Japon, Taiwan, et même Corée (du sud) se sont joint au groupe. Depuis peu, l'entrée en production d'importants investissements pour la production de fibres synthétiques en Chine fait craindre une période difficile pour le coton.

Dans le Graphique II-12 représentant une typologie des pays en fonction des caractéristiques d'utilisation des fibres, la corrélation inverse observée fréquemment entre niveau de développement

¹ C'est Perkins qui mit au point la technique de distillation du goudron de houille pour la fabrication d'une teinture mauve, mais les Anglais négligèrent l'application industrielle de cette invention.

² La matière première pour la fabrication de telles fibres est la cellulose qu'on fait réduire en pâte, dissoudre dans des solvants appropriés puis qu'on fait passer à travers des filières. En chimie, il s'agit de polymères naturels régénérés. La rayonne est le fil continu qui s'obtient en partant de la cellulose fournie par la pâte de bois, par les linters ou déchets de coton, c'est une fibre de type soie, d'où le nom de soie artificielle. La fibrane est une fibre de type laine ou coton, résultant de l'utilisation des déchets de fabrication de la rayonne ou du découpage des fils de rayonne en fibres courte discontinues (Allix et Gibert, 1956).

³ Les "pères" de la fibre baptisée viscose ont été Cross, Bevan et Beadle en 1892 à partir d'une petite modification de l'invention du Comte Saint Hilaire de Chardonnet de 1889.

⁴ Les fibres synthétiques sont des polymères, qui peuvent être à base de polyamides comme le nylon, le rilsan... à base d'acétate polyvinylique comme le saran...Il en existe un très grand nombre, résultant de réactions diverses et complexes. Le nylon de Du Pont de Nemours résulte de la combinaison de produits de la distillation de la houille, benzine et ammoniac et l'oxygène. Le rilsan mis au point en France provient de l'huile de ricin.

économique et part du coton utilisé est conforme avec les contraintes de production des fibres synthétiques. On peut penser que finalement, l'émergence des fibres synthétiques a contribué à limiter quelque peu la perte de position des industries textiles des pays développés de l'Europe jusqu'aux années 1980, et même de l'Asie à partir de la fin de ces années.

6.1.2.3. La concurrence entre les fibres textiles

L'avènement des fibres synthétiques a bouleversé l'utilisation du coton en industrie textile, au point que de nombreux observateurs ont craint la fin du coton, tout comme en effet ce dernier avait quasiment éliminé le lin ou le chanvre, et fortement dominé la laine. Des analystes plus sereins avaient fait remarquer la complémentarité des fibres et ont anticipé seulement une croissance plus réduite pour le coton (Senn, 1940).

C'est cette position qui sera vérifiée, nous avons d'ailleurs vu que la consommation du coton en industrie textile a continué à croître, sauf que cette croissance est plus fluctuante en fonction du niveau de revenu et moins forte que celle des autres fibres, c'est-à-dire essentiellement les fibres synthétiques. L'évolution des parts relatives du coton et des fibres synthétiques en industrie textile (Graphique II-7) montre que les parts sont stabilisées depuis plus de vingt ans, après une perte vertigineuse de la part du coton dans les années 1950-60.

La perte de la position du coton est liée à la fois aux différences de qualité et à son prix relatif. Dans le domaine de la qualité, les caractéristiques de "easy-care", de repassage rapide avaient un impact particulier auprès des populations sorties de la Deuxième Guerre mondiale mais le prix relatif du coton était également en défaveur de ce dernier (Graphique II-87).

La perte de position du coton s'est depuis stabilisée et cela est à mettre au crédit d'une part d'un gain de productivité par progrès techniques dans la production cotonnière, et d'autre part de la construction d'une image favorable au coton.

6.1.3. Le coton/textile par les progrès techniques en production cotonnière

6.1.3.1 Les deux domaines de progrès

On peut considérer que deux éléments techniques ont particulièrement contribué à l'évolution de la production du coton et à sa distribution dans le monde : la récolte mécanique et l'amélioration des conditions de culture avec notamment l'irrigation et la protection contre les insectes.

6.1.3.1.1. La récolte mécanique

La récolteuse mécanique, "cotton picker" a été mise au point en 1933 par John Rust après 15 ans d'effort. Testée en 1944 à Missouri, elle sera fabriquée en série à partir de 1945. Il faut remarquer que, comme pour les inventeurs dans l'industrie textile, le père du "cotton picker" n'eut pas la reconnaissance de ses contemporains, au Tennessee on le fustigeait dès 1933 (Allix et Gibert, 1956) pour la réduction des emplois que son invention allait permettre.

La récolte mécanique a fondamentalement levé la contrainte de main-d'œuvre dans les pays où celle-ci est rare (Australie) ou devenue plus coûteuse (États-Unis), elle a donc rendu possible la culture cotonnière dans le premier pays, et elle a permis à cette culture de se poursuivre dans le deuxième. Ce facteur a participé à une brutale augmentation de la surface totale du coton à l'échelle mondiale (Graphique II-88), du moins jusqu'à 1951 date à partir de laquelle cette surface n'augmente plus, avec cependant des compensations d'évolutions entre les pays.

6.1.3.1.2. L'augmentation des rendements et dynamique de la production cotonnière

L'augmentation de la production telle qu'elle ressort du Graphique II-1, même après que la surface ait stagné, est le signe d'une augmentation du rendement (Graphique II-89). Bien que l'imprécision

sur les rendements soit plus grande du fait de la moindre fiabilité des données sur les superficies, et ce d'autant moins qu'on remonte dans le temps, le graphique établi permet d'indiquer que l'augmentation de rendement est surtout nette depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale¹, date à partir de laquelle la lutte chimique contre les insectes ravageurs du cotonnier a fait d'importants progrès, alors que la part de la production irriguée (à rendement plus élevé) a aussi augmenté. Ce phénomène de progression de rendement est général pour tous les pays cotonniers, il est intervenu à peu près partout au même moment, à une ampleur certes variable (Annexe 55).

Nous disposons d'une série plus longue pour le cas spécifique des États-Unis (Graphique II-90). On retrouve les progrès de rendement après la Deuxième Guerre mondiale, mais on voit que ces progrès ont été initiés dès la fin de l'épisode du Bollweevil au début des années 1920. On voit donc qu'il serait incorrect d'attribuer à la lutte contre les ravageurs du cotonnier, et notamment la lutte chimique, la totalité du progrès de rendement réalisé. Les progrès dans la maîtrise des techniques de culture sont relativement récents et ils ont également contribué à l'augmentation du rendement.

Il est légitime de s'interroger sur l'impact du gain de rendement sur la dynamique de la production dans les pays concernés et au niveau mondial, précisément sur son effet pour contrecarrer un phénomène de régression dans un pays cotonnier économiquement développé mais dont la production cotonnière est menacée par la concurrence des autres pays. Le cas des États-Unis indique que le gain de rendement n'a pas modifié la baisse relative de sa position cotonnière dans le monde, tout au plus peut-on avancer que les progrès techniques ont empêché une régression plus forte que la réalité.

Même cette dernière proposition est discutable, car les connaissances nouvelles en production cotonnière relèvent de bien public accessible aux autres pays cotonniers plus récemment entrés dans le marché, de sorte que l'accroissement de l'écart de rendement avec les nouveaux pays est assez illusoire. Au contraire, la progression relative de ces derniers pays peut même être plus grande, du fait de leur plus bas niveau de départ. Le Graphique II-91 présente la progression du rendement en Afrique francophone, la réduction de l'écart de rendement (du moins pour la période de 1950 à 1980²) avec la production en conditions non-irriguées des États-Unis tend à confirmer notre position.

Il semble bien que, du moins pour les pays menacés par la concurrence de nouveaux entrants sur le marché international, la démarche d'une progression en rendement relève plus d'une stratégie défensive, pour limiter la perte de position, que d'une position offensive. Cette remarque limite aussi la portée d'un modèle de croissance endogène pour expliquer la dynamique du coton/Textile à l'échelle nationale ou mondiale. Nous reconnaissons que notre analyse à propos de l'impact du rendement de la production cotonnière sur la dynamique de cette production à l'échelle nationale ou internationale mérite approfondissement, c'est l'état actuel de notre analyse avec la conclusion provisoire que nous en tirons qui nous amène à négliger l'influence de ce facteur dans la dynamique étudiée.

6.1.3.1.3. Les facteurs techniques de progrès de rendement

Nous nous sommes gardés jusqu'à ce stade d'aborder les aspects techniques de la culture cotonnière, car tel n'est pas l'objet de notre travail de recherche. Nous devons cependant apporter un point de vue général sur ces aspects car il peut paraître surprenant que nous n'ayons pas fait paraître distinctement l'impact des progrès génétiques.

¹ Avant cette guerre, la chute de rendement puis son redressement sont en étroite relation avec le phénomène de Bollweevil aux États-Unis.

² On trouve de nombreux travaux mettant en évidence la stagnation du rendement en Afrique francophone à partir du début des années 1980, date aussi de l'application des mesures de réduction voire de suppression des incitations à l'utilisation des intrants (mesures largement recommandées par les instances internationales de financement).

Ces progrès sont bien sûrs importants et ont certainement contribué à l'augmentation de la production mondiale, soit par l'extension des aires de production en adaptant les variétés aux conditions spécifiques, soit par augmentation de rendement dans une zone déterminée. Mais ils n'apportent qu'une amélioration du potentiel de production, qui, pour s'exprimer, nécessite que les cultures soient installées correctement et soient bien protégées. Nous voulons signifier par là la dépendance des facteurs de progrès techniques entre eux.

Les progrès génétiques sont antérieurs à la Deuxième Guerre mondiale, et pourtant c'est après cette Guerre que la progression des rendements a été la plus nette (Graphique II-89), ce constat amène à admettre que soit les progrès génétiques ont été plus importants après cette période, ce qui peut être considéré du fait d'une meilleure connaissance de la génétique, soit le potentiel génétique s'est beaucoup mieux exprimé par la suite à la faveur d'une meilleure maîtrise technique de la culture.

Nous pensons que les deux éléments ont compté mais c'est le deuxième élément qui a compté plus les 50 dernières années. En justification supplémentaire à notre option, il est utile de rappeler que les fréquentes expériences de simple introduction de variétés étrangères, dans le passé comme dans le présent, sans efforts suffisants d'adaptation des techniques de culture se sont le plus souvent soldées par des échecs et ont abouti aux désillusions.

Finalement, il peut paraître justifié d'englober la contribution génétique dans un ensemble plus englobant de maîtrise technique de la culture, cette maîtrise signifiant la capacité à forger le meilleur potentiel génétique pour lequel on sait fournir les meilleures conditions d'expression. En d'autres termes, le bon progrès génétique n'est pas celui qui donne le meilleur potentiel, mais celui qui fournit un potentiel dont l'expression est la meilleure dans des conditions adaptées qu'on a su définir.

Au cours des 50 dernières années, un progrès dans la maîtrise de la culture du cotonnier a été enregistrée dans tous les pays producteurs, plus ou moins précocement, de manière plus ou moins poussée, et l'Etat y a joué un rôle fondamental.

6.1.3.2. L'État et les progrès techniques

Globalement parlant, l'État a peu à voir dans la mise au point et l'adoption de la récolte mécanique. Il en va tout différemment pour ce qui concerne l'ensemble que nous avons appelé "maîtrise technique de la culture" qui provient des activités de recherche et de vulgarisation ou d'encadrement. Il n'y a pas de pays où l'État n'est pas intervenu et où il n'intervient pas encore dans le financement de la recherche. Même dans les pays où l'encadrement des producteurs est assuré par les opérateurs du secteur de l'agro-fourmiture, l'État est intervenu dans cette activité, sans parler des pays, la grande majorité, où cette activité relève d'organismes publics. Il nous paraît donc fondé de voir l'État associé aux progrès, à l'évolution technique, de la culture cotonnière dans le monde ces cinquante dernières années. Un élément important de la maîtrise technique de la culture du coton dans certains pays est l'irrigation et cet élément a toujours bénéficié des investissements publics. Nous l'avons signalé pour beaucoup de pays, notamment pour la Turquie et l'Australie. C'est justement ce dernier pays qui connaît une histoire du coton/Textile fondamentalement marquée par les progrès techniques dans la production du coton.

6.1.4. Le coton/textile par perfectionnement technique et par construction d'une

image Nous abordons ici le dernier jalon de l'histoire du coton/Textile. Ce jalon est caractérisé par un déterminant technologique, mais aussi par un déterminant d'ordre plus psychologique, lié à un choix de société. L'avenir n'est donc pas encore écrit, mais on sait seulement ce qui va l'orienter.

6.1.4.1. Déterminisme et l'indéterminisme

Les progrès de la chimie et dans le domaine d'une meilleure maîtrise de la culture ont marqué l'évolution de la production cotonnière des quarante dernières années, et ils pourraient continuer à influencer l'évolution future. A titre indicatif, l'adhésion unanime au concept de la lutte intégrée d'une part et les avancées au niveau de la biotechnologie dans des domaines d'application très divers sont porteurs de dynamique nouvelle.

A côté de ces éléments que nous n'éluciderons pas pour ne pas trop dévier sur des considérations relatives aux techniques de production, deux autres éléments méritent d'être soulignés pour leur impact sur l'état actuel du coton/Textile, l'un d'ordre technologique portant sur l'offre du Textile, l'autre d'ordre psychologique touchant à la demande du textile à base de coton. Ces deux éléments sont en œuvre depuis les années 1970, et dans leur ajustement, ils marquent la "géographie" de l'industrie textile, de la demande en coton fibre et des flux internationaux de ce dernier, sans qu'on puisse être certain de l'issue finale.

6.1.4.2. Les progrès technologiques et évolution vers une industrie capitaliste

L'industrie textile est une industrie complexe si l'on tient compte de toute sa globalité, et son apparence de complexité est accentuée par le niveau technologique croissant enregistré les 25 dernières années.

Notre compétence limitée dans le domaine de l'industrie du textile ne nous autorise pas à un long développement, nous nous inspirons du travail de M. de Sahb (1987) pour rapporter quelques éléments de ces progrès. C'est vers 1973 que de nombreuses nouvelles technologies furent proposées, encore expérimentales à l'époque, ces techniques sont devenues courantes et se rencontrent dans les cinq continents : open-end à rotor, filature à friction, filature à jet d'air, les métiers à tisser à jet d'eau, à projectile, la technologie de production des fils synthétiques continus avec filage à grande vitesse, les procédés de texturation à haute élasticité.

Pour faire saisir les gains de productivité apportés par les techniques nouvelles, nous nous contentons de deux indicateurs chiffrés. Les broches à anneaux ont été à l'origine d'un saut de productivité par rapport au "mule spinning", mais leur vitesse était de 11 000 tr/mn, avec les rotor de la filature en Open-End d'aujourd'hui, cette vitesse¹ passe à 90 000 tr/mn (de Sahb, 1987). Plus globalement, D. Jacomet (1992) indique :

"il faut aujourd'hui une heure pour produire 100 kg de fil, il en fallait dix fois plus il y a encore une décennie."

Par le recours à la technologie de plus en plus avancée, l'industrie textile est aussi devenue une industrie de plus en plus intensive en capital, M. de Sahb (1987) considère que "l'industrie cotonnière, l'industrie textile en général, ne sont plus des industries de main d'œuvre mais de capitaux". L'extrait de la conclusion d'une enquête sur les textiles et les vêtements au Canada le confirme :

"Dans beaucoup de secteurs des textiles primaires (filés et tissus), la mécanisation et l'automatisation des opérations sont telles que le désavantage dans le coût de la main-d'œuvre y est suffisamment réduit pour que la proximité du marché, la qualité et le design du produit ou un marketing efficace combler le reste. Tel est notamment le cas des tissus industriels, des tapis et moquettes et des articles chaussants pour dames" (cité par M. de Sahb, 1987)

Nous avons synthétisé à partir de diverses sources l'évolution des coûts de production pour notamment faire ressortir la baisse tendancielle de la part du poste main-d'œuvre dans la fabrication de filé de coton. Le Tableau 2-2 confirme ainsi la conclusion citée précédemment.

¹ Il faut être conscient tout de même des limites de cette comparaison de vitesse, sachant que la technique de filature est fondamentalement révisée, la filature en Open-End par exemple n'utilise pas de broches à filer.

Tableau 2-2 Évolution de la répartition des coûts de fabrication de filé de coton (en % du coût total)

	période de mi-1830		1892*	1985		1990					
	Etats-Unis	Angleterre	Etats-Unis	Brésil	RFA	Brésil	Allemagne	Inde	Japon	Corée	USA
Matière première	61,8	66,5	76,2	57,8	63	52	59,6	49,8	51,1	64,2	51,3
Salaires	23,6	19,1	15,9	5	12,6	3,8	10,2	2,8	14,2	3,3	14,3
Amortissement	11,4	9,2		29	13,9	14,5	9,3	13,5	12,4	11,7	16,1
frais généraux	3,2	5,2	7,85	10,1	15,2	29,7	21	33,7	22,4	20,8	18,3
dont											
Energie				1,9	4,7	3,8	6,4	5,3	6,3	4,2	3,3
autres frais généraux				8,2	10,5	25,9	14,6	28,4	16,1	16,6	15

* Hors amortissement

Sources : Établi à partir de références diverses

Une autre étude du BIT va dans le même sens "Quelle que soit la véritable cause, il semble bien que pour cette industrie (textile) l'écart technologique se creuse entre le Nord et le Sud, et que la différence de l'avantage comparatif diminue" (cité par M. de Sahb, 1987)

Industrie devenue de plus en plus capitaliste, elle est aussi devenue plus complexe. On peut saisir cette complexité en considérant que la dynamique textile est traversée par trois "courants" qui donnent alors une grande souplesse d'adaptation. De Sahb (1987) distingue un courant vertical des fonctions, un courant horizontal des technologies différentes pour chaque fonction et enfin un courant de la diversité des matières premières de fibres et fils. L'interférence de ces courants aboutit à des produits divers pour des usages différents. A cela il faut ajouter la possibilité d'induire des variations de valeurs des paramètres à la fabrication d'un type de fibre synthétique pour avoir des qualités différentes. Tout ce potentiel de combinaison explique qu'il y a près de 500 marques déposées de fibres et filaments et près de 2500 de noms commerciaux (M. de Sahb, 1987), venant ainsi nuancer la notion de substituabilité entre les fibres. La logique commerciale de différenciation des produits devrait amener à jouer encore plus sur les variations de combinaisons lors de la production textile. Mais, il n'y a pas que cette logique commerciale qui entre en ligne de compte, c'est aussi le souci d'adapter un produit nouveau à un usage particulier : c'est ainsi que des fibres particulières, comme le Kevlar, sert de revêtement d'isolation pour les sondes d'exploitation spatiale.

6.1.4.3. Ouverture de deux voies de durabilité pour l'industrie textile

Il est communément associé aux progrès technologiques le gain de productivité comme moyen de se défendre sur le marché. Nous avons reproduit les calculs réalisés par M. de Sahb (1987) pour montrer les gains de productivité permis par le progrès technologique, dans deux situations et à deux périodes différentes.

En Suisse, le gain de productivité obtenu entre 1960 et 1985 a été substantiel (Tableau 2-3) . Ce gain de productivité a résulté soit d'une amélioration de la filature à anneau soit de l'adoption de la technologie nouvelle d'Open-End. Aux États-Unis, les calculs sont faits pour une usine qui a amélioré sa maîtrise pour deux techniques de filature à anneau (Tableau 2-4).

Tableau 2-3 Réduction des coûts à la filature après changement technologique dans une usine suisse

SF Franc Suisse	1960	1985	
	Ring spinning	Ring Spinning	Open-end
Coût de fabrication SF/kg (SF de 1985)	2,49	1,65	1,27
Surface nécessaire/fabrication m ² /kg	17,30	10,40	8,50
indice de productivité	100	146	800
coût de main-d'œuvre SF/kg (SF 1985)	0,36	0,65	0,25
investissement par kg de filé produit SF/kg	14900	22400	20100

Source : M. de Sahb, 1987

Tableau 2-4 Réduction des coûts à la filature après changement technologique dans une usine américaine (en dollar)

	Avant	Après	Variation %
Nombre de bancs à broches	24	18	-25
Nombre de broches/banc	2144	1296	-40
tour/minute broche	870	1500	172
main-d'œuvre, personnes	21	13	-38
production gr/broche/heure	473	962	204
poids gr/bobine	907	2722	300
réduction coût main-d'œuvre/an			\$ 61308
Nombre de continus à filer	292	132	-55
Nombre total de broches	69504	59412	-15
tour/minute broche	10400	13250	127
Main-d'œuvre, personnes	142	61	-57
production gr/broche/heure	9,75	13,29	136
Réduction coût main-d'œuvre/an			\$ 572458

Source : M. de Sahb, 1987

On remarquera que les progrès technologiques ne s'expriment pas seulement à travers une plus grande productivité, ils se traduisent aussi par la réduction de certains postes d'investissements, comme la surface nécessaire pour l'installation des équipements. Nous avons vu, à travers le Graphique II-47 et l'Annexe 25, que ces deux pays continuent à se défendre dans le domaine de la filature, la progression technologique y a certainement contribué.

Pouvoir rester dans les marchés traditionnels grâce au gain de productivité apporté par les progrès technologiques est donc économiquement important, mais il n'y a pas que cela. Ces progrès permettent aussi, peut-être même surtout, d'ouvrir des horizons nouveaux pour des produits nouveaux à valeur ajoutée plus importante. En somme, ils peuvent permettre de s'éjecter d'un segment de marché trop encombré et d'occuper, en pionnier, un nouveau segment pouvant correspondre à une demande nouvelle. On note que l'Europe s'engage en effet de plus en plus dans la fabrication de fibre à usage industriel particulier, grâce à sa grande maîtrise technologique.

6.1.4.4. Une question d'image

Le coton a acquis depuis les années 1970 une image de fibre de confort et de "nature" qui lui a permis de défendre sa part de marché dans l'industrie textile. Les préoccupations écologistes, les interrogations relatives aux relations entre l'homme et son environnement dans le monde occidental (pour devenir un réel acquis de l'humanité entière aujourd'hui) ont émergé à la même époque. Il est certain que cette nouvelle "idéologie" a contribué à accepter cette image "nature" du coton, par opposition au caractère artificiel des fibres synthétiques. Nous pensons en effet qu'il s'agit de l'acceptation d'une image construite par les défenseurs du coton, en particulier les producteurs du plus grand pays cotonnier de l'époque. Nous tirons l'essentiel des éléments suivants du témoignage de N. Hahn (1988), Président de Cotton Incorporated, principal organisme artisan de cette image du coton.

Au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, s'est imposé aux États-Unis, mais sans doute aussi ailleurs, un comportement des consommateurs en faveur de tout ce qui faciliterait leur vie. :

"Consumers demanded that their lives be made simpler and more carefree than they had been." (N. Hahn, 1988)

Cette nouvelle exigence s'appliquait aussi au domaine du textile et l'industrie des fibres synthétiques ne manqua pas de s'engager à y répondre. Comparativement au coton, cette industrie bénéficiait de facilités pour cela, d'ordre organisationnel et technologique. Cette industrie était bien organisée avec un nombre limité de producteurs réunis dans un cadre corporatiste CIRFS (Comité International de

la Rayonne et des Fibres Synthétiques) créé en 1951, ayant pour but de promouvoir l'utilisation des fibres produites, alors que l'Institut International du coton (I.I.C.) a été créé seulement en 1966. Sur le plan technologique, l'industrie des fibres synthétiques pouvait exercer un contrôle total depuis la production jusqu'à la commercialisation. Sans subir les aléas climatiques ou biotiques, l'industrie pouvait fournir un produit constant en qualité. Comme nous l'avons indiqué, cette industrie pouvait même, en jouant sur les paramètres de fabrication, fournir les produits à la carte en fonction des désirs des clients. Plus important encore peut-être, cette industrie pouvait apporter l'assistance du début jusqu'à la fin. Telle n'était pas la situation de la filière coton avec une multitude d'opérateurs plus ou moins déconnectés. La profession du coton prit conscience de cette situation et qu'elle ne pouvait plus opérer comme auparavant :

"In the High Plains of Texas, a coalition of growers began to detect that the old way of doing business had changed. Growing cotton fiber and delivering it to a selling point would no longer be sufficient to maintain profitability...Growers realized that without a collective national marketing effort, consumer preference for their fiber would wane." (N. Hahn, 1988)

C'est sous la pression des producteurs de coton que fut promulgué le Research and Promotion Act de 1966, par lequel est créé un Cotton Board approuvé par l'USDA. Avec ce Board, le Cotton Incorporated, créé en 1971, mit au point et mit en œuvre une stratégie pour redresser la perte de position du coton dans l'industrie textile.

La stratégie consiste à s'adresser directement aux consommateurs et à satisfaire leurs besoins :

"Cotton Incorporated began with a basic marketing philosophy, unique to the textile industry at that time, to 'appeal directly to the consumers and satisfy their needs'." (N. Hahn, 1988)

Elle se concrétisa d'abord par imposer dans le subconscient des consommateurs le logo "Seal of cotton" (sceau du coton) à travers de larges campagnes publicitaires télévisées ciblées pour faire passer le message "the more cotton, the better". Cela étant insuffisant pour faire acheter du coton, il fallait proposer des produits à base de coton présentant les mêmes caractéristiques de performance qui étaient alors prisées ("easy-care, no-ironing"). Ce défi sera relevé en 1974 avec le lancement du Natural Blend[®], obtenu dans un laboratoire de recherche de la Cotton Incorporated à partir d'un mélange de 60% de coton et 40% de polyester, et donnant le confort du coton et la qualité de easy-care des fibres synthétiques. Cette innovation eut un impact particulier auprès de la génération du Baby-boom après la Guerre, elle contribua à redresser la part du coton dans l'industrie textile, passant de 34% en 1975 à 39% en 1983 et 44% en 1986. Cette innovation ne fut pas le seul facteur de redressement, car entre-temps, les consommateurs se rendirent compte des inconvénients des vêtements fabriqués en fibres synthétiques, effilage, électricité statique, jaunissement, "non-transpirabilité". La détection de ces défauts permit au Cotton Incorporated de s'engouffrer dans une nouvelle campagne publicitaire pour vanter la "true performance" fondée sur "breathable", "pill-free", "snag-free", "washable" et confort. Enfin, lorsqu'on se rendit compte que la toilette constituait le principal moment de détente privilégiée des femmes actives, l'accent des campagnes publicitaires fut mis sur les produits correspondants, serviettes de toilette, peignoir...à partir du simple message "take comfort in Cotton."

Au-delà des chiffres sur le redressement de la part du coton comme fibre textile, nous pouvons voir aussi la réponse positive à travers l'évolution de l'élasticité au revenu de la demande en coton. Le redressement du signe de l'élasticité et sa valeur pouvant dépasser l'unité confirme la réalité d'un changement de comportement des consommateurs, cela est vrai pour les États-Unis (Graphiques IV-66) mais aussi pour les autres pays européens (Graphiques IV-64 et 65).

L'auto-satisfaction paraît dans de telles conditions être justifiée :

"In less than 20 years, Cotton Incorporated accomplished what once seemed improbable. Through a coordinated system of research, marketing, merchandizing, advertising, and promotions, cotton, once pegged as a warm weather fiber, was being sold for fall and winter. Denim Jeans were transformed from utilitarian apparel into a fashion item...The natural fiber has reestablished itself as the primary fiber for domestic textile production." (N. Hahn, 1988)

L'expérience américaine de la Cotton Incorporated a été profitable aux producteurs américains, mais aussi à tous les producteurs de coton du monde entier. Sans cette réaction de la profession du coton, il est probable que la demande adressée au coton aurait continué à décroître, faisant décliner les prix et décourager la production en maints pays. Cette expérience a eu donc une répercussion sur le coton/Textile à l'échelle mondiale, mais il est important de noter que, même si les résultats acquis reposent aussi sur des éléments objectifs, l'expérience a su surtout tirer profit des éléments psychologiques des consommateurs.

6.1.4.5. Conclusion partielle

En somme, nous sommes face à une situation d'une industrie techniquement complexe, et dont l'évolution est complexifiée par des éléments psychiques de la demande. Nous rejoignons alors de Sahb (1987) en soulignant la difficulté de la prédiction du devenir de l'industrie textile, et qu'en dépit de la mondialisation, l'issue reste incertaine tant que demeurent des leviers technologiques et psychologiques pour rebondir. Dans le domaine de la production cotonnière, l'incertitude est également de mise. Si l'initiative d'un groupe de pression écologiste (Manten, 1993) parvient à faire adopter des dispositions mondiales pour réglementer les manières de produire du coton (en conformité avec le souci de la préservation de l'environnement), la "géographie" du coton pourrait être bouleversée.

L'État, face aux déterminants de l'avenir du coton/Textile, joue-t-il ou peut-il jouer un rôle comme il l'a fait jusque-là ? Rien n'interdit de l'écarter. La conclusion d'un accord international sur les modes de productions du coton est une décision éminemment étatique, quoique fort peu probable pour beaucoup d'observateurs. L'engagement dans une industrie textile complexifiée peut être facilité par un État compréhensif. Le port du coton revêt un aspect culturel que des États peuvent décider de flatter, comme Gandhi l'avait déjà fait. Ainsi, nous n'assistons pas forcément à une étape où l'État se désolidarise du coton/Textile.

6.2. Le coton/textile au Japon

6.2.1. La genèse de l'industrie textile moderne Au Japon, la culture du coton date du IX^{ème} siècle, son "développement" réel date du XVII^{ème} siècle (Pearse, 1929) pour rester à un niveau très faible, mais le développement de l'industrie textile moderne a accompagné l'avènement de l'ère Meiji en 1868.

Il y a une certaine confusion sur la date de l'introduction de l'industrie textile moderne au Japon. Parmi les divers auteurs, Pearse (1929) nous semble le plus précis : dès 1862, six ans avant la Restauration Meiji, le Prince Nariakira Shimadzu conçut l'introduction de l'industrie textile moderne au Japon, mais c'est son successeur qui réalisa le projet avec l'installation de la première usine de 6000 broches près de Kogoshima en 1867-68. Une deuxième usine de 2000 broches sera importée d'Angleterre en 1870 près d'Osaka.

L'évolution de cette industrie sera très rapide et de grande ampleur comme nous l'avons vu à travers la progression du nombre de broches à filer (Graphique II-30). L'équipement de filature atteindra 200 000 broches en 1890, 2 300 000 broches en 1913, et il sera porté à 12 500 000 broches en 1938. Dès 1892 le Japon a réussi une première exportation de cotonnade vers la Chine.

6.2.2. L'Etat dans le développement de l'industrie textile cotonnière

C'est l'implication du Gouvernement qui encouragea l'installation de nouvelles usines en octroyant des prêts sans intérêt dans un contexte de monnaie instable, en instaurant des taxes¹ à l'importation sur le filé à des taux protectionnistes en 1894, (Pearse, 1929). Les difficultés subies par l'Inde,

¹ que l'on abolira en 1896

réduisant l'entrée des produits en provenance de l'Inde ont aussi favorisé le développement de l'industrie sur le sol japonais.

Plus tard, l'Etat japonais usera du protectionnisme pour promouvoir la production et les exportations. Les droits de douane à l'importation tendent à laisser libre l'entrée des fil grossiers, marché qui n'intéressait plus les industriels japonais, mais à imposer l'entrée de fil fin et celle de tissu de coton. Pour faciliter l'exportation, l'Etat alloue tous les ans des subventions aux compagnies maritimes (Pearse, 1929).

Ainsi, il paraît indéniable que le textile a constitué la première industrie, au sens moderne, du pays. A partir de 1882, l'industrie et le commerce du coton s'étendirent, gagnèrent rapidement Osaka qui deviendra le grand centre textile du pays, avant de devoir partager sa suprématie avec Nagoya, faute de place pour continuer son extension. Mais il ne faut pas conclure pour autant qu'il s'est agi d'un développement sans heurt. Plusieurs périodes difficiles jalonnèrent ce développement, elles étaient liées à l'approvisionnement en coton en 1890 ou aux problèmes financiers du pays (en 1898), au mouvement des Boxers¹ en Chine en 1900. A toutes ces difficultés, l'État japonais répondit présent, soit pour sceller des accords d'approvisionnement en matière première avec l'Inde soit pour mater les mouvements gênants en Chine².

Le rapide développement de l'industrie textile au Japon fera de ce pays le premier client du coton indien dès 1910 (Senay, 1939). La progression fut rapide, le Japon représentait 29% du marché d'exportation de coton indien en 1890, 33% en 1897 et près de 50% en 1938. L'importance d'une telle part dans le marché d'exportation du coton indien confère au Japon un pouvoir de négociation dont ce pays sut user lors des tentatives indiennes de réglementation des importations de cotonnades japonaises.

6.2.3. Développement économique et l'industrie textile Le développement de l'industrie textile cotonnière a eu un impact économique qui semble avoir été fondamental pour le développement du Japon :

"textile le plus facile à importer, à travailler, le moins incertain à vendre, le coton a fourni la pièce essentielle du mouvement ascensionnel de l'économie japonaise" (Allix et Gibert, 1956, p. 457)

Entre les deux guerres, l'industrie textile occupait 50% de la population active, elle représentait 41,4% de revenu industriel du pays en 1926, et encore 23,8% de ce revenu en 1937 (Allix et Gibert, 1956).

Le Graphique IV-53 dans la partie III confirme la forte relation entre le travail du coton et le développement économique du Japon dans le premier tiers de ce siècle, et même au-delà.

6.2.4. Perfectionnement technique et innovation organisationnelle

Au même titre que l'Inde, le Japon a été l'objet d'un retour de transfert de technologie textile de l'Occident vers l'Orient, mais le Japon se distingue de l'Inde par l'option d'une trajectoire technologique différente. Le Japon a en effet opté très rapidement pour les techniques qu'il jugeait les meilleures, en termes de productivité notamment. Dès 1889, le Japon a quasiment remplacé toutes les équipements de "mule spinning" en "ring spinning" (Saxonhouse & Wright, 1984), particulièrement adapté au numéro de fil pas très fin, pour des produits textiles communs dont le

¹ C'est lors de ce dernier épisode que les plus petites usines se trouvèrent dans des passes difficiles et furent absorbées pour donner une grande concentration.

² Le "mouvement du 30 Mai 1925" en Chine est une émeute à la suite d'un mouvement de grève dans une usine textile japonaise de ShangHai nettoyé dans le sang avec l'aide de l'armée anglaise.

Japon inondera l'Inde et la Chine au cours de la Première Guerre Mondiale. Le Japon se distingue aussi en ne se contentant pas du simple transfert technologique, il a franchi les étapes d'assimilation et de perfectionnement des techniques en concevant son propre matériel en très peu de temps, s'affranchissant ainsi de nouvelles importations. C'est ainsi que le Japon a conçu un métier à tisser automatique plus perfectionné, le métier "Toyoda" (Toyota ?)¹, qui s'est substitué petit à petit aux métiers antérieurement importés (Senay, 1939).

L'assimilation et le perfectionnement ne se sont pas arrêtés au domaine technique, l'inventivité (nous prenons ce mot au lieu de progrès pour ne pas appliquer d'appréciation normative) s'est étendu au domaine organisationnel. Vu sous l'angle des pratiques occidentales d'alors, il s'agissait d'une sorte de révolution, mais organisationnelle. C'est le Japon qui a bouleversé les données de la productivité du capital en instaurant le travail à deux quarts² de longue durée (de 12 heures au début), ce qui forcera les entreprises européennes à suivre le même mouvement au prix d'âpres négociations entre le patronat et les syndicats. Il y avait déjà au Japon une perception de gestion en temps réel des usines qui conférerait une avance par rapport à l'Europe :

"The manner in which the trade is organised has no doubt had considerable influence in the rapid expansion of the Japanese cotton industry in addition to the advantages of wages, low in comparison with European standards, long hours of work and double shift....members of Employers' Association are obliged to supply most comprehensive particulars and statistics very promptly...This ensured that such information is up-to-date and enables prompt action to be taken. Coupled with the fact that approximately 70% of the spindles and 65% of the organised looms are owned by nine combines, it will be seen that control of the industry is much more possible and effective than is the case in most competing countries." (Pearse, 1929)

C'est aussi le Japon qui a poussé à l'extrême le processus d'intégration de l'industrie textile. La filière était organisée et remontait jusqu'au recrutement des jeunes filles de la campagne pour servir d'ouvrières dans les usines où les dortoirs ont été construits spécialement à cet effet³. L'intégration poussée conduisait à la formation d'immenses conglomerats, de sorte que, selon Allix et Gibert (1956), plus de 90% de la production de filés étaient concentrés aux mains d'une dizaine de compagnies en 1943, alors qu'en 1926, il fallait 600 compagnies pour produire la même part⁴. Cette intégration donnait en particulier aux grands conglomerats le pouvoir de tenir à leur merci la multitude de petits ateliers travaillant en sous-traitance pour gérer leurs coûts de production, mais aussi de bénéficier de prix de vente élevés à l'intérieur pour vendre moins cher à l'extérieur (B.I.T., 1937).

L'intégration de l'industrie textile du Japon montrait aussi une composante spatiale, notamment dans la sécurisation de l'approvisionnement en matière première. On força la culture cotonnière en Corée, alors sous totale domination⁵ du Japon, après que ce dernier pays ait essayé d'en produire par lui-même (Graphique II-78). Plus tard, dans les années 1930, les capitaux japonais ont promu la production de coton pour exportation par la communauté japonaise du Brésil (W. Schmidt, 1996).

¹ Le métier automatique Toyoda n'était pas le seul équipement inventé par les japonais, Pearse (1929) en cite 5 autres qu'il avait vu fonctionner, ce qui l'a amené à indiquer que les japonais n'étaient pas de simples imitateurs, et qu'ils ont dû déployé leur inventivité pour faire face à l'augmentation de 240% des salaires depuis 1914.

² Les machines étaient utilisées 2 à 2,5 fois plus qu'en Angleterre, mais le travail de nuit sera arrêté à partir de 1929.

³ A moins grande échelle, Lowell faisait de même à Boston.

⁴ Le mouvement d'intégration laissait cependant subsister pendant très longtemps des ateliers artisanaux avec des machines rudimentaires. En 1922, on recensait plus de 165000 métiers à bras, et il en restait encore 86000 en 1931.

⁵ ce phénomène est analogue aux opérations cotonnières des puissances européennes dans leurs colonies d'Afrique et il a débuté à la même période (voir infra)

6.2.5. Une délocalisation rapide Le Japon a entrepris une délocalisation très précoce, pratiquement au même moment que les Européens, principalement en Chine dès les premières années du XXème siècle. Un tel phénomène n'a pas manqué d'étonner les observateurs devant l'emprise japonaise sur le marché de l'Extrême Orient qui pouvait en résulter :

"Parallèlement, un autre phénomène d'importance, l'un des plus remarquables assurément dans l'évolution de l'industrie cotonnière dans le monde, en lui assurant la prépondérance en Extrême Orient, devait en faire la plus puissante entité cotonnière après les États-Unis, si l'on ne se place qu'au seul point de vue de l'importance des quantités de coton brut ouvrées chaque année par les filatures placées sous le contrôle effectif des Japonais : ce fut l'installation par ces derniers de manufactures en Chine..." (Senay, 1939)

Ce mouvement de délocalisation, curieusement, prendra plus d'ampleur après la Deuxième Guerre mondiale, après que les capacités de l'industrie textile cotonnière du Japon aient été détruites en grande partie. Elles ont été certes reconstituées rapidement à la faveur du plan Gariva¹(Allix et Gibert, 1956), mais leur plafonnement dès les années 1960 (Graphique II-34) résulte de l'option de miser les capitaux hors du territoire japonais, en raison de la définition d'une nouvelle politique industrielle en faveur d'autres branches (chimie, industrie lourde..., mais les opérations japonaises étaient aussi poussées par l'élévation des niveaux de salaire (C. Oman et al 1989)

La première vague² a eu lieu dans les années 1960 et elle concernait les filatures de coton en Asie (Taiwan, Thaïlande, HongKong) et en Amérique latine mais aussi en Afrique (Nigeria, Kenya, Éthiopie, Ouganda, au Soudan et en Côte d'Ivoire). Ces opérations se sont poursuivies dans les années 1970, elles ont concerné les Philippines, la Corée du Sud, l'Indonésie, mais elles ont continué à HongKong et à Taiwan et elles ont fait un bond au Brésil (C. Oman et al, 1989). La participation japonaise prenait alors souvent la forme de fourniture d'équipement d'occasion par le Japon, et elle était aussi significativement le fait des entreprises textiles japonaises de taille trop faible pour s'engager dans l'industrie des fibres synthétiques.

La deuxième vague a débuté vers la fin des années 1960 dans la prise de participation dans des entreprises de fabrication de fibres synthétiques. Les investissements dans ce domaine ont représenté 80-90% des investissements japonais à l'étranger en 1977. En dehors du souci de devancer les entreprises européennes et américaines dans cette délocalisation dans les pays en développement de l'Asie, il y avait aussi la volonté de se défaire d'activité industrielle par trop polluante (C. Oman et al, 1989).

6.2.6. En guise de conclusion

En l'espace de quelques décennies, le Japon a personnalisé plusieurs étapes du processus de la dynamique mondiale de l'industrie textile cotonnière à l'échelle mondiale. En d'autres termes, alors que le cycle de transfert des techniques textiles de l'Orient (il s'agit de l'Inde) vers l'Occident s'est déroulé sur près de dix huit siècles, (en passant par des phases d'assimilation, de perfectionnement, et de révolution), au Japon, le cycle de transfert des techniques occidentales, (en passant par l'assimilation, perfectionnement, voire révolution, et jusqu'à l'étape d'exportation de savoir-faire nouveau), n'a pris que quelques décennies.

L'implication de l'État dans l'installation de l'industrie textile moderne est indéniable au Japon. La poursuite de cette implication est plus subtile. Si l'État usa aussi du protectionnisme, l'encouragement par la prise en charge de Recherche & Développement a aussi compté (voir Partie

¹ équivalent du Plan Marshall pour le Japon

² La délocalisation de la production textile du Japon dans le Sud-Est asiatique du milieu des années 1960 associait en général dans une joint-venture un fabricant japonais, une entreprise de commerce et un grossiste du pays d'accueil. (Yamazawa I., 1983)

III).

6.3. Le coton/textile en Corée

Aujourd'hui, la Corée (du Sud) ne figure plus parmi les pays producteurs de coton, alors qu'elle a connu un développement important de cette production au début du siècle jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale (Graphique II-79 et II-80). Bien que nous ayons très peu d'information sur les conditions de production de cette époque, nous savons qu'il s'agissait d'une production forcée, établie par la puissance colonisatrice japonaise (P. Senay, 1939. Pearse, 1929). Il est probable que ce caractère d'une histoire certainement pénible, en plus des conditions climatiques, explique la disparition très rapide de la production, lorsque le pays put recouvrir son indépendance (Graphique II-80).

Nous retrouvons l'implication de l'État, certes d'une puissance étrangère, dans l'évolution d'une production cotonnière. Nous avons cependant la particularité d'une régression de la production cotonnière en même temps que la forte progression de son industrie textile. Il s'agit d'un phénomène totalement contraire à l'intégration, dont les raisons reposent peut-être sur les structures de l'économie coréenne, mais sans doute aussi sur les éléments historiques que nous avons mentionnés (rejet d'une production auparavant imposée).

Le graphique en Annexe 17 donnant l'évolution de la capacité de filature indique qu'après une forte progression, les capacités de production plafonnent, voire même régressent quelque peu. La part du coton régresse suivant une évolution à l'europpéenne. Ce pays s'est longtemps spécialisé dans la production de filés de coton mais il est victime des prix "prédateurs" pratiqués par le Pakistan (propos du Président de l'ACSA dans Cotton International, 1995), et le coton est de plus en plus utilisé en mélange avec d'autres fibres.

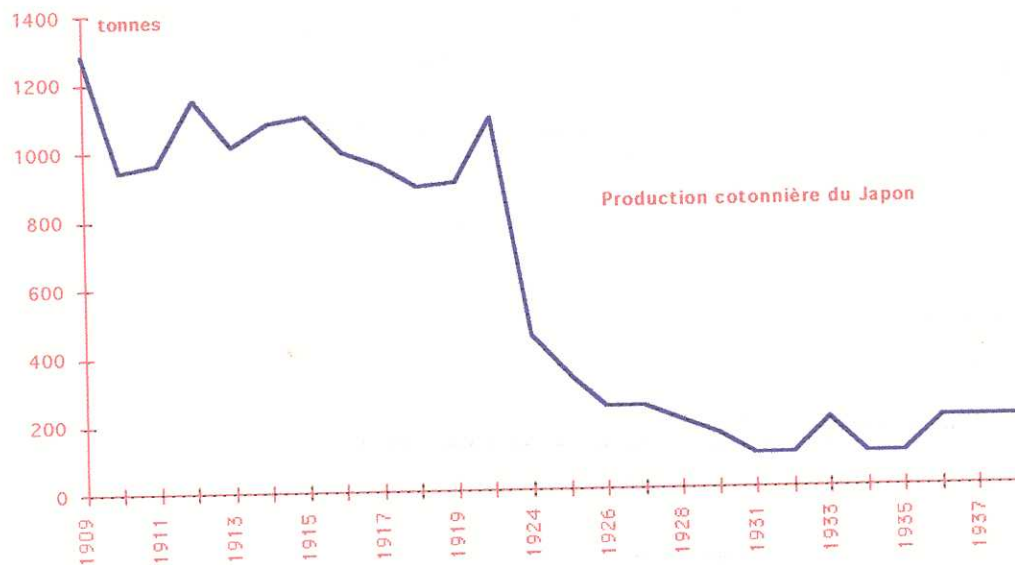
La Corée (du Sud) s'est développée économiquement (pour atteindre un niveau de PIB/capita au-dessus de 10000 \$), et la contribution de l'industrie textile a été également très marquante à partir de 1950 (voir Partie III). Familiarisée avec cette industrie lors de l'occupation japonaise, la Corée sut rapidement la développer à son profit.

6.4. Le coton/textile en Chine

6.4.1. Production ancienne et première vulgarisation cotonnière au monde

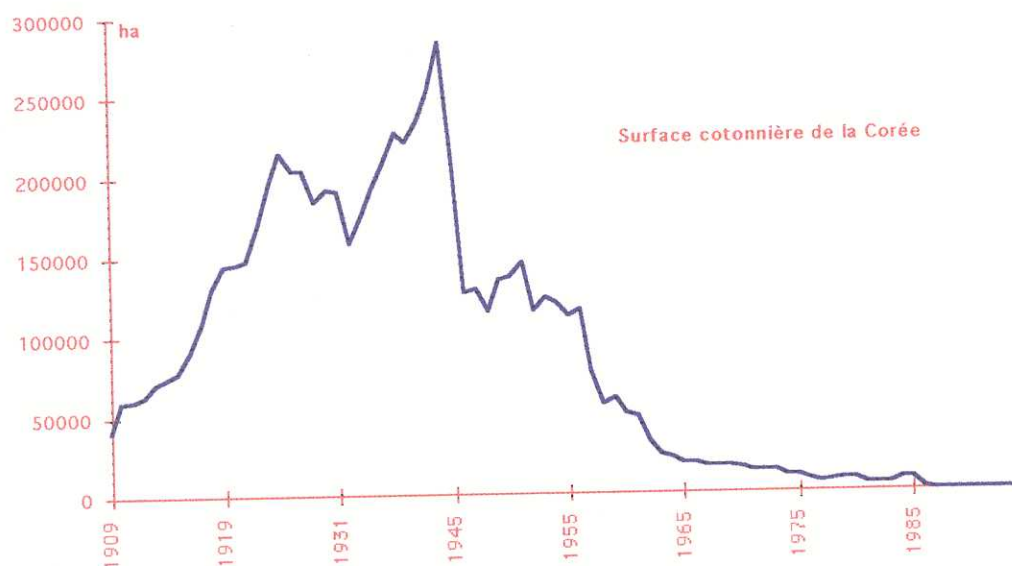
La culture du coton est ancienne en Chine. En nous inspirant de diverses monographies faites par plusieurs provinces cotonnières en Chine, nous avons donné un aperçu de l'évolution de cette production au cours des dernières années (Fok et al, 1995). On considère qu'il y a eu deux voies de pénétration du coton en Chine, une par le sud et sud-ouest dès le premier siècle de l'ère chrétienne avec du *Gossypium herbaceum* et *G. arboreum*, l'autre par l'ouest à partir du troisième siècle de notre ère avec du *G. herbaceum*. Ces espèces, pérennes, ne sont quasiment plus cultivées en Chine, l'espèce principalement cultivée est le *G. hirsutum* qui a été introduit à la fin du XIXème siècle en provenance des États-Unis. Le cotonnier à fibre longue, *G. barbadense* semble avoir été introduit via l'URSS, mais sa production décroît pour des raisons de baisse de rentabilité relative (Fok et al, 1995).

Graphique II-78 : Production cotonnière du Japon



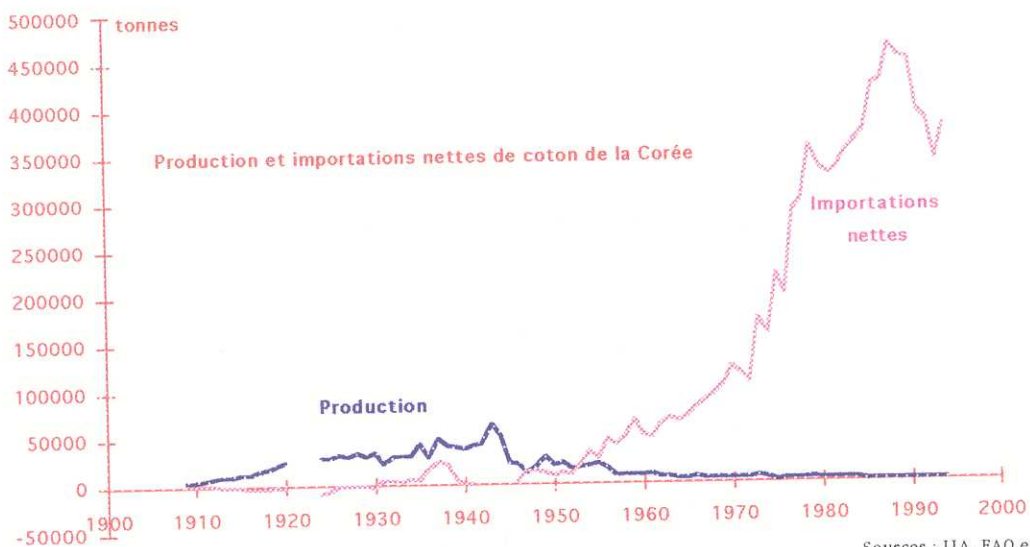
Source : IIA, FAO

Graphique II-79 : Surface cotonnière en Corée



Sources : IIA, FAO et ICAC

Graphique II-80 : Production et importations nettes de coton de la Corée



Sources : IIA, FAO et ICAC

Nous pensons que la Chine est aussi le pays où l'implication de l'État dans la promotion de la production cotonnière est l'une des plus anciennes. Wang H. C. (1991) évoque une opération de parrainage de la sensibilisation à cette production au cours du règne de l'Empereur Qian Long (1736-1796), considéré comme le troisième âge d'or de la culture chinoise. C'est en 1765 que l'Empereur a prêté sa belle calligraphie pour commenter en vers les 16 estampes représentant les différentes opérations de la filière coton depuis la préparation des semences jusqu'à la confection, en passant notamment par le filage et le tissage. C'est à notre connaissance la première opération de vulgarisation cotonnière dans le monde et ayant donné lieu aux premiers supports didactiques écrits. Wang H. C. (1991) a reproduit le texte de ces estampes dans son ouvrage et il considère que cette opération a eu un impact particulier pour la Province du Hebei où elle fut menée, mais aussi dans l'ensemble du pays.

6.4.2. Développement cotonnier par l'introduction de l'industrie textile moderne

Mais le réel développement de la production cotonnière sera le résultat de l'introduction de l'industrie textile cotonnière moderne, à la fin du XIX^{ème} siècle. Avant cette date, le filage et le tissage se faisaient par les moyens les plus primitifs, le métier utilisé dans la Province du Sichuan était un métier à marche ressemblant à l'ancien métier de tisserand en Europe (Lecomte, 1900). Ces techniques très artisanales avaient une faible exigence en qualité de fibre, il n'en fut plus de même lorsqu'on introduisit les machines occidentales, c'est ce qui explique les introductions de coton Upland des États-Unis.

La première introduction du *G. hirsutum* a eu lieu en 1865 (Liu Y.X., 1995), mais la production réelle de cette espèce se situerait en 1892. Il est probable que ce soit le résultat de l'initiative du Gouverneur de la Province du Hebei en 1898, affectant une somme de 2000 taels d'argent pour l'importation de semences américaines et encourageant leur utilisation par les paysans à coups de prime (Wang H.C., 1991). L'opération échoua mais fut renouvelée en 1901 pour le nord de la Province du Jiangsu, ce fut de nouveau un échec. On réédita l'essai en 1904 sous l'égide de l'organisme du commerce agricole de Pékin, des primes furent décidées pour inciter les paysans du Hebei, de Jiangsu et du Hubei à se lancer dans la production du coton Upland. Les résultats ne furent pas plus probants jusqu'en 1914, après l'avènement de la République, où une véritable opération d'encadrement de la production fut initiée dans onze provinces chinoises sous l'autorité des pouvoirs politiques locaux. Ce processus s'est poursuivi et accentué jusqu'à la veille de la Deuxième Guerre mondiale, on créa en 1933 une commission spéciale, la Cotton Industry Commission, ayant pour objectif d'améliorer la production de coton afin de limiter l'importation de cette matière première (I.I.A., 1936).

6.4.3. L'industrie textile produit de la délocalisation Les documents chinois que nous avons consultés ne précisent pas l'origine des capitaux ayant permis l'introduction de l'industrie textile cotonnière moderne. La première unité de filature a été installée en 1888 (Wang H.C., 1991), cet auteur mentionne ensuite l'installation d'une autre unité en 1901 par un ressortissant chinois, alors que Pearse (1929) parle de la première usine à ShangHai en 1890, sur initiative du gouvernement.

L'injection de capitaux étrangers, anglais et japonais, fut précoce et importante, elle est liée, selon Lecomte (1900), au désir des anglais de contourner la mesure de droit d'entrée qui frappait les cotonnades anglaises en Inde :

"Un droit d'entrée ayant été établi sur les cotonnades anglaises à leur entrée aux Indes les industriels anglais, dans le but de faire concurrence à leurs confrères de l'Inde sur les marchés chinois, ont décidé de créer des filatures en Chine... A la fin de 1897, il existait à Chang-Hai (Shanghai) quatre sociétés à capitaux anglais"

L'installation d'usines japonaises en Chine a aussi répondu au souci de contourner les droits protectionnistes de la Chine (Pearse, 1929) et on doit admettre que le développement de l'industrie textile moderne en Chine est due aux Japonais qui, à la suite de leur victoire militaire sur les chinois (1894/95), imposèrent le Traité de Shimonoseki en Avril 1895. Ce Traité accordait, entre autres, aux

étrangers le droit d'importer des machines et d'établir des manufactures de tout genre dans certains ports. Les étrangers prirent alors rapidement une place importante dans l'industrie textile de la Chine de l'époque, profitant des conditions de Dumping social¹ de ce pays à l'époque :

"Il existait déjà à cette date 6 filatures pour un total de 183000 broches, les Anglais profitèrent du Traité pour en doubler immédiatement le nombre." (Senay, 1939).

Les Japonais tirèrent profit eux-mêmes de leur Traité, et en 1937, 40% des broches et 30% des métiers en exploitation étaient aux mains de sociétés japonaises. Non seulement les Japonais retirèrent de leur victoire l'accord d'investir, mais aussi les capitaux pour le faire, puisque ce sont les indemnités de guerre que le gouvernement chinois dut verser qui servirent à la construction des usines (Pearse, 1929).

En 1932, on dénombrait 128 usines textiles en Chine, dont 84 seulement sont détenues par des chinois. Ces chiffres traduisent mal le processus de délocalisation qui étaient en œuvre, car ils occultent la taille des usines, les grosses usines japonaises installées en Chine assuraient en effet la moitié de la production chinoise (Jacob, 1932). Ce fort développement² de l'industrie textile en Chine permettra même à ce pays d'exporter à son tour vers l'Inde qui le fournissait jusqu'alors (Senay, 1939). On peut considérer que les investissements japonais en Chine correspondaient à une sorte de délocalisation, visant à la fois le marché chinois, mais aussi le marché indien où les importations directes en provenance du Japon étaient frappées de contingentement (B.I.T., 1937).

Les graphiques des Annexes 19 et 26 ont déjà montré l'évolution de l'industrie textile cotonnière de la Chine jusqu'au début des années 1990, attestant que le mouvement amorcé au début du siècle s'est poursuivi, voire même accentué depuis l'avènement de la Chine communiste. La Chine est devenue troisième producteur mondial de coton dès les années 1910 (précédée alors par USA et les Indes Britanniques), les principales provinces cotonnières étaient alors le Jiangsu et le Zhejiang (Choux, 1924). La Chine est devenue premier pays producteur depuis le début des années 1980, dépassant les États-Unis peu après l'application d'une réforme fondamentale de la politique agricole dans le pays, la principale province cotonnière étant le Xinjiang depuis 1994 (Graphiques II-81 et II-82).

Nous avons reconstitué l'évolution de la surface cotonnière en Chine depuis 1920 sur le Graphique II-81, elle démontre, mieux que l'évolution de la production, le résultat des efforts "d'encadrement". La production et la consommation industrielle de coton n'augmenteront significativement qu'à partir de l'avènement de la Chine communiste en 1949. La production restera insuffisante pour les besoins nationaux, de sorte que la Chine a toujours été importatrice nette (Graphique II-83), sauf en 1984/85, ce qui provoqua la première crise cotonnière des années 1980.

6.4.4. Terre, facteur limitant de la production cotonnière

L'évolution de la surface cotonnière en Chine nous semble être caractéristique d'un pays confronté à la contrainte d'un manque de terre agricole. Le changement de régime politique a certes modifié les données et a provoqué un bond dans la superficie cotonnière, mais globalement, en dépit des mesures favorables pour soutenir la production cotonnière, y compris après 1978, on peut dire que cette surface est plafonnée au niveau atteint depuis le début des années 1950. La progression de production est donc due, comme dans d'autres pays, à une amélioration du rendement, processus aidé par la succession de mesures plus ou moins favorables.

6.4.5. Production cotonnière en déplacement géographique

Le plafonnement de la superficie cotonnière totale ne signifie pas une évolution figée de la

¹ Alors qu'au Japon, on passa à 2 quarts de 8 heures et demi par jour, en Chine, on faisait travailler 2 quarts de 12 heures par jour (Pearse, 1929).

² Le développement de l'industrie textile moderne reste tout de même relatif. En 1926, la proportion du tissage à la machine était seulement de 25% (B.I.T., 1937).

production entre les provinces. En fait, tout comme nous l'avions observé pour les États-Unis, ce plafonnement cache un phénomène de déplacement géographique de la production entre les provinces.

Guo B.L. (1993) apporte une contribution particulière pour montrer ce phénomène de déplacement. Il a dessiné la trajectoire du centre de gravité de la production chinoise depuis 1949 (Graphique II-84). Après avoir été localisé dans la Province du Shandong (Nord-est) au cours des années 1950, le centre de gravité a migré vers le Sud, dans la Province du Hubei dans les années 1960-70. La décennie 1980 est marquée par le déplacement vers le Nord-ouest avec le poids grandissant de la Province du Xinjiang, devenue première province cotonnière alors que la production a été lancée seulement après 1949. Il est probable que cette évolution vers l'Ouest devrait se poursuivre. Notons au passage que cette évolution éloigne la production de coton des lieux de transformation, même si, mais nous manquons de données pour le prouver, un déplacement géographique de l'industrie textile prend place également.

Nous avons établi autrement le phénomène de déplacement géographique dans les Graphiques II-85 et II-86, en montrant les évolutions des parts relatives dans la production de deux provinces, l'ancienne province cotonnière qu'est Hebei, et la nouvelle qu'est Xinjiang. Le rattrapage est réalisé à la fois pour les surfaces et la production, mais il est plus précoce et plus net pour la production, ce qui indique l'importance du facteur rendement¹ dans cette évolution. Nous donnerons dans la Partie III les éléments économiques pouvant aider à appréhender ce processus.

6.4.6. En guise de conclusion

Le développement de l'industrie textile moderne en Chine a été essentiellement le fruit d'opérations de délocalisation des Anglais et des Japonais, favorisées par le Traité de Shimonoseki de 1895. Cette introduction a eu pour effet la modification de la culture du cotonnier avec l'introduction de variétés Upland américaines, dont l'adoption a fait l'objet d'un engagement évident des pouvoirs publics, fortement influencés à l'époque, on le sait, par les intérêts des capitalistes.

La production cotonnière en Chine a évolué sous la contrainte du facteur limitant terre qui conduit à un rééquilibrage permanent de la production entre les provinces, l'évolution récente favorise les zones à forte disponibilité de terre.

6.5. Le coton en Australie

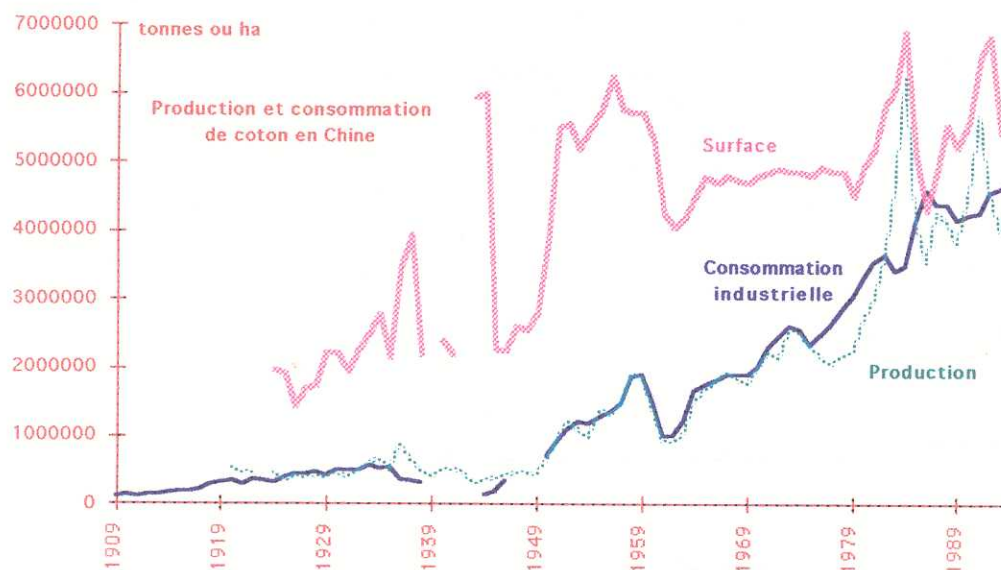
C'est en 1788 que le Gouverneur Philip introduisit le coton avec les graines qu'il avait amenées de Rio de Janeiro. Il est significatif de noter que ce soit le premier personnage du territoire qui fut auteur de cette introduction à l'époque indiquée, même si on peut penser que celle-ci aurait eu lieu de toute façon. Cette anecdote est révélatrice du degré d'appropriation de la cause de l'industrie textile cotonnière par la puissance publique britannique.

Pendant les cinquante ans qui suivirent, les expérimentations furent menées de manière irrégulière. Mais il a fallu attendre l'éclatement de la Guerre de Sécession pour voir les quantités produites atteindre un niveau à peu près significatif en 1862, mais la production chutera de nouveau à partir de 1871. De nouvelles vellétés de production virent le jour au début du XX^{ème} siècle, mais l'exigence en main-d'œuvre dans un pays où ce facteur était rare condamnait le coton à rester au rang des espoirs toujours déçus. C'est ce qui a amené la déclaration fort peu optimiste de la BCGA et qui tendait à confirmer l'impossibilité de la culture du coton chère à Michotte (1924) :

"Le champ d'expérience s'est étendu aussi sur l'Australie, mais l'on se demande si le coton pourra jamais y être produit économiquement par les blancs" (in Rapport officiel, Deuxième Congrès International des Filateurs et des manufacturiers, 1905)

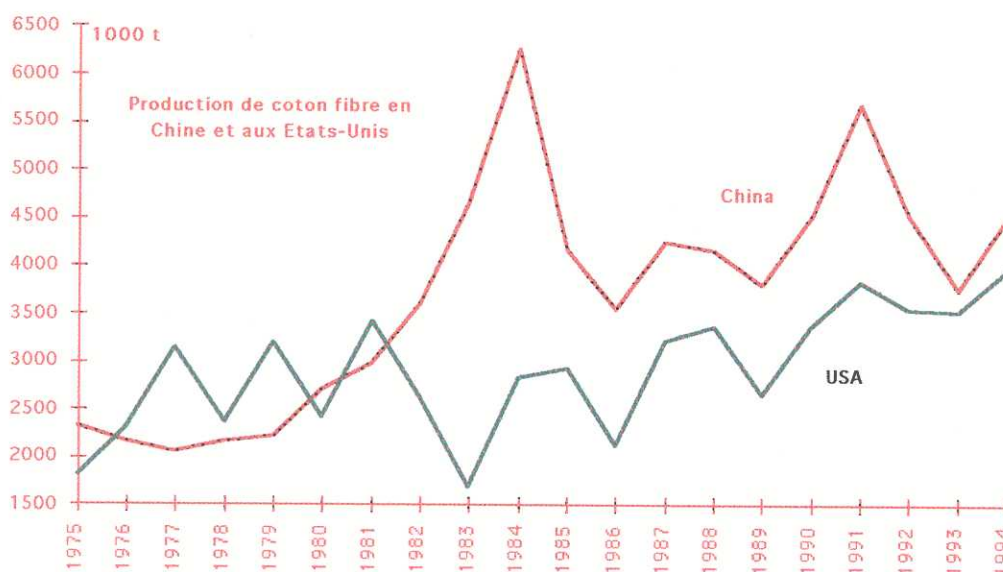
¹ Le rendement est plus élevé dans la zone sub-désertique du Xinjiang, quasiment dénuée d'attaques d'insectes, alors que Hebei est l'une des provinces confrontées au problème de résistance des insectes aux pesticides.

Graphique II-81 : Surface, production et consommation industrielle de coton en Chine



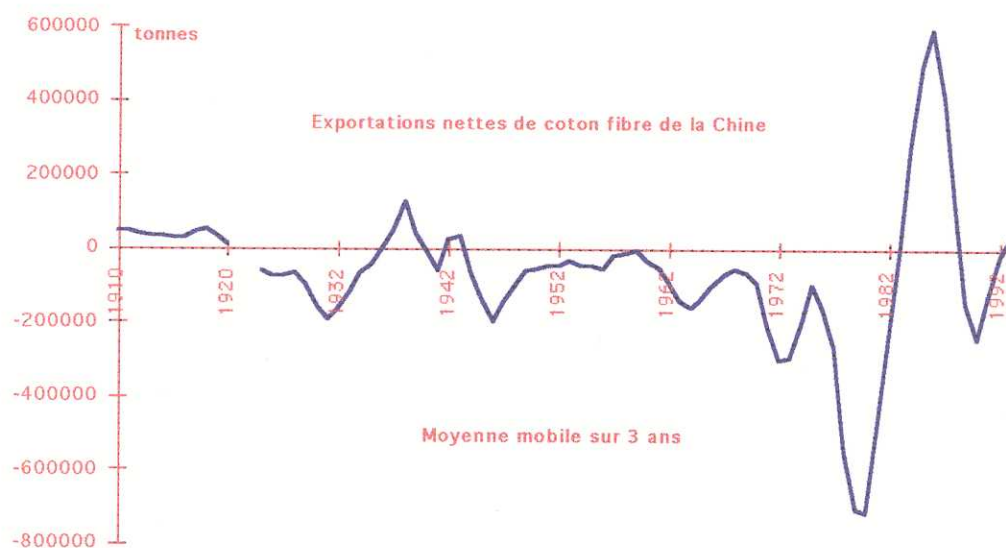
Sources : IIA, FAO, ICAC

Graphique II-82 : Production de coton en Chine et aux Etats-Unis



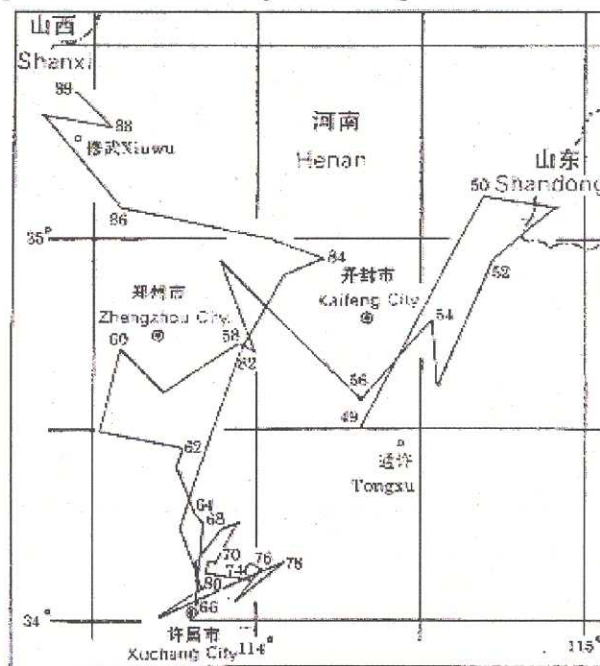
Sources : IIA, FAO et ICAC

Graphique II-83 : Evolution des importations nettes de coton fibre de la Chine



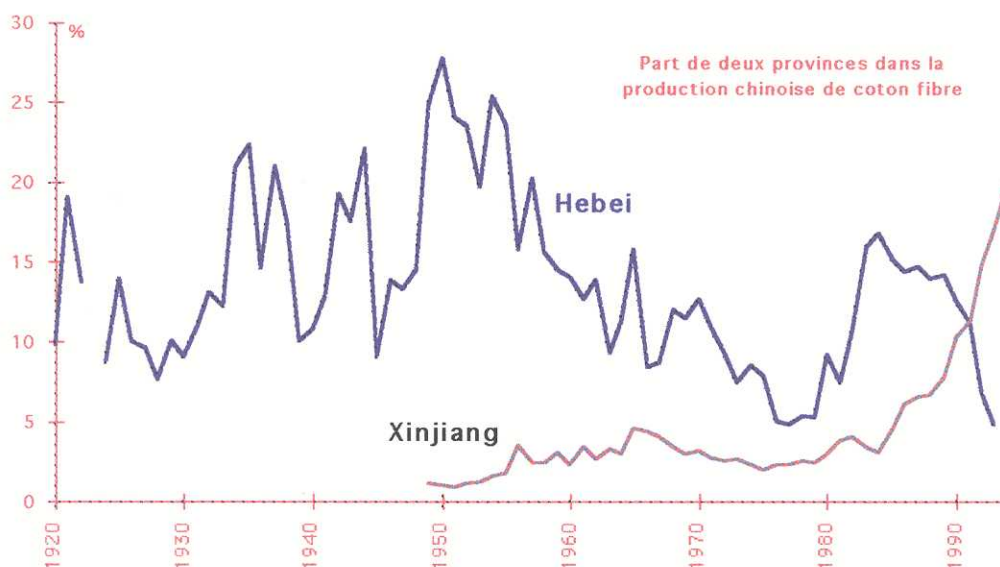
Source : IIA, FAO, ICAC

Graphique II-85 : Déplacement du centre de gravité de la production cotonnière en Chine



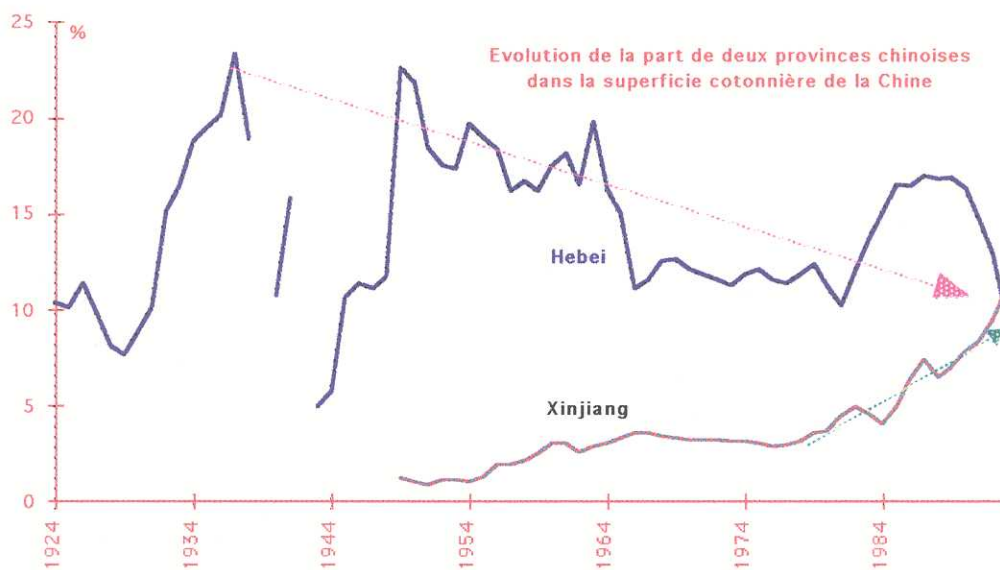
Source : Guo BaiLin, 1992

Graphique II-86 : Parts relatives des productions cotonnières de deux provinces chinoises



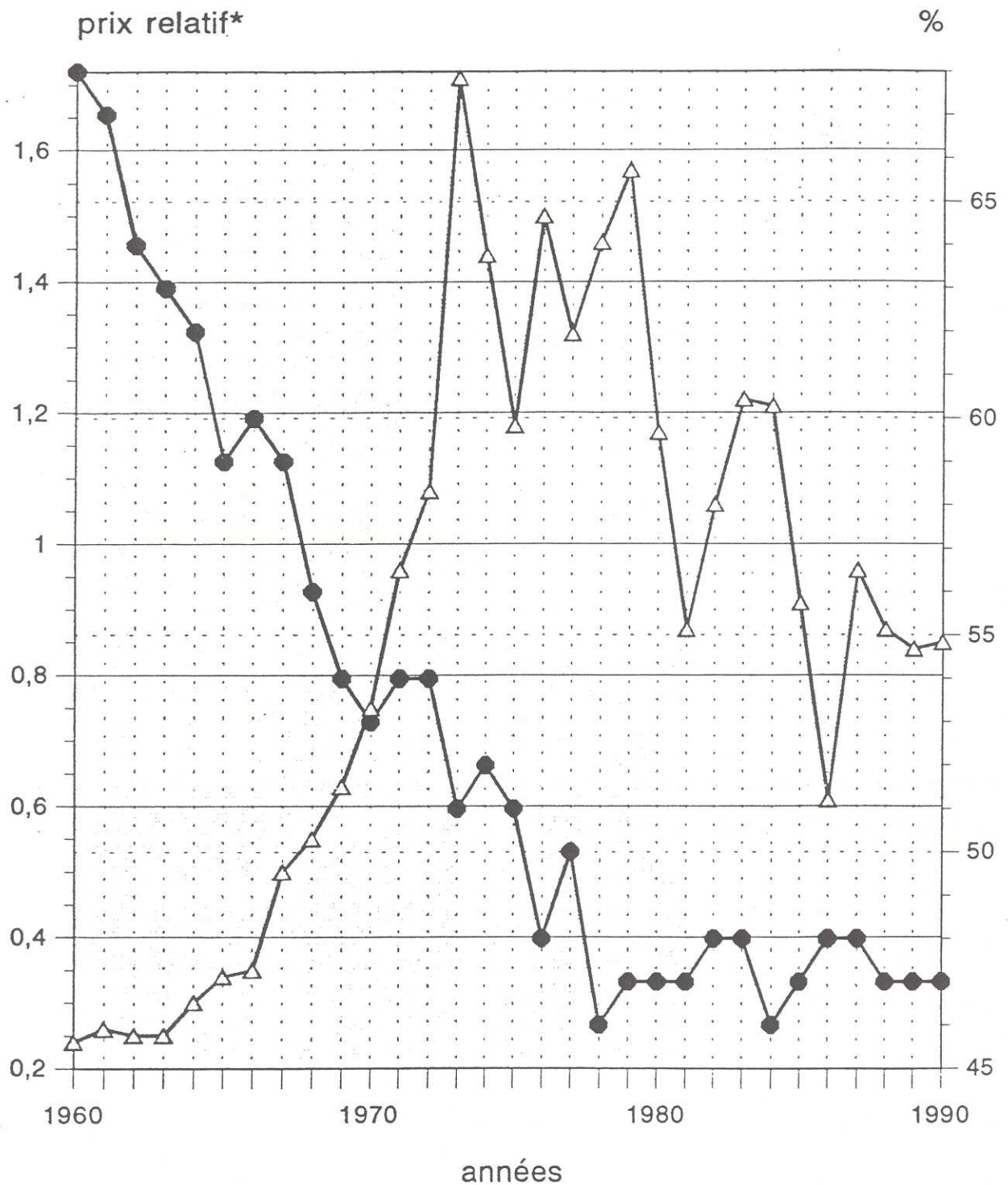
Source : Fok et al, 1995

Graphique II-87 : Parts relatives des surfaces cotonnières de deux provinces chinoises



Source : Fok et al, 1995

EVOLUTION DU PRIX RELATIF DU COTON-FIBRE ET DE SA PART DANS LA DEMANDE DE FIBRE



△ prix relatif ● % du coton

source : MORRIS, D. - 1991 - op.cit.
 * prix du coton (indice "A") divisé par le prix du polyester.

A la fin des années 1950, la construction du barrage de Keepit, sur la rivière Namoi¹ va sonner le début d'une marche rapide du coton en Australie. Dès la fin de la construction, le Ministère de l'Agriculture de l'État de la Nouvelle Galle du Sud fit établir une station expérimentale à Myall Vale dans le but de mener des recherches sur les cultures les plus propices sous irrigation, et le coton prendra une place prédominante et commencera une progression rapide à partir de cette date (Graphique I-5).

Dès 1968, l'Australie se trouva en mesure d'exporter du coton (Graphique II-92) et elle se posa comme un exportateur important du fait d'une faible demande de l'industrie textile peu développée. Aujourd'hui grâce à un soutien sans faille de l'État pour la recherche cotonnière, suivant des modalités d'intervention originales² et efficaces, on peut dire que l'Australie présente la plus grande maîtrise technique de la culture du cotonnier sous irrigation en donnant les rendements parmi les plus élevés à grande échelle.

Le coton a acquis une importance économique incontestable. En 1992, le coton est devenu le quatrième produit agricole à l'exportation après la laine, le blé et le bœuf. L'importance acquise par le coton y est telle que le coton et le bien-être du pays semblent difficilement dissociables comme l'indiquent les mots d'un haut responsable du coton australien :

"I remain convinced that Australia has been good for its cotton industry just as its cotton industry has been good for Australia." (Ian Neale dans Cotton International, 1995).

Ces mots confirment aussi sous sa forme quelque peu sibylline l'étroite relation entre coton et État. L'alliance qui a prévalu n'est cependant pas définitive. Les problèmes de sécheresse menace la poursuite de la belle aventure cotonnière en Australie, de nouveaux investissements en aménagements hydro-agricoles sont nécessaires et demandés, mais l'État peut rester sourd s'il privilégie d'entendre les contestations des écologistes :

"The one thing stopping this industry from doubling in size (in Australia) is available irrigated water. The problem is that most political parties are not interested in building dams."³

Tout projet cotonnier en Australie ne peut plus occulter l'aspect environnemental qui lui est associé. L'Etat de l'Australie Occidentale mise actuellement sur la relance⁴ d'une production cotonnière abandonnée depuis les années 1960, une étude de faisabilité vient d'être lancée, la présentation de cette initiative dévoile bien l'importance de la sensibilité écologiste :

"The challenge facing the (cotton) industry is that public perceptions about cotton's contribution to environmental damage - right or wrong from a cotton grower's viewpoint - may lead to changes in regulations detrimental to the industry."⁵

L'État a été bon pour le coton en Australie, mais il hésite encore pour savoir s'il doit continuer à l'être.

1 Une opération similaire fut engagée à l'ouest du pays avec la mise en œuvre du Ord River Irrigation Scheme, mais elle s'achèvera en 1973 du fait des fortes attaques d'insectes, avant qu'on reconsidère aujourd'hui un projet de relance de cette production cotonnière.

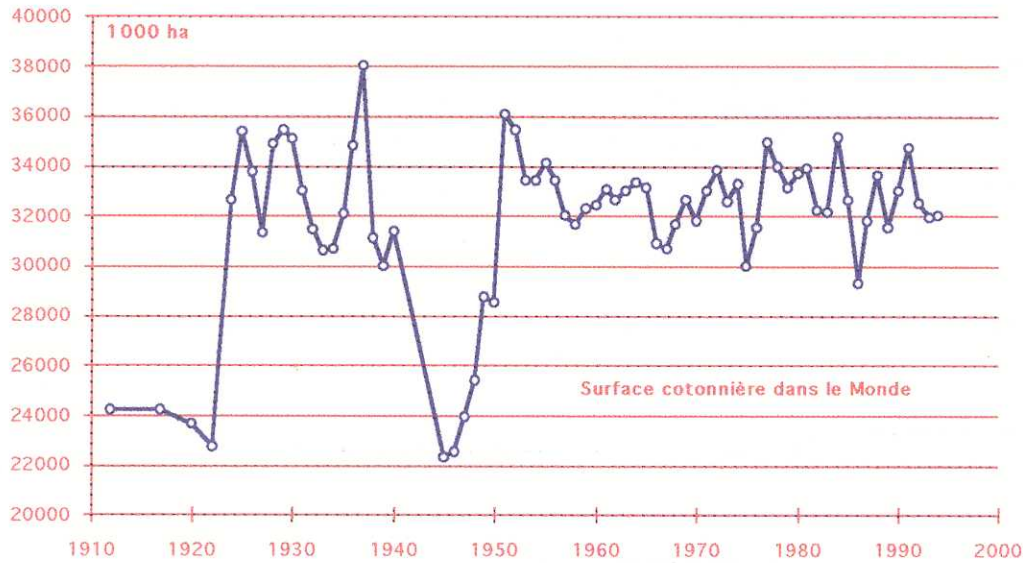
2 cas des relations entre la création variétale et la production semencière (voir Macrae, 1995)

3 Financial Times (1995) en citant D. Montgomery, Directeur commercial de Dunavan, la première firme de négoce du coton dans le monde

4 Cette relance table beaucoup sur l'utilisation de variétés transgéniques dont les résultats controversés d'une première campagne de culture à grande échelle aux Etats-Unis risquent de réduire les chances de réalisation du projet.

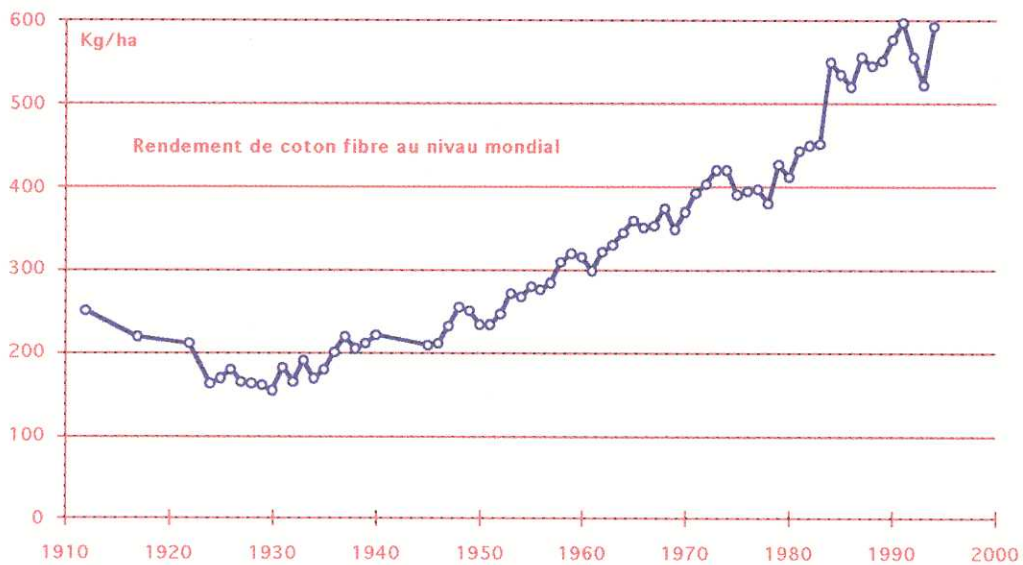
5 Cotton strategy Group (1995) relevant du Ministry for Primary industry du Western Australia

Graphique II-88 : Evolution de la superficie cotonnière dans le monde depuis 1910



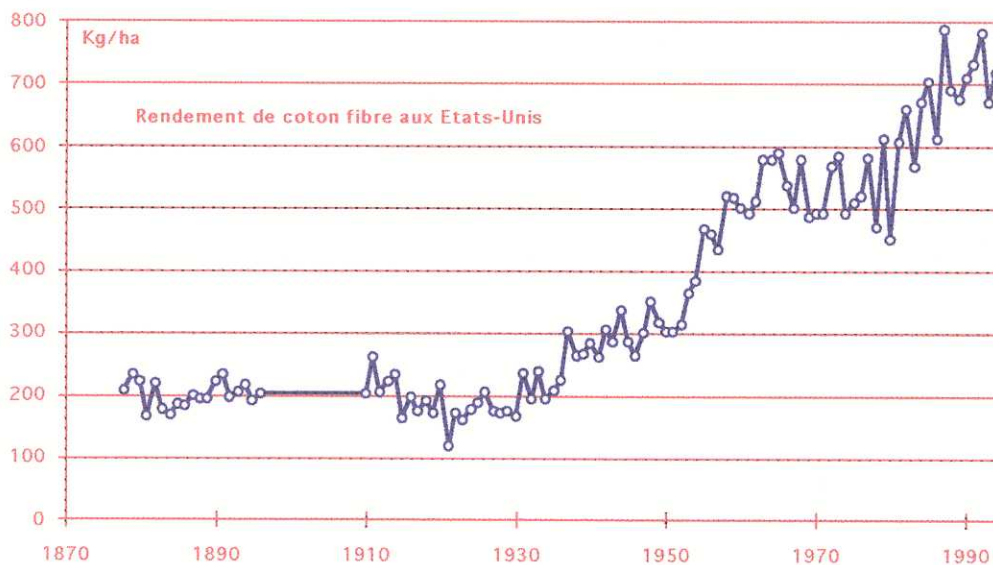
Sources : IIA, FAO, ICAC

Graphique II-89 : Evolution du rendement au niveau mondial depuis 1910



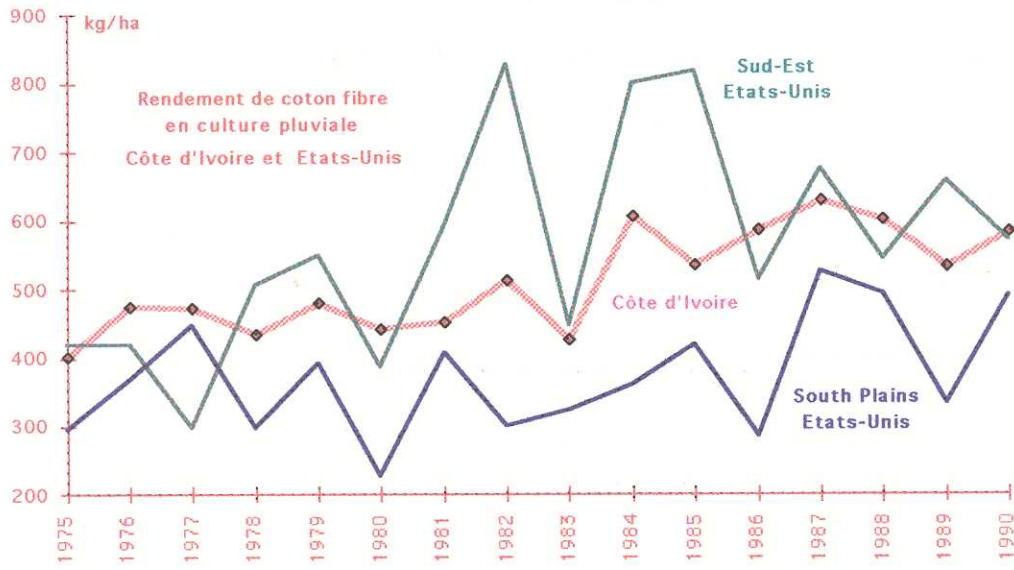
Sources : IIA, FAO, ICAC

Graphique II-90 : Evolution du rendement aux Etats-Unis depuis 1878



Sources : Reconstitution à partir de références diverses

Graphique II-91 : Rendement en culture pluviale du coton aux Etats-Unis et en Côte d'Ivoire



Source : Fok, 1995

Graphique II-92 : Consommation industrielle et exportation de coton de l'Australie



Source : IIA, FAO, ICAC

7 Conclusion de la Partie I

Notre objectif était de montrer que l'État assume un rôle actif et favorable dans l'évolution du coton/Textile, nous avons scruté l'histoire du coton/Textile en nous tournant très en arrière et en nous penchant sur les cas d'un grand nombre de pays et nous pouvons affirmer que partout, en tout temps, le coton/Textile a été le fait de l'État. L'État peut avoir été réticent au départ, il peut s'être impliqué à des degrés divers, les modalités peuvent avoir été très variables, une chose nous paraît bien établie : pour chacun des pays considérés, le coton/textile aurait connu une évolution bien différente, et le développement économique avec, sans le rôle favorable que l'État a tenu.

Ceci étant montré, notre démarche par le recul dans le temps et l'espace nous a apporté bien d'autres enseignements qui méritent attention.

Une vision de l'histoire

Nous avons porté notre regard sur l'histoire du coton/Textile qui est une très longue histoire, au-delà de l'ère chrétienne, et qui est enchâssée dans l'Histoire marquée par les Guerres, qui ont été parfois liées directement au coton (Guerre de Sécession) ou qui ont donné une vive impulsion au coton/Textile (l'industrie textile en Nouvelle Angleterre).

Notre travail s'inscrit dans une tentative d'une lecture possible de l'histoire économique du coton/Textile, avec son caractère particulier lié à l'option prise, mais qui ne nie pas d'autres lectures possibles. Notre vision est incomplète, tous les pays n'ont pas été abordés, alors que certains d'entre eux comptent beaucoup dans la production de coton/Textile (Ouzbékistan par exemple). C'est aussi une vision sélective, tous les événements importants n'ont sans doute pas été restitués.

Nous avons découpé cette longue histoire en plusieurs épisodes caractérisés par des phénomènes de nature essentiellement technologique, liés à l'innovation ou au transfert des technologies, touchant à l'industrie textile ou à la production cotonnière. Un premier résultat qui nous semble intéressant est de constater qu'en dépit du critère de découpage, *a priori* neutre par rapport à l'État, notre manière de restituer l'histoire du coton/Textile nous a permis de mettre en évidence le rôle de l'État tout au long de cette histoire.

Une histoire contemporaine riche en rebondissements

Par la compilation des données de sources diverses, nous avons pu reconstituer les séries statistiques, mais nous attirons l'attention sur la nécessaire réserve¹ quant à la fiabilité des données, surtout pour celles portant sur la superficie à la période précédant la fin de la Deuxième Guerre mondiale, et donc aussi pour les valeurs de rendement déduites par calcul. Nous avons pu au mieux restituer trois siècles de données sur les productions, mais les statistiques relatives à l'utilisation des fibres textiles ne couvrent le plus souvent que les cinquante dernières années. Il ressort des séries statistiques reconstituées que l'histoire du coton/textile n'a pas suivi un long fleuve tranquille au cours des deux derniers siècles.

Après une forte croissance, la croissance de la demande adressée au coton fibre textile est régulière depuis un demi-siècle (2,30%/an) et elle est inférieure à la croissance cumulée de la démographie et du revenu. Cela est un signe tangible de la concurrence des autres fibres textiles au niveau mondial, même si entre les pays, il est détecté le phénomène de préférence pour le coton dans les pays économiquement développés comme on le verra.

La suprématie d'un seul pays (les Etats-Unis) est révolue, nous assistons à un marché mondial plus partagé. Le fait de produire beaucoup ne suffit plus pour exporter. S'il est confirmé le paradoxe qui

¹ Cette réserve est bien sûr à émettre de manière variable suivant les pays.

voit les pays développés fournir en matière première les pays en développement, nous mettons aussi en évidence le fait que ce sont les pays producteurs qui tendent à importer de plus en plus. Le déplacement géographique de la production cotonnière signifie aussi un déplacement des flux des échanges du coton.

Cette évolution des échanges internationaux de coton est liée à celle de l'industrie textile dans le monde. La reconstitution de longues séries nous permet de représenter l'important progrès en productivité du capital (en termes de kg coton/broche) réalisé depuis le XIX^{ème} siècle, mais aussi les trajectoires technologiques dans cette industrie pour différents pays, ce qui permet en particulier de voir que le déclin de certains pays (Angleterre, mais aussi la France) est lié à une certaine incapacité de réaliser les sauts de productivité nécessaires.

Le déplacement géographique de l'industrie textile vers l'Asie est signalé par les observateurs depuis à peu près un siècle. Il serait erroné cependant de se limiter à cette image grossière, car il y a des évolutions à l'europpéenne (déclin) de pays asiatiques, tout comme il y a des évolutions asiatiques (progression) de pays européens. L'appréhension de ces variations d'évolution nécessite de prendre en compte le niveau de développement économique, mais aussi le génie propre à chaque pays pour faire face à une situation difficile pour s'en sortir et rebondir.

Le commerce de textile bien avant la production de coton

La production du coton et de textile à base de coton a été précédé par le commerce des produits textiles d'un seul pays, les Indes, relayés à partir du VI^{ème} siècle par ceux de l'actuelle Turquie. C'est la "beauté", pour reprendre le terme de Crawford, qui a exacerbé le commerce de ces produits, qui a ensuite stimulé l'imagination pour leur reproduction dans d'autres pays. C'était le commerce de la "beauté" avant d'être celui de l'utilité au moindre prix, c'était un commerce au long cours qui sera à l'origine du développement du coton/Textile, tout comme Polanyi (1983) l'avait indiqué pour l'économie de marché.

Le commerce du textile s'est d'abord opéré dans le sens Orient/Occident, ce sens a persisté pendant plus de 18 siècles si nous nous limitons à l'ère chrétienne. Il y a eu ensuite un épisode, d'environ un siècle et demi, de renversement du sens de ce commerce, et c'est cela qui reste marqué dans les esprits des occidentaux. Il est si marqué qu'une nouvelle domination du sens Orient/Occident depuis 1920 génère souvent la perception d'un caractère scandaleux ou désastreux. Cette perception n'est pas totalement étrangère à la critique de "dumping social" à l'endroit des pays textiles de l'Asie. La crédibilité d'une telle critique peut cependant paraître douteuse aux yeux des pays incriminés, sachant qu'au XIX^{ème} siècle, le "dumping social" a été le fait des nations qui s'en font aujourd'hui les champions de sa contestation.

Développement récent de la production cotonnière

Le développement de la production cotonnière à l'échelle mondiale est récent, depuis seulement la fin du XVIII^{ème} siècle. Il a été le produit d'une révolution de l'industrie textile qui a accru la demande, et qu'une invention technique aux États-Unis (égrenuse à scies) a permis de répondre par une offre accrue, marquant ainsi la fin d'une "matière première chère et de luxe".

Cette dernière invention ne sera relayée par d'autres progrès, dans le domaine de la maîtrise technique de la culture que bien après, à partir de 1920 et surtout depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale avec la récolte mécanique et la protection contre les insectes.

La conjonction des inventions n'a pas fait seulement gagner en productivité, mais elle a aussi permis l'extension géographique du coton/Textile, d'abord au niveau des États-Unis grâce à la production rendue possible de l'espèce *G. hirsutum*, à exigences climatiques moindres, puis en dehors de ce pays. La position dominante des États-Unis a très rapidement (à partir de 1861, voire même 1848) excité la "contestations", au sens de Baumol, amenant d'autres pays à tenter de s'engager dans la production cotonnière. La politique de "coton cher" que les États-Unis ont appliquée à partir de 1933 a facilité les opérations des pays candidats à la concurrence. Cette concurrence s'imposera effectivement, en cassant la position de producteur dominant des États-Unis, confirmant ainsi que

"le coton est bien un produit mondial pour un marché mondial" (Crawford, 1948), du fait peut-être que "le coton est le plus uniforme de tous les produits agricoles" (Allix et Gibert, 1956).

La contestation de la domination des États-Unis apparaît alors comme étant à l'origine des divers changements de position entre les pays pour leurs importances relatives dans la production et dans les échanges de coton, ce qu'on a appelé le phénomène de déplacement géographique de la production et des sources de flux pour l'exportation.

L'industrie textile et les progrès techniques

La première vague des progrès techniques du XVIIIème a engendré une véritable révolution de l'industrie textile, qui eut lieu certes en Angleterre, mais qui a été préparée sur le continent européen et qui a été favorisée par le mouvement des hommes provoqué par les persécutions religieuses.

Ces progrès techniques ont pendant très longtemps permis de produire plus vite mais pas plus beau, loin s'en fallait. La "révolution" comportait aussi ses propres contradictions qui seront sources des évolutions ultérieures.

Les progrès techniques ont permis d'abord la réalisation d'une économie de temps, par le raccourcissement des cycles de fabrication. Mais ils ont très rapidement conduit à la réduction de la main-d'œuvre quand l'offre était contrainte par la demande (du fait notamment du protectionnisme des autres pays européens et américains), d'où le mouvement luddite et les crises sociales en général. Par ailleurs, la faible exigence en maîtrise technique des nouvelles machines a entraîné des conséquences nationales et internationales. A l'échelle de l'Angleterre, une très grande facilité d'entrée de nouveaux ouvriers dans l'industrie textile, femmes et enfants, semble conférer à cette industrie des caractéristiques qui font déraiper vers le "Dumping social", exacerbant ainsi les conflits sociaux. A l'échelle internationale, cette facilité de maîtrise technique a facilité l'entrée de nouveaux pays, notamment ceux n'ayant pas de tradition textile mais pouvant disposer de salaires bas. Les décisions destinées à bloquer la sortie du savoir-faire, hommes ou machines, n'ont certes pas été totalement inefficaces, mais elles furent insuffisantes.

La deuxième vague de progrès techniques ne doit pas être occultée, avec l'invention des teintures chimiques au début du siècle, puis des fibres synthétiques vers 1940. Ces derniers progrès ont provoqué une forte réduction de la demande en fibres textiles adressées au coton, que les efforts de productivité (favorisés par une meilleure maîtrise technique de la culture), mais aussi de marketing (consistant à forger une nouvelle image du coton) ont permis de contenir au bénéfice de tous les producteurs de coton du monde entier, même si ce sont les américains qui les ont fournis pour l'essentiel.

Une histoire qui s'accélère

Une indication permet de saisir la grande accélération de l'histoire du coton/Textile : le premier cycle de l'histoire du coton/Textile s'est étalé sur près de 19 siècles, si nous nous limitons seulement à l'ère chrétienne, alors que le deuxième cycle a mis environ 50 ans seulement.

Le premier transfert de technologie textile a été de l'Orient vers l'Occident. Vu de l'Europe, jusqu'au XIV-XVème siècle au moins, le transfert de marchandises, ces textiles coton de l'Inde, se réalisait sans réel transfert des techniques pour la reproduction de ces marchandises. Un simple transfert s'est opéré du XVème jusqu'au XIVème siècle mais les premières améliorations seront enregistrées seulement au XVIIème siècle, et encore il s'agissait d'avancées sur le plan quantitatif et non qualitatif. Au XVIIIème siècle, la révolution de l'industrie textile s'est concrétisée à la suite d'une série d'inventions s'étalant sur près de 70 ans, mais déjà le transfert vers d'autres pays de l'Occident se matérialisa au bout d'une vingtaine d'années, au début du XIXè siècle. Les perfectionnements pour l'essentiel furent achevés à la fin du XIXème siècle, date à partir de laquelle s'opère un transfert de l'Occident vers l'Orient, même si d'autres pays étaient concernés aussi, en Amérique latine notamment.

Mais en Orient, au Japon précisément, le cycle d'assimilation, de perfectionnement, et de révolution (organisationnelle) et d'exportation du savoir-faire à travers les opérations de délocalisation en Asie

(Chine surtout) a été bouclé au bout de 50 ans à peine, et encore, dans cette boucle s'intègrent des innovations techniques originaires de l'Occident qui semblent indiquer l'amorce d'un troisième cycle.

Interactions entre les évolutions différentes

L'histoire du coton/Textile est celle de retournements de situations, d'une succession de phases montantes et descendantes, le progrès chez les uns peut engendrer le déclin chez les autres. Le développement de l'industrie textile cotonnière en Europe a été une formidable avancée mais qui a provoqué la désindustrialisation dans plusieurs pays, aux Indes, en Turquie...(P. Bairoch, 1995) et même en Afrique occidentale (Monteil, 1926). La désindustrialisation n'est cependant pas irréversible, puisque, quand l'industrie textile moderne s'est installée dans les Indes, puis en Turquie, elle s'y est développée à un point tel que ces pays ont participé sérieusement à la désindustrialisation textile qui s'est opérée plus tard en Angleterre et dans d'autres pays européens.

Dans le domaine de la production cotonnière, la réussite des États-Unis, avec sa position de monopole, a été à l'origine de la promotion de la production dans d'autres pays, promotion qui sera réussie en maints endroits, ce qui aura pour conséquence les déboires de la production américaine dès les années 1920, nécessitant la mise en place d'un programme de soutien qui dure effectivement depuis 1933.

Plus globalement, le sens du commerce textile a été à l'origine de l'Orient vers l'occident, comme il l'est redevenu aujourd'hui, après un épisode où le sens fut inversé. Le commerce a été surtout celui des textiles, pour devenir ensuite aussi le commerce du coton fibre, avant de revenir à une prédominance du textile. Nous n'avons pas d'intention à apporter d'appréciation normative sur ce que devrait être ce sens ou la nature du commerce, nous voulons seulement indiquer qu'il n'y a pas plus de scandale dans l'invasion de l'Europe par les textiles asiatiques que l'invasion de l'Asie par les textiles européens il y a moins de soixante ans.

Rôle de l'État dans la promotion de la production cotonnière

La production cotonnière dans un pays a souvent évolué au gré de l'implication de l'État, les cas typique concernent les Indes depuis le milieu du XIXème siècle, le Brésil aussi, et l'Afrique francophone au cours de la première moitié du XXème siècle. Plus que le fait de l'implication même, c'est plutôt la qualité des modalités des interventions qui fait réussir (Turquie très rapidement) ou échouer (l'Égypte de 1820 à 1865).

C'est peut-être en Chine qu'a pris place la première vulgarisation cotonnière, mais l'implication d'un Empereur n'a pas été très efficace si on compare avec les résultats obtenus quand le monde des industries du textile s'est impliqué au début du XXème siècle. L'importance de l'efficacité des modalités d'intervention est telle que le retard de leur application n'hypothèque pas leur impact : l'Afrique francophone est la région où on appliqua le plus tard certaines modalités qui s'avèreront efficaces, et c'est en cette région où le "succès" a été le plus retentissant et le plus durable.

L'intervention de l'État n'est certes pas une condition suffisante de réussite, on voit que le même type d'intervention a donné des résultats très différents pour la Grèce et l'Espagne, mais il a été souvent sinon toujours nécessaire. Dans les pays où les initiatives privées ont précédé les interventions de l'État, les résultats escomptés ne se sont concrétisés qu'avec une réelle adhésion de l'État (les Indes en 1848, l'Afrique francophone au cours de la première moitié du XXème siècle...).

L'État a souvent pris le devant avant les initiatives privées. La France, à partir de 1820, sans trop y croire, a lancé des opérations en Afrique, dans les Antilles et dans les Mascareignes, qui resteront sans lendemain. Le développement du coton/Textile de la Turquie est le résultat d'une politique volontariste mise en œuvre à partir des années 1920. Bien que nous aurons à analyser en détail la nature des interventions de l'État dans la partie suivante, l'analyse des faits historiques met en exergue l'importance du soutien institutionnel dans le développement de la production cotonnière. Ce soutien s'est exprimé aux États-Unis par l'appui à la poursuite de l'esclavage. Dans l'ex-Congo-Belge, l'État est intervenu pour fixer les règles du jeu de la concurrence, ce qui a donné lieu au

système des "zones coton", et fondamentalement pour assurer la répartition des responsabilités entre les pouvoirs publics et le secteur privé.

Rôle de l'État dans la promotion de l'industrie textile

La position de l'État n'a pas été toujours favorable d'emblée à l'industrie textile cotonnière, les lois de prohibition du commerce ou du port des produits en coton en Europe au XVIII^e, ou l'Alvarà de Dona Maria Ière au Brésil en 1785 en témoignent. Bien que l'intervention de l'État ne donne pas forcément les résultats escomptés, pour une question d'efficacité des actions retenues (l'Égypte jusqu'au début du XX^e siècle), nous ne connaissons pas de pays où l'industrie textile cotonnière a pu se développer sans intervention de l'État.

Il y a certes une relative diversité dans les interventions de l'État. Celui-ci peut s'arroger le rôle de pionnier, pour donner l'exemple en s'engageant dans de nouvelles formes d'investissement afin d'inciter les opérateurs privés à en faire autant : les cas typiques sont la Turquie dans les années 1920, ou le Sud des États-Unis, ou encore le Japon au début de l'ère Meiji. Mais c'est le protectionnisme, pour abriter le marché intérieur de la concurrence étrangère, qui a été une constante.

Le protectionnisme est le plus souvent décidé par l'État de son propre chef de manière précoce (USA, UK, France, Allemagne) ou de manière plus tardive (Brésil, Égypte), avec parfois l'influence des opérateurs industriels pour la définition des modalités (USA en 1816). Mais l'Inde, ou plutôt Gandhi, nous donne l'exemple d'un protectionnisme arraché par le peuple dans son mouvement d'opposition.

Contrairement à la théorie de la protection de l'industrie dans son enfance, le protectionnisme appliqué généralement a été rigoureux et de longue durée. Les États-Unis ont été le "berceau et le bastion" du protectionnisme moderne et ils ont appliqué un protectionnisme rigoureux qui a duré de 1816 jusqu'à 1864, et même au-delà. L'Angleterre ne fut pas libérale dans ses échanges de produits textiles lorsque son industrie moderne se mettait en place. Nous avons le sentiment que le libre-échange a été prôné seulement lorsqu'on pouvait et voulait exporter et qu'on avait le pouvoir de l'imposer aux pays dominés : nous ne sommes pas loin de la position de P. Bairoch (1995) dénonçant le mythe du libre-échange, et nous avons l'impression que notre remarque garde toute son actualité.

Notre analyse du protectionnisme au niveau de l'industrie textile cotonnière nous amène à remarquer d'abord que la délocalisation a été un processus très précoce et à considérer ce dernier essentiellement comme un moyen de contourner le protectionnisme des pays clients. Au Brésil, le protectionnisme "outrancier" date des années 1920 où les premières délocalisations d'industries européennes dans ce pays virent déjà le jour, jusqu'à être recommandées comme une parade par le Secrétaire permanent de la Fédération Internationale des Maîtres Filateurs et Manufacturiers de coton (A. Pearse, 1923). En Chine, le développement de l'industrie textile à partir des années 1910 a été la conséquence des délocalisations des anglais et des japonais afin de contourner le protectionnisme de l'Inde (exporter vers ce pays à partir de la Chine contournait les mesures de quotas imposés). Les Japonais ont poursuivi et étendu le processus peu après les premiers redressements de l'après Deuxième Guerre mondiale, en direction de HongKong, de la Thaïlande, en Afrique, en Amérique latine .

C'est le protectionnisme et les réactions de délocalisation ou d'intégration qui permettent de comprendre des relations apparemment bizarres entre le coton et l'industrie textile. Au Brésil, c'est la prise en compte des intérêts des industries textiles du Portugal qui a empêché la poursuite du développement de cette industrie au Brésil en 1785, mais qui a favorisé du coup la production de coton de ce pays. En Corée (du Sud), la production cotonnière se mit à disparaître au moment où la demande par une industrie textile en plein développement était forte, sans doute en partie parce que cette culture était imposée par l'ancien colonisateur et a laissé un mauvais souvenir.

Coton source d'enrichissement;

On a vu l'importance de l'impact économique dans chacun des pays analysés. On peut abonder par

d'autres exemples ou d'autres faits.

L'importance économique du coton/Textile s'est imposée au monde entier. En 1910, l'impact de l'industrie textile cotonnière sur le bien-être de l'humanité a été rappelé lors de l'allocution d'ouverture du Septième Congrès International cotonnier :

"N'oublions pas non plus qu'après la nourriture, le vêtement est l'élément de la vie matérielle le plus indispensable à l'homme. Le coton fournit les neuf-dixièmes de la matière première employée à la fabrication des tissus, dont on fait les vêtements. On voit par là l'importance de son rôle économique. L'intérêt général de l'humanité est donc lié à la prospérité de l'industrie cotonnière..."

Le B.I.T. (1937) recensait 14 millions de personnes liées à l'industrie textile dans le monde. Vers la fin des années 1940, on estimait que 25 millions de personnes dans le monde étaient directement liées à la culture du coton, et que 10 millions d'américains dépendaient plus ou moins du coton pour leur revenu (Crawford, 1948). Aux Etats-Unis, il y avait alors environ 2 millions d'exploitations agricoles dont la production principale était le coton. Au milieu des années 1950, environ 45 millions de personnes étaient liées au coton et à l'industrie textile, soit environ 1/20 de la population active dans le monde (Allix et Gibert, 1956). Encore aujourd'hui, l'Institut International du Coton estime qu'en 1980, la production de coton occupait 140 millions de personnes dans les PVD, en plus des 40 millions dans l'industrie textile (M. de Sahb, 1987)¹.

L'importance économique s'impose surtout pour les pays pris individuellement. Le coton est source de richesse pour le Soudan où le coton rapporte 60% des rentrées de devises (Ibrahim S. 1995). Au Paraguay, le coton emploie directement 1/4 de la population et compte pour 35-40% de la valeur des exportations en 1995 contre 19% en 1994 (C. Christie, 1995 ; D. Dessauw & J.L. Belot, 1994). Au Mali, Lecaillon et Morisson (1986) ont souligné l'évolution de la structure des exportations agricoles entre 1959 et 1980, avec une prédominance du coton au détriment des autres productions. Le coton ne représentait que 1% des exportations en 1959 et représente 50% en 1980, alors que la part du bétail a baissé de 39,2% à 29,2%, l'arachide a chuté de 31% à 2%, quant au mil, le pays est devenu importateur alors que le mil couvrait précédemment 5,5% des exportations agricoles.

L'industrie textile cotonnière a été aussi, sinon plus, source d'enrichissement. Aux États-Unis, entre les deux guerres, l'industrie textile occupait 1/16 de la population active (Allix et Gibert, 1956). En Chine, aujourd'hui, les exportations des textiles représentent le tiers de la valeur des exportations totales du pays (Liu Y.X., 1995). En Thaïlande, en 1992, l'industrie textile emploie 1,2 millions de travailleurs dont 70% dans la confection, correspondant à environ 25% de la valeur ajoutée de l'industrie manufacturière, qui elle-même représente 30% du PIB (Kloboukof et al, 1995). Au Nigeria, avec une centaine d'usines et environ 100 000 ouvriers, l'industrie textile cotonnière est le deuxième employeur du pays (Andrae et Beckman, 1987 cités par Chikwendu et Giwa, non publié)

Au vu des éléments évoqués, il est difficile de ne pas reconnaître une relation entre le coton/Textile et le développement économique. Il n'est pas étonnant que le coton/Textile a pu être considéré comme un moyen de développement économique pour justifier les interventions des pouvoirs publics.

¹ Les chiffres cités peuvent paraître discordants, car les définitions relatives au secteur textile pris en compte par les auteurs peuvent varier.